

# Uriel, berger sans lune



AU DIABLE VAUVERT



# Uriel, berger sans lune

et autres nouvelles du Prix Hemingway 2016



## Recueils du Prix Hemingway

TOREO DE SALON, nouvelles 2005

PASIPHAE, nouvelles 2006

CORRIDA DE MUERTE, nouvelles 2007

ARÉQUIPA, PÉROU, LE 12 NOVEMBRE 1934, nouvelles 2008

LE FRÈRE DE PÉREZ, nouvelles 2009

BRUME, nouvelles 2010

PAS DE DEUX, nouvelles 2011

MOSQUITO, nouvelles 2012

L'ULTIME TRAGÉDIE PAÏENNE DE L'OCCIDENT, nouvelles 2013

PRIX HEMINGWAY ; 10 ANS !, 8 nouvelles inédites des Laureadors,  
2014

LATIFA, nouvelles 2014

LEÇON DE TÉNÈBRES, nouvelles 2015

ISBN 979-10-307-0075-6

© Éditions Au diable vauvert, 2016

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

[www.audiable.com](http://www.audiable.com)

[contact@audiable.com](mailto:contact@audiable.com)

# Sommaire

ADRIEN GIRARD, <i>Lauréat du Prix Hemingway 2016,</i> Uriel, berger sans lune .....	9
GIL GALLIOT, Tout est signe .....	25
ARNAUD BOURILLET, Les Arènes de Manaus .....	45
IGNACIO GRACIA FERNANDEZ, Le Jour où j'ai vu toréer Manolete .....	63
ANNE-MARIE ALLIOT SCHAETTEL, À la Saint-Augustin .....	75
DANIEL SAINT-LARY, La Lettre à Élixa .....	99
JOSÉ LUIS VALDÉS BELMAR, Mano a mano .....	117
OLIVIER JALAGUIER, Une hirondelle dans le clocher .....	139

FABIEN PENCHINAT, Par-delà les flots .....	155
VÉRONIQUE PALOMAR, Mexico 2142 .....	169
THIERRY DESJARDINS, Le Matador du boulevard Saint-Germain .....	185
JUAN RUIZ MAYAYO, La Vengeance .....	203
ALEXANDER FISKE-HARRISON, Les Invincibles .....	211
JOSÉ LUIS RAMIREZ ORTIZ, Clavel .....	233
Remerciements .....	247
Règlement du Prix Hemingway .....	249

Né en 1986, fasciné depuis l'adolescence par l'Espagne, les toros, le monde gitan et la peinture, ADRIEN GIRARD a participé au projet « Métrages » et travaille actuellement sur une série de nouvelles traitant de la disparition des toros en Espagne.





# Uriel, berger sans lune

Adrien Girard

Lauréat du Prix Hemingway 2016

*Au Tastet, mon ami Charlie*

Il y avait sur le rebord du muret un petit cahier sale aux bords déchirés. Toutes ses pages étaient crayonnées de mots et de dessins. Sur la dernière page, un court texte :

*« Une femme patiente à l'horizon  
La poussière l'enroule et la paille autour dessine de  
douces vagues, infinies  
Mer jaune et ciel noir, tout est suspendu à son regard.  
Sur le fil de l'horizon, les cris se sont tus et les coqs se dressent,  
Je n'en finis pas de t'attendre, Andalousie mon amour. »*

Je m'appelle Uriel, j'ai vingt-deux ans. Je suis né à Cadix, né gitan. Cela fait maintenant deux semaines

que je suis à Béjar, ce vieux village de Castille. Nous sommes lundi, il est 14 heures. Tout est vert et les pierres sont jaunes. Je n'aime pas la Castille, il y fait froid dehors et glacial à l'intérieur. Le type qui a perdu son cahier doit savoir ce que c'est que d'avoir froid ici quand on a eu si chaud là-bas. D'avoir froid ici quand on a aimé là-bas. Enfin je n'y suis plus pour longtemps, il suffit juste de tenir jusqu'à dimanche maintenant. J'ai rencontré trois personnes ici, le boulanger qui m'accueille dans son arrière-boutique, le buraliste qui me donne les tirages à livrer le matin et Luna un soir sur la place centrale. Le boulanger m'accueille parce que Juan lui avait demandé de le faire. Il a installé un matelas dans une des petites pièces qui lui servaient de dépôt. Le matin, l'odeur du pain et de la farine mouillée glisse sous la porte pour me réveiller. Lui c'est un grand gars, silencieux, nous ne nous parlons jamais et c'est très bien comme ça. Le buraliste, Mateo, c'est ma grand-mère qui le connaissait. Lui aussi est gitan mais cela fait longtemps qu'il est parti de Cadix. Je ne me souviens pas de lui mais elle m'a raconté son pouvoir, il sait trouver de l'eau et les soirs de grandes lunes, il communique avec les morts. Ici à Béjar, il est buraliste et l'odeur des journaux de sa petite boutique est la même que dans tous les tabacs d'Espagne, c'est pour cela qu'elle me plaît tant. Il m'a dit le premier jour qu'il m'aiderait et qu'il prierait pour que cela réussisse. Prie Mateo si tu le peux, il faudra de toute façon que cela réussisse.

Enfin Luna, je ne sais rien d'elle mais lui ai tout raconté le soir où nous nous sommes rencontrés sur la place. Il était tard, je ne sais pas quelle heure mais tard, tout était fermé depuis bien longtemps et la ville dormait à poings fermés. Moi je n'arrivais pas à dormir, elle non plus certainement. Comme la place n'est pas bien grande et qu'elle semblait n'avoir peur de rien, elle est venue me voir pour me demander ce que je faisais là, d'où je venais, où j'allais. Je n'ai pas eu l'idée de lui poser une seule question. Tout semblait clair, elle était d'ici, forte comme les pierres de son village et pure comme la nuit qui régnait sur la place. Je lui ai tout raconté. Gitan, Cadix, le voyage, les toros, le boulanger, le buraliste, elle. Elle m'a dit qu'elle s'appelait Luna et puis elle est repartie. Moi je suis resté sur la place toute la nuit et à 8 heures je suis allé prendre un café chez Mateo.

Il fait un café trop fort, si noir qu'il devient marron. Je n'en prends qu'une tasse, lui boit la cafetière entière et commence à fumer. Il fume du matin au soir. Il appelle ça la Grande Vie, fumer parce qu'on aime ça, sans se préoccuper de savoir si fumer tue ou rend stérile. La Grande Vie peut durer quelques mois ou quelques années, cela n'a pas d'importance. Je passe mes matinées à l'observer dans son épaisse fumée qui a fini par blondir les pointes de ses cheveux gris. C'est la Grande Vie, la nique faite à la mort.

Mes matinées passent vite. Jusqu'à 13 heures je cours dans toutes les rues livrer des journaux et des

enveloppes que Mateo me confie. Rien n'y est écrit mais chacune a une couleur et chaque couleur a une adresse. Je dois remettre ces enveloppes aux personnes que m'a décrites Mateo. Les premiers jours, j'ai soupçonné des liaisons amoureuses, des lettres enflammées déposées par le petit coursier, moi. Et puis j'ai remis des lettres à des petites vieilles, des grands-pères, des jeunes hommes. Mateo n'écrit pas des lettres d'amour, il écrit aux familles ce qu'il a entendu et conversé avec leurs morts. Je n'y crois pas mais cela n'a aucune importance. Lui écrit, eux lisent, c'est un bon équilibre et je suis presque excité le matin quand il me remet une petite enveloppe de couleur. Ma grand-mère faisait cela aussi, les conversations avec les morts. Elle ne savait pas écrire alors elle racontait. Elle parlait et sa voix était calme, son sourire clair et son regard allait souvent se perdre quelque part, je ne sais pas où. Elle restait toujours dans le coin de la pièce, avec ses espadrilles noires posées à côté du tabouret.

Mes matinées passent toujours vite et les après-midi sont toujours trop longues. Chaque jour, la nuit tarde à venir et je n'en peux plus de l'attendre. Comme c'est étrange que tout se termine ici à Béjar. Je n'aurais jamais imaginé cet endroit et cette fin. On tuera, ce dimanche à Béjar, les six derniers toros d'Espagne, six Domecq. Les six derniers seront pour Urdiales, Finito et Espada. Au tabac de Mateo, tout le monde dit qu'on aurait pu éviter cela, qu'il fallait aider les

élevages quand il était encore temps, qu'on ne pouvait pas abandonner comme ça tout un bout d'histoire, mais ceux qui parlent n'ont rien fait de plus que ceux dont ils parlent. Alors tous les élevages ont tour à tour fermé et ce dimanche, Domecq fermera le dernier. J'ai vu Urdiales ce matin, le village attend encore Finito et Espada. Nous sommes lundi mais Urdiales est déjà là, il passe ses journées près des *toriles*. Tout le village en parle évidemment, d'Urdiales et de cette course, la dernière d'Espagne qui mettra fin dimanche à beaucoup d'espoir, d'histoire et d'histoires d'amour. La fin d'une Grande Vie.

Il est maintenant 22 heures, les rues sont vides. La seule chose que j'aime de cette Castille jaune ce sont ses nuits noires. La Castille ne m'accueille que la nuit. Elle me laisse un peu plus lui parler, l'imaginer, la toucher de plus près. Et puis la nuit, je vais moi aussi aux *toriles*. Je ne sais pas encore comment je ferai dimanche mais cela viendra, l'important pour l'instant c'est de rester près d'eux. Ils sont calmes, forts et endormis. L'Andalousie est loin, tout semble très lointain. Il y a dimanche et après dimanche, personne ne sait.

Mardi matin, le Maire est passé à la boulangerie. Il a dit que Finito et Espada étaient arrivés aux aurores et qu'il y aurait une conférence le soir même à la mairie. Le maire a dit qu'il était bien emmerdé parce que cette course il ne la voulait pas, que personne d'ailleurs ne la

voulait mais qu'on avait plus le choix. Les petits beignets le calment, il en engouffre dix puis part et nous glisse un *suerte* mélancolique. Aujourd'hui les morts sont silencieux, pas d'enveloppe, que des journaux et je finis à 11 heures ma tournée. Encore plus de temps avant la nuit, cela m'angoisse et je pense à boire, à me saouler mais chaque fois cela attire tout un tas de problèmes et je ne peux pas avoir de problème, pas avant dimanche. Pas de Jerez donc, il va falloir trouver autre chose. Cadix me manque, ma grand-mère aussi, les deux sont inséparables, indissociables. J'entends sa voix courir dans les ruelles, j'entends les murmures de ses *coplas* qui s'échappent des clochers et montent avec les embruns. Là-bas, à Cadix, ma grand-mère habite toutes les rues, tous les balcons fleuris, toutes les places endormies.

La nuit n'en finira pas d'arriver dans cette Castille de malheur. Je rentre chez Mateo, il doit fermer le tabac cette après-midi pour aller rendre un service, je ne demande pas lequel mais il me propose de l'accompagner. Je suis sauvé, l'après-midi va passer. Nous montons dans sa voiture, il ne démarre qu'après avoir allumé sa cigarette. Il avale une première bouffée et se régale comme si c'était sa première cigarette. Sa Grande Vie, elle est bien plus grande que beaucoup d'autres trésors. Il se régale et me le dit « qu'est-ce qu'elle est bonne celle-ci ». La voiture sort de Béjar en trombe, nous allons chez un type du coin. C'était l'un des meilleurs *mayorales* de la région et il était aussi sourcier, comme Mateo. Après la disparition

des élevages de toute la Castille, il est revenu dans son village et a ouvert un bordel. Au *Campo Gitano*. Je ne sais pas quel genre de service doit rendre Mateo mais je suis ravi d'aller au bordel.

Nous arrivons, l'entrée n'est pas vraiment tape-à-l'œil, il faut connaître. On frappe, on ouvre, c'est Javier le sourcier. « Mateo, hombre, je suis heureux de te voir », et nous entrons au bordel. Des bordels comme ça, je n'en ai jamais vu. On dirait une bibliothèque, un bar clandestin, un atelier de peintre mais pas un bordel. D'ailleurs Javier me dit que c'est le seul bordel d'Espagne où il n'y a pas de femme, enfin pas de femme pour ce à quoi je pense. C'est un bordel littéraire, les hommes viennent pour boire et payent des femmes, toutes Andalouses insiste Javier, pour leurs murmurer à l'oreille des poésies et des *coplas* antiques. Les deux s'isolent, ils doivent converser. Je les laisse et pique au hasard dans l'étagère murale, Romancero Gitano. Il y a un passage de La *Monja Gitana* qui dit :

*Por los ojos de la monja  
galopan dos caballistas.  
Un rumor último y sordo  
le despega la camisa,  
y al mirar nubes y montes  
en las yertas lejanías,  
se quiebra su corazón  
de azúcar y yerbaluisa*

Un bordel littéraire, ça aussi c'est une Grande Vie. J'entends les murmures des vers de Llorca et les parfums des femmes de mon pays. Leurs cheveux noirs et sauvages, les nez fiers et les regards aimants. Ce doit être merveilleux d'aller au bordel littéraire. Les deux sortent d'une petite pièce, leur histoire semble réglée, nous repartons. « Javier m'a demandé de voir si son grand-père avait quelque chose à dire. Le grand-père aussi était *mayoral* et Javier est nerveux pour dimanche. Je crois qu'il cherche encore à trouver une solution. »

Le jour se couche déjà, la nuit ne va plus tarder maintenant.

Cadix me manque encore plus à la tombée du jour. Je repense à la mer, aux aurores dans les ruelles vides et aux journées à dormir dans la petite chambre de ma grand-mère. Elle reste presque toute la journée à discuter avec des personnes qui veulent entendre leurs morts. Il y a toujours du passage mais tout le monde parle doucement, tout se murmure. Je me laissais bercer tous les jours par les murmures des morts et la voix douce de ma grand-mère. C'est sa voix qui me manque le plus. Sa voix et elle tout entière. J'espère qu'elle va m'aider pour dimanche, c'est à cause d'elle que je suis ici mais je ne lui en veux pas.

Mateo se gare, la voiture est remplie de fumée ocre, on ne voit presque plus rien. Sans rien dire, Javier a glissé une caisse de Manzanilla dans le coffre, pour le remercier de sa visite. Mateo ferme normalement à



18 heures mais je crois qu'il meurt d'envie de rester là à boire une à une les petites quilles jaunes et vertes. Je sens qu'il a besoin de parler et qu'il est de ceux qui parlent mieux avec une manzanilla fraîche et jeune en main. Le tabac restera donc ouvert un peu plus tard aujourd'hui, tant mieux pour les fumeurs, me dit-il. Cela me va très bien, j'ai aussi très soif. Il m'envoie chez le charcutier demander un bout de saucisse au piment et un quart de fromage sec. Nous en avons tous les deux besoin.

Mercredi. Je me réveille encore entouré de la voix de Mateo. Hier il m'a raconté comment tout a commencé avec les morts. Mateo était autrefois celui qui parlait aux plus grands matadors morts en piste, celui par qui les maestros disaient ce qu'ils n'avaient pas pu dire, ce qu'ils avaient ressenti et tout l'amour qu'ils avaient pour les terres pelées où les toros règnent en maîtres. Il ne l'avait pas choisi, un jour l'un d'eux s'était manifesté et lui n'avait rien fait d'autre que d'écouter. Avec le temps, il avait appris à les rencontrer mais cela il ne voulait pas m'en dire plus. Mateo conversait avec tous ceux qui étaient morts enlevés par les cornes d'un fauve, mort en piste, mort dans les champs. Il avait parlé aux plus grands, Manolete, Pepe-Hillo, Paquiri, Espartero, Gallito, Litri, Gitanillo et tous ceux qu'on ne connaîtrait jamais, ceux qui mourraient les soirs de pleine lune au *campo*, ceux qui ne revenaient jamais des *capéas* de villages, ceux qu'une *tienta* déposait sur

le sable rouge sang. Toutes ces conversations il ne les dévoilerait jamais, son seul devoir était d'écrire, d'écrire à ceux que les matadors indiquaient. Il me raconta aussi comment les voix des matadors s'étaient peu à peu tues, au fur et à mesure que les toros disparaissaient du *campo*. Et comment vint ensuite un profond silence, un silence de mort. Leurs voix avaient disparu, ils étaient morts, pour la dernière fois. C'était terminé.

Mercredi de cette fichue semaine, déjà 9 heures. Après mon café, je sors pour ma tournée et croise en ville Finito, il est accompagné d'Espada. Je n'aime pas les voir, pas ici, pas à Bejar, pas en attendant ce dimanche maudit. Aujourd'hui je me couche tôt. C'est une nuit de Castille noir, les étoiles s'allument puis s'éteignent, le noir domine tout, jusqu'aux cris sourds qui s'échappent des *toriles* et tentent de pénétrer en ville. Ma grand-mère apparaît dans mes rêves, je la revois, belle et tout en noir. Vieille mais éternelle. Je la revois me dire l'histoire de notre famille, comment mes parents sont morts et comment, tôt ou tard, je devrai continuer de faire ce que tous mes aïeux ont toujours fait. Ma grand-mère nous appelle les bergers de lune, elle dit que ce don nous vient de très loin, que notre histoire est faite de toros et de lune cachée. Une famille de bergers de lune. Depuis les temps anciens, notre famille guide la nuit les troupeaux de *toros bravos*. C'est pour cela que nos volets restent fermés le jour entier et ne s'ouvrent que la nuit venue. Car c'est la nuit que nous allons chez qui nous appelle, un éleveur

dont un jeune *eral* s'est échappé, un paysan terrifié par un vieux toro rôdeur, ou parfois eux-mêmes, les toros qui nous appellent pour partager leurs nuits sauvages.

Je me réveille, jeudi, il est 6 heures, plus que quatre jours avant la fin. Je repense à ma famille, j'ai peur car je n'ai jamais guidé de toros, je ne sais pas comment faire ni comment leur parler. Ma grand-mère disait toujours que cela venait naturellement mais elle n'est pas là cette fois-ci. J'ai peur. Aussi parce que les arènes sont sacrement bien gardées, je ne vois pas comment je vais m'y prendre mais je ne peux plus reculer, je dois tout tenter. Je suis ici pour faire échapper les six derniers toros d'Espagne et les conduire vers des pâturages cachés, loin de Béjar, loin de la Castille, là-bas, tout au bout de l'Andalousie. Ceux qui m'ont fait chercher à Cadix ne sont pas encore venus me rencontrer. J'ignore tout d'eux, comment ils connaissent notre famille, qui sont-ils, ce qu'ils ont prévu pour samedi soir, je ne sais rien.

Je dors toute la journée du vendredi, sans rêve, un sommeil profond et noir. Je ne me réveille que le samedi matin aux aurores. C'est pour aujourd'hui, pour ce soir. Ceux qui m'ont fait venir sont passés hier soir quand je dormais encore. Ils ont laissé au boulanger une enveloppe et un trousseau de clés. L'enveloppe ne contient qu'un mot simple. Les clés sont celles des arènes, je dois y rentrer après 11 heures et être loin de la ville avant le lever du jour. Un grand vide m'envahit, je ne

sais pas comment être berger de lune et ce soir, pour la première fois, il faudra que je sois le dernier des bergers de lune. Mateo m'a passé son virus de la fumée, je sors pour fumer. Dehors, de l'autre côté de la ruelle, il y a un type sans âge dans un costume vert passé. Il me fixe et son regard est celui de millier de regards, de millier d'espoirs, de peurs et d'attentes. C'est certainement un de ceux qui m'ont appelé.

Je fais ma dernière tournée d'enveloppes et reste chez Mateo toute l'après-midi à fumer ses courtes cigarettes blanches. Bien sûr il sait que je partirai ce soir alors il ne m'en parle pas, il me laisse et m'apporte de temps en temps un café noir dans une tasse en émail bleu. C'est très beau le bleu émaillé et le noir du café. Arrive l'heure de la fermeture, le rideau de fer se baisse, il laissera la porte ouverte pour que je puisse partir plus tard, si je le souhaite. Son regard est très calme, il se pose en face de moi et me dit tout bas « Un soir, un jeune *maletilla* mort il y a cent ans des cornes d'un Veragua m'a raconté: "quand la mort m'a frappé, tout était calme, le vent, la terre, la poussière, les odeurs. Tout s'est arrêté paisiblement pour ne laisser briller qu'une lumière blanche. Au loin, j'ai reconnu mon amour éternel pour cette terre et ce sang." » Mateo est parti sans rien dire de plus.

Dix heures et demie, je dois aussi m'en aller. Mon esprit est déjà là-bas, tout là-bas, dans les campagnes espagnoles, entre les murets de pierres, les vallons verts et les tourbillons de poussière. Je pense aux

plaines jaunes où chantaient les toros, la savane andalouse où rôdent l'amour, la mort et la nuit. Il faudra les traverser, y dormir et s'y cacher. Comme je suis heureux de repartir là-bas. La Grande Vie d'un berger de lune, je n'ai que cela en tête quand je quitte à mon tour le tabac de Mateo encore tout enfumé de cette journée.

Les alentours des arènes sont déserts, je rentre par la grande porte et espère en sortir bientôt. Mes pas ont un écho arrondi et cela me rassure, je continue vers les *toriles*. Ils sont là, les six regroupés, je crois qu'ils m'attendent. Je monte sur les planches et reste un instant immobile. Leur force est immense, heureusement que la nuit et le silence nous entourent de leur calme.

Il est déjà minuit, je décide de descendre, il faut partir, nous n'avons pas beaucoup de temps. Mes talons s'enfoncent sans bruit dans le sable et déjà je m'avance vers eux. Un pas, deux pas. Après je ne sais plus rien. Un grand vertige m'a pris, un grand bruit sourd suivi de sons aigus, quelqu'un est peut-être entré, les vents emportaient tout dehors, un grand vertige. La poussière qui volait en tourbillon m'empêchait de discerner quoi que ce soit. Je ne voyais plus rien, ni les toros, ni les planches, ni moi-même. Au loin le tourbillon de poussière continuait son chemin aléatoire dans un bruit sourd et constant. Je n'entendais plus que lui quand mes yeux se sont fermés, m'abandonnant à l'immense abysse noir.

Dimanche, Urdiales, Finito et Espada mirent à mort les six derniers toros d'Espagne. Urdiales coupa l'oreille du dernier toro et fit un tour de piste les yeux rouges de larmes et de sang. Il disparut ensuite par une petite porte et on ne le revit plus. À 19 heures, les gens sortirent des arènes dans un silence de cathédrale, les yeux perdus dans le passé et les têtes baissées. Mais pas de révolte, pas de heurts ni de colère. La simple vérité, la fin sans appareil ni cérémonie, c'était fini et la seule chose à faire était d'écouter ce silence, ce silence de mort.

Ceux qui m'ont fait venir doivent être après moi depuis ce matin. Pour savoir ce qui s'est passé, me demander des comptes ou faire passer leur rage. Ils me tueront peut-être ou me chercheront pour pleurer avec moi leur malheur. Moi, le dernier qui les ai vus. J'étais là pour faire échapper les derniers toros d'Espagne et j'ai échoué. Eux sont morts et moi suis à demi inconscient dans un champ, loin de Béjar, loin d'hier soir. Que s'est-il passé? Pourquoi suis-je là? Comment suis-je parti des arènes? Je ne me souviens de rien, de rien d'autre qu'eux me parlant, les six. Ils m'ont dit qu'ils ne voulaient pas partir, qu'ils attendraient ce dimanche, qu'ils aimaient trop leur sang, leur terre, leur vie éternelle. Qu'ils aimaient trop.

Tout est maintenant terminé, eux, ma famille, la Grande Vie de milliers de personnes, les nuits andalouses et l'espoir des toros. Berger sans troupeaux, berger sans lune, où irais-je? Où iront-ils?

Metteur en scène, comédien et auteur, GIL GALLIOT a notamment joué dans le spectacle à succès *Shakespeare le défi !* à la Comédie de Paris et dans *Ne nous quitte pas !* qu'il a écrit et mis en scène. Au cinéma, il tient le rôle de Professeur Choron dans le film *Coluche – L'Histoire d'un mec* et joue à la télévision dans le Livre VI de *Kaamelott*. Il a signé plus d'une cinquantaine de mises en scène. Comme auteur, il publie de nombreuses adaptations pour la scène et la télévision, ainsi que de la poésie et du théâtre, essentiellement aux éditions L'Avant-Scène.

C'est sa première participation au Prix Hemingway.





# Tout est signe

Gil Galliot

*À David Foster Wallace...*

Ce n'est que beaucoup plus tard, grâce à l'aumônier de la prison, que j'ai appris que l'origine du mot *mulato* venait directement du nom commun : mulet. Un père nègre de Cartagena de Indias et une mère amérindienne. Mulâtre, « mulet », j'étais donc prédestiné à me faire arrêter le lundi 17 décembre 1989, à l'aéroport de Barajas de Madrid, en provenance de Bogotà avec pour bagage gastro-intestinal, onze sachets de coke. En fait, je n'étais même pas un mulet. Juste une mule, un passeur. Une mule attentive, à cet instant, à son processus de digestion. Il faut entre huit et dix heures avant d'évacuer aux chiottes le paquet cadeau et le remettre au destinataire. Ce jour-là, le vol Avianca, avec ses foutues deux heures de

retard, me condamnait à mort. Je me suis donc rendu délibérément à la douane. Bon accueil. Pas besoin de laxatif. J'ai fait mon « dépôt » devant deux douaniers, au sourire goguenard, qui ont trouvé plus distrayant de laisser la porte des toilettes grande ouverte. Après l'infirmierie et un passage au poste de police de l'aéroport, mon sac de sport éventré à la main, et le cul en sang dans mon jean, direction, Carabanchel, la prison centrale de Madrid.

« Tout est signe », disait toujours mon grand-père de sa voix de soufflet, à travers ses chicots plantés comme deux rangées de maïs grillés, usés par la mastication de la coca. Mon grand-père maternel, César, est un Indien originaire de la tribu des Arhuacos, sur les bas flancs sud de la Sierra Nevada de Santa Marta. Coincée entre la montagne et la mer Caraïbes. César comme tous les Arhuacos a grandi dans l'idée que la Sierra est le centre du monde. Un territoire pacifique protégé par une ligne noire invisible reliant les sites sacrés de leurs ancêtres. Le prénom César lui a été donné par un frère Capucin venu convertir la région sans grand succès. Mon grand-père ne se souvient plus de son nom d'origine. Mais au village on le surnomme Mowga Jwui. Ce qui en langue chibchane veut dire : Deux Soleils. L'iris de ses yeux a la particularité d'être jaune et brillant comme le cuivre. Chez les hommes Arhuacos au moment du passage de l'adolescence à l'âge adulte, chacun reçoit son poporo : Une sorte de gourde en forme de coloquinte, laquelle renferme une poudre de coquillage. Après avoir mâché

la feuille de coca pour former une chique, les hommes fourrent un bâton dans leur poporo pour récupérer cette poudre et la mélanger dans leur bouche. Réaction chimique garantie. Bienvenue dans le monde magique des alcaloïdes. César est un adepte de la coca, et de ce fait, interprète tout ce qu'il rêve ou chaque événement de son quotidien. Tout est signe. Je crois surtout que vers la fin de sa vie, l'abus de « feuillages » lui avait cramé le cerveau, et qu'il ne percevait autour de lui qu'une purée de réel. Un grand-père philosophe et junkie comme ancêtre. Alors oui, « Tout est signe », puisque aujourd'hui, je croupis à Carabanchel pour trafic de cocaïne.

Un jour, pourtant, César en a eu marre des balles de la guérilla, des soldats, ou des paramilitaires. Il a quitté sa montagne et atterrit à Zipacòn. Un trou paumé collé à flanc de montagne, à cinquante kilomètres de Bogota. C'est là qu'il va m'élever, seul, après la mort de ma grand-mère et la disparition de ma mère. J'ai trois ans.

L'absence soudaine de ma mère est un mystère. Quand j'essaye d'en parler à César plus précisément, il se ferme et pleure doucement. Selon lui, elle s'est envolée du pueblo sans laisser d'adresse, un soir de printemps, avec un musicien de cumbia itinérant, de passage pour le bal annuel de Zipacòn. Enfin, c'est la version qu'il me sert à l'époque. Je ne lui en veux pas à ma mère. Devenir mère à seize ans, soit ça vous plombe, soit ça vous donne des ailes.

Zipacòn, une bourgade de style coloniale, colorée et triste. C'est là que je vais faire un peu d'école. C'est là que je vais grandir et voir mourir mon grand-père. C'est là que je vais travailler toute mon adolescence. C'est là, au bout du village, que je vois, à douze ans, ma première corrida à la Plaza de Toros: des Vistahermosa.

Les arènes de Zipacòn. Un grand mot. Elles tiennent plus du cirque ambulante à ciel ouvert que d'une plaza proprement dite. Avec ses planches disjointes, peintes grossièrement, couleur brique, et ses publicités délavées au sommet des tendidos. Tous les jours, après le service de midi et le travail au champ, mon vieux capote tout crotté à la main (volé à un valet d'épée qui s'était pris une cuite au bar Chez Tito), je me glisse par la puerta grande mal fermée, et seul, au centre de la piste bosselée des arènes, je torée. Je torée des cornus en rêve éveillé. Des diables noirs comme ceux du carnaval Blancos y Negros de janvier à Pasto. Chaque toro est fait de poussière et de brume. Sur cette piste du trou-du-cul du monde, à 2 555 mètres d'altitude, je suis torero. La nuit pointe son groin humide et mes poumons se gavent de l'air froid. Mes doigts crispés sur la toile blanchissent aux jointures et tranchent sur ma peau de café. Quand les gradins s'effacent avec le coucher du soleil, je rentre à la maison. Mon grand-père dort la bouche ouverte, noire comme un puits. Avant d'aller me coucher, je sers encore quelques passes à Nieve un jeune boxer tout blanc que César

a sauvé sur la route. Tout en grognant il essaye de mordre la nappe qui me sert de muleta. C'est grâce à lui petit à petit que je trouve l'accord et la distance, le temple. Nieve, immaculé comme la neige, comme cette poudre qui me conduira peu avant Noël à la prison de Carabanchel. Tout est signe...

Six mois que je me tiens à carreau. Ma bonne conduite et l'appui d'un maton chef, m'ouvrent la grande porte du directeur de la prison. Tout en triturant son paquet de cigarettes Ducados de ses doigts gonflés, comme des petites saucisses apéritives, le directeur m'écoute avec condescendance. J'ai un projet. Je lui propose d'organiser une activité toreo de salon pour les détenus, une fois par semaine, dans la cour de promenade à l'aile est. Il réfléchit longuement en consultant mon dossier. De sa voix de gorge, il s'adresse alors à moi comme le ferait un missionnaire à un indigène. Un cours de morale teinté de valeurs chrétiennes et de mépris. Il ne parle pas à un homme, il parle à une couleur de peau. Il ne me regarde jamais dans les yeux. C'est un nostalgique de Franco. Il me parle d'Ordoñez.

Des parties de chasse que partageait ce « grand maestro » en compagnie du caudillo. Il me parle de la Colombie comme s'il s'agissait d'une colonie espagnole. Il semble pareil à un gros volcan endormi qui ne demande qu'à entrer en éruption pour déverser sa lave de haine. Mais au bout d'une demi-heure, il accepte et me signe l'autorisation d'animer cette

activité toreo dans l'enceinte de la prison. Le premier jour ils sont quatre volontaires dans la cour : un vieux sec qui prétend avoir été banderillero de Paco Camino pendant deux saisons. Invérifiable. Sa spécialité : le coup de grâce à la *puntilla* après la mise à mort. Il joint le geste à la parole. On a alors la fâcheuse impression qu'il rejoue plus l'homicide pour lequel il a pris vingt ans, que la technique tauromachique elle-même. Il y a aussi ce jeune Vénézuélien de Maracaibo, crasseux mais toujours bien gominé, qui semble n'avoir jamais dépassé le stade des capeas pourries de villages dans son pays. Les deux autres, plus discrets, sont un quadragénaire ténébreux originaire de Guadix et un gitan édenté, au visage d'oiseau, de la banlieue de Séville, fan de Rafael de Paula ; il s'avérera très doué au fil des séances. Le maton-chef, aficionado, s'est débrouillé pour nous fournir des capotes marbrés de merde et de sang, ainsi que des muletas mitées. Je trace à la craie, un cercle maladroit, une aire de jeu censée représenter une arène virtuelle. Je m'avance au centre, et commence à effectuer une série de véroniques sur le goudron détrem pé. Deux matons, chargés de nous surveiller, lancent des olés en riant et en se foutant ouvertement de ma gueule. Les autres types me regardent et j'entends alors, imperceptiblement, le grognement étouffé du gitan qui semble apprécier mon toreo. Le ciel de Madrid en ce matin de juin est couvert et incolore. Chacun des détenus déploie son capote. Le rose et le jaune éclosent soudain dans

cette cour sans âme. Un rayon de soleil orphelin fait claquer soudain ce bouquet de papillons qui virevoltent entre les mains des parias. Les deux matons se sont tus, hypnotisés par l'apparition de la couleur. Ils suivent chaque esquisse que nous dessinons au ralenti. Le temps est suspendu. Ici dans cet espace clos de Carabanchel, notre seul crime, aujourd'hui, est de voler un peu de temps libre.

Comme chaque trimestre, j'attends l'autocar qui doit ramener César de sa visite médicale à Mosquera. Mais l'autocar n'arrivera jamais. Le moteur a rendu l'âme à l'entrée de la bourgade de Madrid, petite ville à mi-chemin entre Bogota et chez nous. Tous les passagers sont descendus du véhicule, tous sauf un. Bien calé dans son fauteuil de moleskine, un sourire crispé sur ses lèvres noires : mon grand-père. Panne de moteur. Les yeux jaunes de Mowga Jwui, deux couchers de soleil éternels. J'ai quatorze ans et je crois devenir adulte ce jour-là. À l'époque j'ai déjà quitté l'école. Je suis serveur et plongeur de vaisselle dans un petit restaurant en face du parc municipal. L'enseigne de l'établissement clame qu'ici il y a : « *El mejor sazòn del corazòn de Zipacon.* » Parfois des clients me regardent de travers et chuchotent entre eux. Des femmes surtout. Je sais qu'il est question de ma mère disparue. Je saisis des bribes : sorcière, putain, criminelle... Je fais avec. Mon jeune boxer blanc m'attend fidèlement tous les jours après le service du déjeuner, pour recevoir les restes. Un mois, jour pour jour, après

la mort de mon grand-père, Nieve est renversé et tué sur le coup par le gros camion rouge de chez Coca-Cola qui fait sa livraison dans la vallée. Tout est signe. César mort à Madrid. Et sur la bâche du camion, qui a cassé les reins de mon chien, le mot COKE en grosses lettres blanches. Quinze ans plus tard je suis en prison à Madrid pour trafic de cocaïne. Tout est signe. Après l'enterrement de César, ce soir de juin, seul à la pointe du compas des arènes miteuses de Zipacòn, les joues luisantes de larmes, et mon capote devenu linceul, je ne suis qu'un adolescent brandissant son épée de bois vers le ciel en maudissant ses origines. Un orphelin pauvre qui marche déjà sur des ruines invisibles.

Après six mois d'activité de toreo de salon, il y a à présent une quinzaine de détenus dans la cour de l'aile est, qui ploient et déploient inlassablement leur étoffe. Ce matin, un des matons m'a informé qu'une universitaire française désirait me rencontrer pour ses travaux de recherche. La semaine suivante, je me retrouve donc dans une des petites pièces réservées d'ordinaire aux avocats. La porte s'ouvre. Elle entre, et avec elle un parfum d'Opium qui envahit soudain tout l'espace. C'est une très belle brune à peau blanche. Lourdes paupières ombrées sur de grands yeux marron glacé. Des lèvres ourlées découvrent un sourire franc. Ses longs cheveux noirs se confondent avec son haut sombre. Avant même qu'elle ne prononce une formule d'usage, je devine que cette Française de nationalité est une Espagnole



d'origine. Au bout d'une petite heure, elle a gribouillé au moins dix pages de son grand cahier. Un des matons interrompt notre tête-à-tête. Elle fouille dans son cartable et me tend un gros livre. « Cadeau de remerciements » me dit-elle : Poésies complètes d'un certain Antonio Machado. Je lui dis que je porte le même nom : Machado. Elle le sait, c'est même grâce à cela qu'elle a eu l'idée de ce cadeau. Elle me serre la main, et en guise d'au revoir me livre comme un talisman son prénom : Inma. Elle disparaît. Inma, le diminutif d'Inmaculada. Le prénom de ma mère disparue. Inmaculada. Immaculée comme cette poudre satanique qui m'a conduite jusqu'ici, à Carabanchel. Tout est signe.

Je veux devenir matador de toros. Les faenas imaginaires des arènes de Zipacòn sont devenues des jeux d'enfants. Même si mon corps tarde à se fortifier, je ne me sens déjà plus comme un enfant à l'intérieur. Je veux rencontrer celui qui donnera chair à mes gammes. Je veux affronter le toro. Après mon service de midi, je demande à José Luis qui nous livre au restaurant le pain de maïs, deux fois par semaine, avec sa fourgonnette, si je peux embarquer avec lui. Il n'aura qu'à me laisser sur le bord de la nationale, un peu après Mosquera.

Au croisement de la route 50 et de la 21, je regarde le camion s'éloigner dans un nuage d'échappement noir. Il ne me reste que quatre kilomètres à faire à pied jusqu'à Los Puentes. Sauter quelques fossés. Me

glisser sous les barbelés et avancer dans l'herbe grasse du plus vieil élevage de toros en Colombie : la ganaderia Mondoñedo. Je les aperçois déjà au loin, pareils à des éclats d'anthracite sur un tapis vert.

Aujourd'hui je ne vais pas toréer comme dans les légendes andalouses sous la cataracte blafarde de la lune. Non. Moi, je vais danser au milieu des becerros sous le crachin d'altitude, l'après-midi, pendant que les ouvriers agricoles cuvent le mauvais vin du déjeuner. L'heure du diable, où la terre grasse exhale ce fumet d'humidité, et que des bulles d'eau boueuse éclatent sous mes vieilles Adidas. L'heure fournaise où le pelage des jeunes toros est aussi brillant et humide que la chatte des putains du quartier de Santa Fé de Bogotá. Mon cœur bat les mille rythmes que l'on dit exister en Colombie. Ils sont là, paisibles. Autour de leurs grands yeux, des essaims de mouches dessinent un khôl vrombissant. Leurs croupes tressaillent en un hoquet. Soudain au centre du troupeau apparaît une statue couleur de soja. Un toro jabonero déjà bien bâti qui lève la tête, la secoue, l'air de me dire « qui es-tu toi ? » De sa gueule s'échappent des fils d'ange de bave dans la brise soudaine. Je rentre dans son territoire, ma muleta croûtée bien serrée dans ma main gantée de peur, où le sang ne circule déjà plus.

Aujourd'hui, le directeur en personne est venu assister à une démonstration de toreo de salon. L'air suffisant, il a regardé les gars tracer leurs arabesques avec application, et il les a applaudis mollement.

Puis il m'a fait signe d'approcher. Il m'a pour la première fois regardé dans les yeux et annoncé que l'administration pénitentiaire ne voyait pas d'un bon œil cette activité taumachique à l'intérieur de l'établissement. « Ritualiser la mort – fusse-t-elle celle d'un animal – n'est pas tout à fait adaptée au concept de réinsertion. » Je lui rétorque qu'il s'agit d'un acte virtuel, un peu comme des figures d'arts martiaux combattant un ennemi invisible. Il me répond par un haussement d'épaules et disparaît. Fin de cet espace de liberté. Je rumine pendant une semaine et décide, avec la complicité de mes codétenus d'organiser une corrida dans notre plaza de toros de 9 m<sup>2</sup>. Une corrida imaginaire dans notre cellule bien réelle.

Tout s'accélère. J'ai seize ans. Je cours les corralejas pour tenter de montrer à de puissants éleveurs que je suis un torero. Mais les corralejas ne sont qu'un immense foutoir où chacun joue des coudes pour faire une ou deux passes à des toros aguerris devant une foule hystérique et alcoolisée. Ces fêtes rurales, aux allures de jeux du cirque de l'Antiquité, peuvent durer trois ou quatre jours avec une quarantaine de taureaux lâchés. Ça hurle, ça se bagarre, ça se fait piétiner ou encorner dans des nuages de poussière. Le héros d'une simple série de chiffonnades n'hésite pas à quémander un billet dans les gradins. Une sorte de cour des miracles où le pauvre affronte le toro en guise d'exutoire. Ce n'est pas pour moi. Mais je n'ai plus de travail et pas un peso en poche. C'est dans un de

ces villages pourris que je rencontre des sous-fifres du Cartel de Medellín chargés à cette époque de recruter des paysans démunis ou des jeunes paumés dans mon genre. La guerre des cartels de la drogue entre Pablo Escobar et les frères Rodriguez Orejuela de Cali n'est pas encore déclarée mais les organisations manquent de main-d'œuvre. De l'argent facile. Je deviens une mule, un passeur de coke. Je ne serai jamais torero.

C'est l'heure du paseo. Je suis adossé contre la porte écaillée de la cellule, droit comme un I. Au palco – sur la partie la plus haute du lit superposé: le président. Darío, un gros lard natif d'Algeciras, tombé, comme moi, pour trafic de stupés dans la catégorie « gros gibier ». À sa gauche, le premier assesseur: El Mono, un petit Péruvien frêle et sans âge, au visage de macaque boucané, d'où son surnom. Voleur de troisième zone. Et enfin à droite, Modesto, le deuxième assesseur. Toujours vêtu de son maillot fatigué du Bétis de Séville. Modesto a trois passions: le foot, Camaron de la Isla et l'argent des chicas qu'il fait « travailler » à la Puerta del Sol.

Il enclenche la cassette dans son vieux Panasonic, couvert de croûtes, et la voix de gorge du camé Camaron résonne dans la cellule pour accompagner mon entrée en piste. Aujourd'hui, à 5 heures précises, je vais toréer seul dans cette arène carrelée de 9 m<sup>2</sup>. Sur une chaise, coincé dans l'angle près de la porte, boudiné dans son uniforme de maton, Angel, grand

aficionado et fidèle de Las Ventas. Il ne voulait pas rater ça. Il veut, je crois surtout, que tout se passe bien. Ce sera l'Alguazil de cette course unique. J'avance comme au ralenti pendant que Camaron chante sur la cassette qui ne tourne pas rond : « *La vida es un ilusión... ay que nadie vive sin ella.* »

Je ne suis pas sensible au cante jondo. Je ne suis ni gitan, ni espagnol. Je suis colombien, descendant d'esclave et d'Amérindien. La seule chose que les Espagnols auront réussi à faire couler dans mes veines c'est l'afición. Le paseo se fait en quelques pas, mais mes trois codétenus jouent parfaitement tous les rôles. Devenus à présent, à la fois, spectateurs de barreras ou des gradins les plus élevés, ils s'époumonent, m'encouragent, et applaudissent comme à une tarde de *NO HAY BILLETES*. Je salue dignement Darío, qui, pareil à un énorme écureuil, grignote ses graines de tournesol et recrache l'écorce pour en tapisser le sol de la cellule. Il me répond en inclinant la tête, l'air incarné. El Mono a sauté d'un bond du lit gigogne. Il est devenu à présent mon valet d'épée, il me débarrasse de ma cape de paseo (un châle bariolé qu'un travelo équatorien nous a prêté). El Mono me tend mon capote. Modesto coupe la chique au grand Camaron. Silence. On entend juste la rumeur des autres cellules qui ont capté le chant andalou. Un braillement étouffé. Angel, le gardien, lance les clarines en imitant le son de l'embouchure d'une trompette avec son poing fermé, posé sur ses lèvres. Ici, pas de toril,

puisque nous sommes prisonniers nous-mêmes de ce chiquero pour humains, dans un parfum d'urine et de salpêtre. Le Toro surgira donc de nulle part, quand il le voudra. Quand je le déciderai. Mais voilà que sa tête jaillit du mur comme les trophées du bar taurin de la Calle Heredia. Soudain, c'est le toro tout entier qui prend forme dans l'espace. Je le reconnais. C'est le Jabonero de mon adolescence. Il semble plus adulte que moi. Il me connaît. Je jette un coup d'œil à la fenêtre. Dans le rectangle bleu, au travers du grillage tordu, un nuage poudreux. Blanc comme la chaux de coquillage dans le poporo de mon grand-père. Blanc comme mon chien Nieve. Tout est signe. Blanc comme ce toro de rêve que je baptise instantanément, POPORO. J'embarque mon POPORO chimérique d'un mouvement large. Sous mes pieds déjà le sol crisse. Des billes de sable recouvrent à présent le carrelage. Enfin, j'ai cette sensation. Les voix de mes codétenus s'étouffent. Il n'y a plus que le souffle grave du toro qui renâcle pareil aux trilles d'un tuba. Il me semble que les murs se courbent peu à peu.

Une lumière crue badigeonne l'angle où se tient Angel le maton. La grande plume de son chapeau d'alguzil vibre sous un vent irréel. POPORO répond à chacun de mes appels silencieux. Plus je torée et plus la cellule semble augmenter de volume. Je tranche l'air à chacune de mes passes, qui semblent repousser les parois de notre pauvre geôle. Les lits superposés qui formaient la tribune d'honneur s'élèvent. Le

président et ses assesseurs sont devenus trois minuscules formes noires qui s'agitent frénétiquement, comme des insectes autour d'une lampe. Les quatre murs ont disparu, et le plafond s'est ouvert, découvrant la cérémonie des nuages. Je torée dans un immense désert sans température. Le toro et moi. Un point-virgule d'or et de cuir. Il semble que l'animal prenne un peu plus de volume à chaque assaut. Je transpire. Une rumeur au loin. Mon regard est concentré sur l'engagement ou l'esquive, mais mon esprit s'embrouille. Je suis au centre d'un cercle qui n'en finit plus de s'élargir. Bientôt je serai cerné d'horizons. Ce diable de POPORO grandit à vue d'œil et sa robe blanche d'origine se fonce un peu plus chaque fois qu'il sort de mon étoffe. Ma muleta serait-elle devenue une sorte de pinceau? POPORO s'est arrêté pour reprendre son souffle. Je jurerais qu'au travers de son halètement de forge il marmonne quelques mots. Je baisse le regard instinctivement. Je découvre que le sol que je foule n'est plus composé de sable, mais d'une poudre blanche. Je torée dans un désert de cocaïne. Je m'apprête à relancer le combat. En levant les yeux je réalise que mon POPORO me dépasse d'une bonne tête. Son pelage est devenu obscur. Ce géant de toro charge de nouveau. J'engage une série droitrière. La bête disparaît totalement dans les plis de la muleta. Le monstre cornu serait-il un démon qui change de forme? Quelque chose grandit dans mon dos. Je me retourne. Je suis face à deux pattes énormes

et une paire de sabots, dont les fentes s'élargissent tant le poids qu'elles paraissent supporter semble énorme. Deux piliers noirs dressés dans la poudre blanche. Une odeur de musc se glisse dans mes narines. Il est là. Minotaure d'ébène. Un colosse noir. Je suis tout petit. J'ai trois ans. Je suis debout, pieds nus, sur mes draps blancs. Les deux mains agrippées aux montants de mon lit d'enfant. Le géant nègre se penche sur moi. Une nuit soudaine qui m'enveloppe. Ses cornes assassines ont disparu. C'est mon père. Il murmure en geignant mon prénom et m'embrasse sur le front avant de s'effondrer lentement sur le sol. Le fondu enchaîné de sa chute laisse apparaître en arrière-plan une jeune Indienne, un couteau à la main. C'est ma mère. Inmaculada, sa chemise de nuit couverte de sang. Au-dessus de mon visage, comme une apparition, mes trois camarades de cellule et Angel, le maton : « Ça va Chico ? »

Je me réveille dans un univers toujours aussi blanc. Huit jours, paraît-il, que suis dans le potage. Un médecin me parle. C'est un psychiatre. J'ai fait une crise d'épilepsie temporale due à un stress post-traumatique. Je ne comprends rien à son charabia. Il me parle de souvenirs réprimés, de remémoration, de bouffées ecmnésiques<sup>1</sup>... Je ne l'écoute plus. Ce

---

1. Ecmnésiques (de Ecmnésie). En psychologie médicale l'ecmnésie est l'émergence de souvenirs anciens revécus comme une expérience actuelle.



que ne peut pas comprendre ce psychiatre, c'est que pendant mon demi-sommeil, j'ai repassé encore et encore le film du meurtre de mon père par cette jeune Indienne, ma mère, et que je n'aurai jamais de réponses sur les raisons de ce crime: jalousie? violence conjugale? Ce n'est donc pas un toro que j'ai combattu dans ma cellule de 9 m<sup>2</sup> mais le démon d'un souvenir enfoui dans ma mémoire. Cette corrida éthérée, un exorcisme. Je réalise que dans ma vie de demain je serai torero d'une autre façon. J'affronterai le monde et tous ces signes en solitaire. Je le ferai comme le torero le fait avec le toro. En étant à la fois l'artiste sensible qui sculpte son existence et qui scelle, entre sol et ceinture, des splendeurs inutiles ou des drames nécessaires. Je le serai en étant aussi le technicien froid qui sait composer avec les vagues de l'adversité pour mieux gagner du terrain. Le toro sera comme chaque événement, un thème, avec lequel il faudra composer. Puisque tout est signe.

Expulsé d'Espagne et retour à la case départ. Je suis libéré le 21 mai 1991. Ce même jour un torero colombien coupe deux oreilles à Las Ventas, et sort par la grande porte. Engagé de nouveau le lendemain il coupera à nouveau deux oreilles. Exploit unique dans l'histoire de la corrida, il sortira quatre fois d'affilée des arènes de Madrid par la puerta grande. Son nom Rincón rime avec Zipacón. Son prénom César. Comme mon grand-père. Tout est signe.

Dans le bus qui m'emmène vers l'aéroport, j'ouvre le livre d'Antonio Machado offert par ma visiteuse française. Et je tombe par hasard sur cette phrase :

*« Il est bon de savoir que les verres nous servent à boire  
Le problème est que nous ne savons pas à quoi sert la soif »*

Encore combien de signes à venir ?

Né en 1969, licencié en histoire et en lettres, ARNAUD BOURILLET s'est établi à Nîmes après avoir pas mal bourlingué en Asie, en Afrique et aux Antilles, où il a vécu trois ans. Il a publié les recueils de poésie *Outremers* en 2013 et *Le Pavot rouge* en 2016 (L'Harmattan). Il est notamment chevalier de l'ordre national du Mali. Il a été finaliste du Prix Hemingway 2015 avec *Le Grand Jour d'Augustin Parède*.



# Les Arènes de Manaus

Arnaud Bourillet

*À Nicolas et Catherine Déon*

— Un opéra, je n'ai rien contre, notez-le bien. C'est sans doute le signe le plus évident de la civilisation. Un peuple qui n'en posséderait pas ne vaudrait pas mieux que nos tribus de sauvages. L'opéra qu'on a construit à grands frais sur le bord du Rio Negro, il y a quinze ans à peine, était peut-être une folie, mais grâce à lui, tout Manaus est passé d'un campement de colons miséreux au statut envié de métropole moderne. Pourtant des arènes, Sangue Bom! c'est quand même autre chose. Je dis que ce serait faire œuvre pie que d'en construire ici, dans un coude du fleuve, aux portes de la jungle. Des arènes, oui... Avec un beau combat inaugural, des taureaux venus de l'Alentejo et des meilleurs élevages portugais. Je vois

l'affaire comme une sorte d'hommage du Nouveau Monde à l'Ancien, si vous voyez ce que je veux dire, un hommage vraiment viril à l'image de notre État.

Don Narciso marqua une pause pour souffler la fumée de son cigare qui stagnait dans l'air surchauffé du salon. Les pales du ventilateur ne parvenaient pas en chasser les volutes qui s'écrasaient sous le plafond brillant comme la salle de bain d'un lupanar. Son regard se reposait avec une certaine torpeur sur le grand miroir en bois doré dont l'humidité piquetait le cristal, tandis que la vision de son projet grandiose commençait à se préciser.

Le silence devenait aussi pesant que l'air poisseux de la pièce et que le ventre avantageux de Don Narciso. Le colonel, qui en avait vu d'autres – il avait gagné des galons assez contestés en rétablissant un ordre tout personnel lors des deux dernières rébellions – osa tout de même murmurer avec la hardiesse que lui donnaient vingt ans d'amitié, ou du moins de connivence dans les affaires :

— L'inconvénient avec vous, Don Narciso, c'est que l'on ne sait jamais si vous plaisantez ou pas !

— Je plaisante rarement avec ce qui a trait aux femmes, aux plantations de caoutchouc et à la corrida. Surtout à la corrida.

— Et à notre Sainte Mère l'Église, Don Narciso, n'oubliez pas notre Sainte Mère l'Église, Dieu n'aime pas qu'on l'ignore, ce qui est encore pire que le défier.

— J'ai dit : surtout à la corrida.

Le juge Da Silva, qui se tenait prudemment en retrait, acquiesça en dodelinant de la tête. Il flottait comme un parfum de fête qui se mariait avec l'odeur des havanes et de l'alcool qui dansait dans les verres. Le Portugal avec ses courses, ses musiques et sa folie, s'invitait subrepticement dans le salon qui ne savait trop comment l'accueillir. Le colonel fixait son interlocuteur sans pouvoir dissimuler une certaine gêne qui l'obligea à dénouer sa cravate. La chaleur écrasante du soir semblait ramollir jusqu'aux meubles dont le placage gonflait par endroits. Même les médailles qu'il portait sur la poitrine avec orgueil semblaient ternies. De grosses gouttes de sueur perlaient sur son front. Le cognac lui donnait décidément mal à la tête. Don Narciso sentait en revanche un rire discret lui chatouiller les côtes et les arcades des arènes grimpaient maintenant jusqu'à la corniche et s'inclinaient pour épouser amoureusement la forme du plafond. Une oreille attentive aurait même entendu rouler au loin de confuses acclamations.

Quand il avait débarqué sur les quais grossiers du port fluvial de Manaus en quittant l'entrepont du vapeur A Rainha de Americas, en 1873, Don Narciso n'était alors que Narciso Pacheco y Balboa ; il n'avait pour richesse qu'un corps vigoureux habitué aux privations et une ambition qui ne connaissait pas plus de limites que de scrupules. Rejeton d'un ferronnier failli de Coïmbre, lui-même en délicatesse avec les autorités pour une histoire d'honneur tatillon où

il était question de femme, d'argent et de meurtre, il gravit quatre à quatre les échelons de la fortune jusqu'à en atteindre les derniers. À cinquante ans passés, il était à la tête de la plus grande plantation d'hévéas de l'Amazonas sur laquelle suaient sang et eau deux mille seringueiros. Et « sang et eau » n'était pas une vaine expression. Cet homme pressé n'avait pas pris le temps de fonder une famille. Les enfants, avait-il coutume de dire, déçoivent leur père, ou finissent par les surpasser, ce qui n'est pas mieux. Quant aux femmes, les métisses du cabaret de la Capitainerie suffisaient à satisfaire son tempérament sanguin, même si deux atteintes de chaude-pisse avaient réfréné temporairement ses pulsions. Rien d'étonnant d'ailleurs, compte tenu du climat, que la pissé soit chaude, elle, aussi.

Seule Doña Isabel, la Perle de Manaus dont personne ne voulait se rappeler qu'elle avait fait naguère les beaux jours ou plutôt les belles nuits des guinguettes de Pigalle, faisait battre certains soirs son cœur un peu plus vite. Il en était étonné lui-même. Surtout de s'en découvrir un. Hormis la soif de reconnaissance sociale, on n'attribuait à Don Narciso que peu de passions: les mauvaises langues ne lui concédaient que des vices très ordinaires, finalement assez décevants et qui passaient presque inaperçus dans un pays habitué à tous les excès. Cet attachement soudain aux courses n'en était que plus inquiétant. Le colonel ne prêta guère d'attention à



cette histoire d'arènes qui s'édifiaient sur les reliefs d'un repas trop arrosé. Il l'oublia d'ailleurs assez vite, comme le juge Da Silva et tous deux ne crurent pas bon d'aborder à nouveau ce sujet. Rien de tel qu'une idée comme celle-là pour perturber la bonne marche des affaires qui demandent du calme et de la sérénité. Et du sang-froid, les Indiens étant là pour verser le sang chaud.

Manaus étouffait dans la torpeur tropicale malgré les millions que lui rapportaient ses plantations de caoutchouc. En quelques décennies, la ville avait engraisé comme une fille de la rade brutalement enrichie par le caprice d'un client fortuné. Elle pétait dans la crinoline, elle s'enivrait en vidant des bouteilles de champagne à même le goulot et vomissait dans des toilettes en marbre en croyant oublier ses origines. Puisque l'or coulait à flots, Manaus le dépensait avec une fièvre malsaine en espérant conjurer la catastrophe finale dans un climat de fin d'Empire.

La rumeur attendit paisiblement quelques jours avant d'éclater un matin, aux alentours de 10 heures. Certains dirent qu'elle venait du port fluvial, et que le bosco d'un vraquier au radoub en serait à l'origine. D'autres prétendirent qu'elle naquît dans le Distrito Baixo, où les entraîneuses luttèrent contre le sommeil entre deux passes en colportant les nouvelles qu'elles tenaient des clients avinés. À moins qu'elle ne provînt plus simplement du *vigário geral* qui n'omettait jamais de raccompagner ses pénitentes sur le parvis

de la cathédrale métropolitaine Nossa Senhora da Conceição et ne savait plus par quels moyens honnêtes s'attirer leurs bonnes grâces. Quoiqu'il en fût, on vit bientôt la rumeur gagner tous les quartiers, suivre la Avenida Grande, et sauter allégrement les façades colorées qui ombragent le dédale des rues secondaires. Elle s'embourba dans les marigots, enfla du côté du fleuve qu'elle remonta pour envahir les plantations du nord : Don Narciso avait acheté un nouveau terrain, à côté de sa propriété, et convoqué les meilleurs architectes de la ville pour y construire des arènes.

— Comme à Quito ?

— Non, plus grandes.

— Comme à Carthagène ?

— Non, plus belles.

— Mais alors, des arènes comment ?

Des arènes comme seules il n'en existera jamais qu'à Manaus. La ville qui cultivait d'ordinaire amoureux sa torpeur matinale commença à s'agiter méchamment. On vit des notables se regrouper sur la Praça Pedro II, bientôt suivis par des commerçants et les petits artisans du quartier du théâtre. Des prêtres étaient là aussi, qui mêlaient leur soutane noire aux robes plaquées de dentelles des femmes d'avocats et d'entrepreneurs. Et, à distance respectueuse toute une escouade mobile de vauriens, de bandits et d'indigènes sédentarisés qui pouvait espérer une aumône, des insultes ou des coups de bâton, se faufilait par les

ruelles adjacentes. La foule grossissait à vue d'œil et s'engouffrait dans les artères comme un torrent soudain à la suite d'une pluie tropicale. Rien ne semblait l'arrêter. Les soldats du 3<sup>e</sup> regimento de infantaria, qui patrouillaient généralement en ville pour prévenir une énième rébellion ou en fomenter une nouvelle, traquer les libéraux ou les putains des quais, abandonnaient leur faction à sa suite. Et chose inouïe, on vit même des ouvriers indiens quitter leurs champs malgré la perspective du fouet. La ville entière s'arrêta soudain au portail de la plantation de Don Narciso. De nouveaux bruits circulaient : les arènes pourraient contenir jusqu'à deux fois les habitants de Manaus ; et la loge officielle serait surmontée d'une statue de Doña Isabel, dans la tenue qu'on prête à Ève en son premier jardin.

À l'apparition de Don Narciso, dans son costume de lin clair fraîchement empesé, la seule chose qui fût fraîche dans la moiteur de l'air, la foule se tut soudain. L'homme en imposait, décidément. Après s'être consultés d'un regard anxieux, les premiers magistrats de la ville s'approchèrent lentement, en se raclant la gorge. C'est le juge Da Silva qui se fit le porte-parole de Manaus. Ayant survécu à une demi-douzaine de rebellions et su conserver son poste sous trois régimes successifs, on lui reconnaissait des talents de diplomate :

— Don Narciso, dites-nous, il paraîtrait que vous vouliez donner à Manaus un nouveau titre de gloire ?

Un palais, une chapelle ou peut-être même des arènes, je dis bien, il paraîtrait...

Soignant son effet, Don Narciso resta silencieux quelques instants puis se dirigea vers la grande terrasse qui dominait les champs et la masse compacte des hévéas. Alors, en arrachant le voile brodé aux armes un peu clinquantes des Pacheco y Balboa, il découvrit une maquette qui ressemblait à une énorme pâtisserie. Et désignant un terrain en contrebas où déjà une centaine d'Indiens prélevés sur les plantations abattait des arbres, il ajouta :

— Ce sera les trois à la fois : un palais pour Manaus et tout son peuple, qu'il soit de sang pur ou mêlé, pour les indigènes, on verra plus tard, une chapelle pour les toreros dont certains auront le bon goût de succomber au combat et des arènes enfin plus grandes que celles de Quito et plus belles que celles de Carthagène. Et pour l'inauguration qui aura lieu aux fêtes de la nativité dans sept ans, Rodolfo Gaona lui-même, le prince de la tauromachie des Amériques, aura l'honneur de servir des taureaux rouges que je ferai venir spécialement d'Europe.

La maquette était vraiment appétissante, on en aurait mangé malgré la chaleur qui nouait les estomacs ; une musique de fête se mêlait à l'odeur de la poudre brûlée des pétards ; et l'on dit que Doña Isabel, qui restait toujours impassible pour donner de la profondeur à sa beauté, daigna sourire un court instant sous son ombrelle de soie.

La construction des arènes ne commença vraiment que le jour anniversaire de l'indépendance du Brésil.

Don Narciso avait cru bon manifester ses sentiments républicains et sa fidélité au régime pour s'assurer de l'appui toujours frileux, malgré la chaleur tropicale, du fragile gouvernement en place. La première pierre fut bénie par monseigneur l'archevêque sous le regard attendri d'un représentant spécial du gouvernement fédéral et de l'ambassadeur du Portugal ; et c'est Doña Isabel qui y ajouta la couche de mortier en femme habituée aux secrets des lits. Pourtant, deux événements contribuèrent ce jour-là à faire de cette journée un simple succès, là où on attendait un bruyant triomphe. Après plusieurs atermoiements, Rodolfo Gaona, retenu par une tournée en Europe, ne participa finalement pas à la cérémonie. Et malgré toute la glace apportée à dos de mulet des hauts plateaux, Doña Isabel, ne parvenant pas à se rafraîchir en vidant sa coupe de sa champagne, ne put s'empêcher d'esquisser une discrète grimace. En revanche, la chute du cours du latex qui devait rendre par contre-coup les marchés fébriles à l'image du climat local passa pratiquement inaperçue. Comme celle des trois premiers Indiens depuis un échafaudage branlant sur le chantier et dont la mort fut interprétée comme une résurgence des anciens sacrifices propitiatoires...

Des difficultés surgirent. Don Narciso les accueillit sans sourciller, en les balayant d'un revers de main : le terrain trop proche du fleuve absorbait les pierres comme une tasse de café dissout des morceaux de sucre. Don Narciso fit drainer les sols, assécher une

partie des marigots, détourna un bras du fleuve qui s'enfonça plus loin dans la forêt. La main-d'œuvre vint à manquer. Don Narciso attira de tout l'Amazonas des Indiens faméliques qu'il fit travailler de force en bénéficiant de la bienveillante cécité du prefeito. L'année suivante fut catastrophique pour le commerce du latex. Après une reprise artificielle, le marché s'effondrait décidément. Des experts parlaient désormais de crise. De nouvelles plantations avaient vu le jour en Indonésie et en Malaisie. Les entrepôts restaient remplis de grumes et de barriques. Les sociétés d'exportation commençaient à manquer de liquidités, ce qui était un comble pour une région continuellement saturée d'humidité. Don Narciso maigrit, vendit des terres, brada sa collection de peintures italiennes et dut se séparer de deux de ses palais qu'il ne fréquentait d'ordinaire qu'au plus fort de la saison chaude, dans la capitale fédérale. Le deuxième étage des arènes peinait à s'élever. Don Narciso donna l'ordre de le construire en briques, en bois, en ce que vous voudrez, mais du grandiose, de grâce, du grandiose et qu'importe le prix. Rodolfo Gaona n'était pas sûr, une nouvelle fois, de pouvoir se libérer pour l'inauguration. Don Narciso doubla à deux reprises son cachet et lui fit confectionner un habit de lumière en or, avec, cousu dans la doublure, un morceau véritable du voile de Santa Veronica.

— Don Narciso, c'est une folie de persévérer. Vous courez à la ruine, et vous allez emporter la moitié de

la ville dans votre chute. Il faut attendre des jours meilleurs. Les cours du caoutchouc vont repartir, nous le pensons tous, mais pour le moment, je vous en conjure, il faut prendre votre mal en patience.

Le juge Da Silva tapotait avec circonspection l'épaule de Don Narciso. Jamais il ne se serait permis cette familiarité quelques années plus tôt. Jamais. Mais les temps avaient changé. Don Narciso faisait moins peur. Le juge, lui, avait gagné un surcroît d'autorité dans ces temps troublés.

— C'est une folie, mais c'est parce que c'en est une que je l'accomplirai. Quant à la patience, c'est la vertu des lâches. Je la laisse aux gens ordinaires.

Le juge Da Silva avait l'âme trop souple pour se formaliser pour si peu. Il reprit toutefois, conscient de son importance, en retenant un froncement de sourcil désapprobateur :

— Vous ne craignez pas que...

— La seule chose que je crains est de vous désobliger et vous me feriez plaisir en m'évitant ce désagrément. Je n'ai pas besoin de vous raccompagner ?

— Comme vous voudrez, Don Narciso, mais vous ne pourrez pas me reprocher de ne pas vous avoir prévenu.

1912 resta dans toutes les mémoires comme une année noire qui enregistra définitivement le déclin de Manaus. Des fortunes, nées en quelques décennies, s'effondrèrent comme des paillottes emportées par le Rio Negro en crue. Faute de travaux qu'on

avait toujours préféré reporter pour les consacrer à l'embellissement de la ville, le port fluvial s'envasa en quelques semaines. Les bassins désertés ressemblaient désormais à d'immenses marécages jaunâtres, alors que des bateaux vapeurs à l'abandon pourrissaient le long des quais dans des coulées d'huile et des résidus de charbon. Les entrepôts remplis de barriques laissaient échapper une puanteur qui prenait à la gorge et piquait les yeux. Le latex dégorgeait des hangars et poissait le pavé des rues. On retrouvait des rats englués dans des dégoulinures pestilentielles. Les plus beaux palais de la ville pourrissaient sous les assauts de l'humidité. La chaleur, encore plus pesante cette année-là, fut impitoyable et prêta main-forte au paludisme pour éliminer un bon quart de la population. Des Indiens et des métis, pour la plupart, ce qui fut quand même un moindre mal. La prudente Doña Isabel prétexta des affaires urgentes en Europe pour embarquer sur un paquebot régulier, en deuxième classe, faute d'argent. La guerre préleva enfin son lot d'hommes valides : on se battait aux frontières comme à l'accoutumée avec les États voisins toujours sourcilleux, avec les Indiens qui surgissaient de la jungle sans crier gare, et voilà que l'Europe allait demander bientôt elle aussi des troupes neuves. À la fin de l'année 1917, Manaus n'était plus qu'une cité morte, à demi engloutie dans sa vase, croulant sous les lianes qui étranglaient ses anciens palais, ses monastères et ses lieux de plaisir. Un incendie avait détruit la



capitainerie dont les planches flottaient sur les eaux du bassin et les pavés disjoints de la Praça Pedro II rappelaient les cités disparues dont il ne reste que des légendes pour les écoliers. Le colonel Lourenço venait d'être exécuté après une tentative de coup d'État ratée. Signe évident de décadence, déplora le juge Da Silva lors de la parodie du jugement de son ancien compagnon, tout ce qui avait fait la grandeur de Manaus foutait le camp : on ne trouvait même plus une seule putain blanche en ville...

Depuis la terrasse, Don Narciso contemplait ses arènes. Effectivement, seule Manaus en aurait des comme celles-là. Il n'était plus question de les comparer à celles de Quito ou de Carthagène, ou de nulle part ailleurs. Si la pierre noircie des premières arcades n'était pas sans noblesse, le stuc ondulait déjà sous les voûtes et crevait en bulles de plâtre, tandis que tout un enchevêtrement de briques et de poutres figurait des gradins dérisoires. La loge attendrait longtemps son Ève impudique. Et aucun torero ne prierait dans la chapelle néobyzantine qui abriterait au mieux des vachers de passage. Le gouvernement n'était pas en mesure d'envoyer son représentant spécial, peut-être l'adjoint à la culture du prefeito pourrait-il assister à la bénédiction inaugurale si monseigneur voulait bien dépêcher un vicario même secundário. Doña Isabel ne reviendrait pas d'Europe où sa beauté mûre lui permit d'épouser un prince russe suivant un choix qu'elle ne tarderait pas à regretter. Et

Rodolfo Gaona refusa de se prêter plus longtemps à une comédie qui tournait décidément trop à la farce. Des plantations brûlaient plus à l'est, dans un des coudes du Rio Negro. On en ferait des pacages pour les bœufs. Don Narciso, lui, se rappela d'un soir, dans un salon trop brillant, de la fumée de ses cigares dont les volutes étaient mollement dispersées par les pales d'un ventilateur. Il revoyait les cendres de son havane qui prenaient rétrospectivement un aspect vaguement prophétique. Il évoquait son enfance à Coïmbre, son père qui ne valait pas grand-chose et qu'il rejoignait dans l'échec; là encore, il s'était lourdement trompé, les fils déçoivent souvent mais ne font pas toujours mieux que leur père... Il regrimpait mentalement les échelons de la fortune, les marches du succès devaient être raides ou était-ce l'âge car il lui semblait s'essouffler? Le nom de sa société était imprimé sur les balles de jute et des barriques cachetées, la foule le craignait et l'adulait, l'archevêque l'appelait « cher ami » et l'absolvait tous les ans de ses plus lourds péchés sans faire de chichis; et Doña Isabel, la Perle de Manaus, lui souriait sous son ombrelle. Alors il voulut admirer l'habit de lumière qui ne servirait jamais; sa main moite tremblait tandis que des frissons de fièvre secouaient son corps vieilli et dont les côtes saillaient. Il dut renoncer à caresser les boutons dont la nacre se refusait à ses doigts. Il ne prit pas même le soin d'emporter le capote qui resta sur la balustrade de la terrasse. Les arènes étaient vides. Sous les arcades qui

servaient à l'occasion d'enclos aux troupeaux voisins, des vachettes qui appartenaient à un de ses anciens contremaîtres avaient déposé des crottes grasses. Et une unité de volontaires qui avait bivouaqué la semaine précédente avant d'embarquer pour l'Europe, avait renversé les bancs et souillé les premiers gradins. C'était donc cela, le monument et les cérémonies que Don Narciso se proposait de donner au Brésil et à tout le Nouveau Monde. Le soleil qui chutait derrière des catalpas somnolents distendait les ombres, sans que l'on sût si les clartés rouges venaient du couchant ou d'un reste d'incendie. Un voile de pourpre et d'or recouvrait l'horizon comme aux grands jours de Manaus, lors des fêtes religieuses. Et le costume de Don Narciso, désormais flottant, ressemblait dans le crépuscule qui en soulignait les coutures et les auréoles de sueur, à une parodie de l'habit de lumière qu'il venait de reposer. Alors comme un veau étique échappé du toril passait par la porte de cérémonie et présentait sa silhouette déformée à travers un nuage de poussière, Don Narciso songea à ses taureaux rouges qui ne traverseraient jamais l'Atlantique. L'homme s'était dissous dans un rêve trop grand : il ne restait plus que le fils du ferronnier failli qui réapparaissait au seuil de la mort. L'ancien baron du caoutchouc manquait paradoxalement de souplesse : les jambes tremblantes, butant sur les gravats qui encombraient la piste, il dut s'asseoir contre un pilier gonflé d'humidité, tandis que les lumières rasantes donnaient à

l'ombre du veau l'aspect d'un taureau magnifique. Don Narciso sentit son cœur sauter dans sa poitrine et lui arracher une grimace de douleur ; il aurait bien voulu offrir sa gorge aux cornes d'une bête, brune ou rouge, qu'importe ! mais le veau ne s'approchait que pour lui lécher tranquillement les pieds. Et un dernier rire, d'abord discret, lui chatouilla les côtes, puis monta progressivement sous les voûtes tachées de rouille avant d'exploser au-dessus de Manaus en un formidable fracas.

Originaire de Ciudad Real, dans la Mancha, IGNACIO GRACIA FERNANDEZ y exerce son professorat d'ingénierie en chimie. Fan de cyclisme et de littérature, il a d'abord publié des ouvrages de vulgarisation scientifique avant de s'attaquer à l'écriture de nouvelles. Il a été lauréat de deux concours, en 2014 et 2015, et publié dans un recueil de nouvelles de la province de Valladolid.



# Le Jour où j'ai vu toréer Manolete

Ignacio Gracia Fernandez

Traduit de l'espagnol par Françoise et Robert Louison

Pour un orphelin de neuf ans en plein après-guerre, berger depuis quatre ans dans une propriété perdue dans l'immense plateau de la Manche, la visite de Pepillo dans sa Forito signifiait jour de fête. Et celui-là justement allait être le plus heureux de ma vie. À mes soixante-douze ans, je me souviens encore de la fascination de chaque heure comme si je l'avais vécu hier, ce qui devint pour moi *le jour où j'ai vu toréer Manolete*.

Pepillo était un chauffeur de taxi qui parcourait les chemins d'une Espagne en ruine avec une Ford, modèle D, délabrée, immatriculée CR-13. Pas le 0013, non, le 13 tout seul. « Ça fait longtemps, pas

vrai? » Il se signalait de loin en actionnant le klaxon dans un grand nuage de poussière, et il fallait encore attendre un bon moment pour voir apparaître le véhicule, bramant comme un animal préhistorique, poursuivi par les enfants. Les rayons des roues et la structure étaient en bois et il fallait les arroser dès l'arrivée pour qu'ils gonflent et ne jouent pas dans leur logement à cause des chaleurs de l'été. Les gosses, nous nous battions pour aider Pepillo dans sa tâche. C'était une voiture avec une âme. On l'appelait le *Sauteflaques*.

— Il faut que tu l'arroses comme les géraniums, Pepillo, ha, ha, ha!

Le mayoral souriait à pleines dents, comme le lui permettait rarement la dureté de sa vie, et lui donnait l'accolade avec force tapes dans le dos qui laissait un effluve de sueur et de crottin de brebis. Une accolade d'hommes tout d'une pièce, comme ceux d'antan. Des hommes qui, lorsqu'ils disaient quelque chose, c'était pour toujours.

Pepillo était petit de taille, blond et un peu ventru, toujours avec une casquette à carreaux enfoncée sur la tête. Dès qu'il sautait de son siège, il sortait des paquets enveloppés dans du papier gris, des lettres, des provisions et la carafe de douze litres, gainée de chanvre, pour le mayoral. Aux enfants, il apportait un petit truc, un biscuit au saindoux, un gâteau, un bonbon. Et je me souviens de lui me parlant avec gentillesse, un sourire sur les lèvres. En fait, c'était la



seule personne à me parler de cette façon, comme à l'enfant que j'étais et non comme au berger dont la charge de travail était celle d'un adulte. C'étaient des temps difficiles.

Pepillo non seulement apportait et emportait des colis, mais parfois il ne faisait même pas payer. Il troquait, faisait un peu de marché noir, comme tout le monde. Il apportait les informations aux fermes. Tabac, aiguilles et fil à repriser, bas de laine quand il y en avait pour la femme du mayoral. Il patientait toujours et emportait plus de lapins qu'il n'en avait chassés, un morceau de fromage ou une tranche de viande fumée. Avant de partir il parlait toujours en privé avec le mayoral, je crois que c'était de politique, assis devant une bouteille de vin, déjà bien entamée, fumant des cigarettes sans filtre qui laissaient une fumée dense et bleutée. Ce jour-là, il n'attendit pas et ne resta pas longtemps à la propriété.

— Je pars vite, il faut que j'amène la cuadrilla de Manolete à Linares.

Il ajusta sa casquette en souriant.

— Je reviens ce soir tard. Pourquoi est-ce que je n'emmènerais pas Juanillo, qu'il prenne un peu l'air?

Le mayoral fit une grimace de désapprobation, mais accepta finalement. Lorsqu'il me demanda si je voulais aller avec lui, je n'en croyais pas mes oreilles. Il fit démarrer la Ford avec une énorme manivelle de fer et nous partîmes dans un grand fracas. Je m'assis sur le siège avant avec lui. Il me dit que lorsque les clients

monteraient, je devrais m'installer sur le siège extérieur. J'étais attentif à tout. C'était la première fois, que je me souviens, que je sortais de la propriété.

A priori, ils avaient appelé Pepillo pour qu'il transporte les banderilleros de Manolete et leur matériel, de l'hôtel aux arènes. Les organisateurs avaient mobilisé pratiquement toutes les voitures de location des environs, l'événement le méritait. L'ambiance de fête à Linares était fantastique, l'odeur de la poussière, le mélange de bruits et de tapage inondait tout. Nous l'accompagnâmes pour ce voyage, un autre garçon, fils des gardiens, et moi. Grimpés sur le siège extérieur, nous gênions peu et regardions, bouche bée et au premier rang, un spectacle dont nous n'aurions pu rêver.

Finalement, nous n'eûmes qu'une partie du matériel à récupérer à l'hôtel pour l'emporter aux arènes. Pas question de conduire les banderilleros de Manolete ni le matador. Ce fut une petite déception pour Pepillo, qui se purléçait déjà en pensant combien il allait pouvoir fanfaronner dans le village en contant et racontant l'histoire. Dans les villages de la Manche, engourdis au soleil épuisant de l'été, n'importe quoi faisait l'affaire pour passer l'après-midi. Une simple rumeur – avec ses répliques et ses contre-répliques – était consommée avec avidité pour rompre l'ennui, et s'il y avait des histoires de fesses dans le lot, cela justifiait même une version officielle de la part des autorités locales, qui était différente selon qu'elle

provînt de la mairie, de l'église ou de la Garde civile. Sans la télévision, brûler les espadrilles de quelqu'un était une manière amusante de passer un après-midi, ou mettre le feu au journal de celui qui ronflait la bouche ouverte au café, donnait de quoi rire pendant plusieurs semaines lorsqu'on se rappelle la tête du pauvre ronfleur lors de son chaud réveil. Compte tenu de ce panorama, un épisode où interviendrait un torero eût été un événement légendaire. Pour sûr, digne d'être dans les mémoires sous le titre: *le chauffeur de taxi de Manolete*.

Pour compenser sa déception, en plus de l'argent convenu, on lui offrit un billet pour la corrida. Pepillo s'entêta à charger tout le matériel nécessaire pour la faena jusqu'à l'intérieur des arènes. De cette façon, il put revendre le billet et avec les muletas et les épées bien visibles sur l'épaule, il me dit de prendre la cruche et la valise en carton et de le suivre sans poser de questions. La casquette bien enfoncée et très raide malgré sa petite taille, il passa en regardant par-dessus son épaule l'homme qui contrôlait à la porte et lui dit:

— Le gamin est avec moi, nous portons le matériel de la cuadrilla de Manolete.

Avec les muletas comme saufconduits, nous donnâmes les paquets aux membres de la cuadrilla à côté de la « barrera<sup>2</sup> » et non pas à côté de l'infirmierie

---

2. Premier rang des gradins.

comme convenu. Ce petit inconvénient nous permit de rester à cet endroit pour voir la corrida.

— Au premier rang et sans payer un centime, comme les messieurs.

Il me fit un clin d'œil.

Je ne m'étais jamais senti aussi important.

Je me souviens d'un homme maigre, à la peau céruléenne et aux yeux tristes faisant le paseillo<sup>3</sup>, se sachant la cible de tous les regards. Pepillo me dit que c'était Manolete, le meilleur torero qui n'ait jamais existé. La corrida commença et je fis un sort à la moitié d'une tourte qu'avait sortie mon ami le chauffeur de taxi – *quel appétit j'avais et que c'était bon!* Je ne perdis aucun détail du spectacle. La musique, le brouhaha, les couleurs si vives, l'odeur des aliments, les gourdes de vin qui allaient et venaient entre des éclats de rire. Les olés et les mouchoirs blancs à l'unisson.

À un moment précis il y eut dans l'arène un silence sépulcral. Les gens arrêtaient de manger, de parler. *C'était le tour de Manolete.*

Le silence était impressionnant, religieux. La faena commença. On entendait parfaitement le trot et la respiration du taureau, le bruissement de la cape qui ondulait dans l'air. Manolete régnait.

Mais quelque chose n'allait pas. En quelques secondes, tout devint étrange. Manolete toréait fâché, dédaigneux. Pepillo expliqua qu'il était furieux contre

---

3. Défilé.

les autres toreros qui lui avaient reproché d'être plus artiste que « matador de toros ». Et même pendant le défilé, il avait entendu des critiques en passant devant les gradins les plus chers où se trouvaient les hommes aux chapeaux cordouans et aux chemises impeccablement amidonnées, ceux qui fument des cigares qui coûtent trente journées de travail. Ils croyaient que comme ils payaient les billets plus chers, ils avaient droit à plus de spectacle, et ils ne supportaient pas que la plus grande partie de la faena, Manolete l'exécute face aux gradins du soleil, aux places économiques, celles qui ne lui tournaient jamais le dos.

Tout à coup il commença à enchaîner des passes fluides et longues avec la cape. Il s'abandonnait à l'air que déplaçait l'animal dans chaque charge. Et chaque passe, chaque mouvement ressemblaient à un dessin des affiches qui annonçaient les corridas. Le taureau et le torero se transformèrent devant nos yeux en des amants farouches. Sur la piste il n'y avait que deux êtres beaux, qui se frôlaient, qui s'aimaient à leur manière. Ils s'admiraient dans leur plénitude face à des milliers de personnes, on se sentait gêné comme si on était en train d'espionner leur intimité à travers un trou. Deux amoureux repliés sur eux-mêmes, ne se préoccupant que de l'autre. Absorbés, peu importait d'être au milieu de l'arène, sur un autel ou au milieu d'un bombardement.

Après une pause, haletant, le torero parut prendre conscience de l'endroit où il était. Il regarda autour

de lui contrarié, et fixa son attention vers les gradins des puristes. Manolete sourit avec un air de défi.

Il commença à faire des passes à l'animal sans rectifier sa position. *La statue*, je crois que cette passe s'appelle ainsi. Appeler, offrir la cape éloignée du corps. Et rester sans bouger, en offrant au taureau la possibilité de choisir entre le corps ou le tissu. En plus, Manolete regardait les gradins. L'animal passa très près du torero. Le murmure contenu fut général, des cris féminins pressentant le malheur. Manolete demanda à ceux qui étaient sur les gradins les plus chers, sans dévier le regard vers le taureau, d'une voix tranquille :

— Vous en voulez encore ?

La voix retentit comme un tonnerre, inondant jusqu'au dernier coin des arènes. J'avais un nœud dans la poitrine et dans l'estomac.

Et il recommença la série, une fois et encore une autre, en regardant toujours vers les gradins au lieu de regarder le taureau et répétant :

— Vous en voulez encore ? Vous en voulez encore ?

À chaque série il jouait sa vie à pile ou face devant un public angoissé qui retenait son souffle.

— Vous en voulez encore ?

Et encore, et encore... Nous les spectateurs nous étions impressionnés par l'attitude de cet homme qui semblait chercher la mort. Les cornes accrochaient le tissu et tourbillonnaient autour de son corps décharné. C'était d'une beauté extraordinaire. Le silence était insupportable. Nous étions tous sûrs qu'il allait mourir.

— Vous en voulez encore ?

À la fin, Manolete bougea et termina la série par une passe de poitrine interminable au cours de laquelle il semblait caresser le dos de l'animal avec le bout de ses doigts. Il n'y eut pas d'ovation. Les gens restaient encore interdits à cause de ce qu'ils venaient de voir. Dans mes tempes, je sentais des battements incontrôlés, mes oreilles bourdonnaient.

Cet après-midi-là, 87 chemises blanches de la tribune des riches furent souillées par la cendre qui tombait des cigares de leurs bouches ébahies. De nombreuses couturières eurent un thème de conversation pendant des semaines en reprisant les trous ainsi provoqués.

L'homme aux yeux tristes termina la faena par une estocade suicide, cherchant le cou de l'animal avec désespoir. Pas besoin de sortir les mouchoirs, la clameur fut unique, brutale, elle remplissait tout.

Et Manolete qui semblait encore plus vieux et décharné, accompagna du regard le dernier voyage du taureau tiré par les mules. Son regard était plus sérieux et obscur que jamais.

Ce jour-là il n'y eut pas de tragédie dans sa vie. À chaque taureau il eut de la chance. Il continua à alimenter sa légende, encore un triomphe pour Manolete. Mais ce jour changea ma vie.

Cet après-midi-là, j'ouvris les yeux. Je découvris qu'il y avait d'autres personnes extraordinaires, différentes de celles que j'avais vues dans mon petit monde de la

ferme et que je n'aurais jamais pu imaginer, mais qui étaient faites de la même matière que moi, qui suaient et saignaient comme moi. Des hommes simples qui avec leurs yeux sérieux provoquaient de la honte et de l'envie chez les puissants. Je découvris qu'il y a des occasions où les dieux peuvent aimer un homme et mourir d'amour sous son épée. J'appris à avoir la tête haute. Rien n'est important. Tout était possible si tu regardais la mort dans les yeux comme Manolete la regardait. Je me souvins, je me souviens encore souvent de ce jour. Son exemple m'a servi de guide. Il m'a aidé à faire front. À supporter la misère, le froid, les rafales des AK-47 comme lui évitait les cornes. À encaisser les coups de corne de la vie. À avoir le même regard et être le même quand je partageais une bouteille d'eau-de-vie dans les tranchées au Kosovo, et quand je buvais du champagne avec les puissants, dilapidant une fortune à la roulette au Chili. À être capable de gagner le monde dans une main et tout renverser avec mépris sans hésiter une seconde, sans broncher. À aspirer à des choses impossibles, comme Manolete. À les obtenir grâce au courage et à mes propres mérites. Merci, Maestro, merci Pepillo.

— Vous en voulez encore ?



Née en 1948 en Bourgogne, ANNE-MARIE ALLIOT SCHAEITTEL a notamment publié aux éditions du Masque, sous le pseudonyme de Bachellerie, *L'Île aux muettes* (Prix du roman d'aventures 1985) et *Pas de quoi noyer un chat* (Prix du roman policier/festival du film policier de Cognac 1985). Elle s'est engagée aux Éditions Delpierre dans une grande saga de destins de femmes au fil de l'Histoire. Elle signe de son vrai nom *Toucher la lumière* (Prix de la Nouvelle George Sand 2015) aux éditions L'Harmattan. C'est sa première participation au Prix Hemingway.



# À la Saint-Augustin

Anne-Marie Alliot Schaettel

Aux dires de tout le monde, je suis une tombeuse, une croqueuse d'hommes. C'est vrai. Mais je ne suis pas de celles qui peuvent se permettre de choisir dans un parterre de soupirants. Mon physique me l'interdit et mon goût aussi qui me porte vers ceux dont la virilité s'affiche dans les manières autant que dans les culottes. Dans les mots aussi: crus, sales, saignants. Je hante les lieux où pullulent ces hommes-là. Aveuglés par la puissance qu'ils se prêtent, ils sont faciles à séduire. Les salles de sport et les champs de bataille sont des pépinières, mais ni les body-buildés, ni les militaires ne m'attirent. Les premiers sont tout au plus de belles mécaniques, les seconds sont à présent circonvenus par des femmes qui ont su se donner la même allure martiale. Mes terrains de chasse sont ailleurs. Je rôde dans les bars louches, dans les quartiers mal famés, les bas-fonds. J'embrasse un voyou

goguenard, je couche avec un dealer camé jusqu'à l'os, je me donne à un flic corrompu qui me supplie de lui accorder mes faveurs, je jouis du moudjahidine ceinturé d'explosifs qui n'a pas la patience d'attendre les soixante-douze vierges promises. Ces conquêtes sont faciles, dans l'ombre et loin des yeux du monde. Le frisson de la chair sans l'élan du cœur.

Pourtant c'est en pleine lumière et au milieu d'une foule que j'ai connu le plaisir le plus intense, le plus ineffable. Et le cœur s'en est mêlé.

Je ne saurais dire exactement de quand date ce souvenir. Était-ce hier? Était-ce dans un passé lointain? Quelle importance puisque je frémis encore en l'évoquant?

C'était le jour de la Saint-Augustin, dans l'après-midi. C'était en Andalousie. Voilà assez de détails, je crois, pour se représenter la profondeur du ciel, l'ardeur du soleil, l'ocre des arènes et leur architecture pâtissière.

Je fréquente aussi ces lieux-là. Pour réchauffer mes vieux os et voir le monde tel qu'il est et comme il vit : de petits plaisirs et de grandes passions, de frissons et de tremblements, entre rires et lamentations.

La veille, j'avais traîné dans des tabernas, j'avais réussi à débaucher un jeune arenero et nous avons bu quantité d'alcools. Au point qu'en fin d'après-midi ce 28 août, j'avais un sérieux mal de crâne en arrivant devant la plaza de toros. L'arenero m'avait convaincue d'assister à cette corrida qui promettait un beau spectacle : glorieux matadors et taureaux des Miuras.

L'arenero était comme j'aime que soient les hommes : un peu brutal, un peu gouailleur, puceau et puissant. Toute la nuit, nous avons trinqué : À la Vie, à la Mort. Il est mort aux aurores, tué dans les profondeurs du toril par une bête exaspérée.

À 4 heures de l'après-midi, j'entre dans le temple à ciel ouvert sur lequel un soleil impitoyable darde ses rais assassins. Je suis arrivée avant la foule parce que j'aime le silence qui précède le tumulte, la solitude avant la multitude, le calme avant le déchaînement. Ils viennent, les aficionados, seuls, en couples, en famille, en grappes, endimanchés et parfumés. Il me plaira de traquer sur les figures tous les sentiments qui les agiteront : du premier, avant le paseo, jusqu'au dernier, à la dispersion, quand le sang aura coulé.

Un grondement monte et enfle dans les gradins où dix mille cinq cents Andalous et moi-même trépi-gnons ensemble.

La chaleur brasse des odeurs délicieuses de sueurs rances, de parfums capiteux, de sciure et de bouse. Les rires des femmes sont stridents, les voix des hommes essaient en vain de les couvrir.

Un mouchoir blanc s'agite, une trompette module un cri d'allégresse, repris en chœur par les gradins. Olé! Olé! Olé!

Je n'y mêle pas ma voix, trop sourde, qui ne sait pas claironner. Sur le ruedo apparaissent deux alguacillos

à cheval. C'est la Loi. Les trois matadors les suivent dans leurs habits de lumière. Comme il se doit.

Je connais deux d'entre eux. Le plus vieux surtout. Nos chemins se sont croisés souvent. Ne me demandez pas de dates. Toutes m'ont échappé.

La première fois. Cordoue. La salle enfumée d'une taverne. Un tendron gominé cuve, à une table, tenant son prochain verre entre ses mains jointes. Son nez est long comme un jour sans pain, ses oreilles s'épanouissent de chaque côté de sa figure trop étroite et l'alcool fait briller ses yeux. Noirs.

— Tu m'offres un verre ?

Il lève les yeux et je vois bien que je ne lui déplais. Trop maigre, trop ténébreuse sans doute. Oui, ma poitrine est plate et mon sourire n'est pas parfait. Il recule sa chaise. Je m'assieds face à lui.

Il a grand besoin de parler.

Sa mère l'a convaincu que les Républicains sont des voyous, elle a promis que le Caudillo saurait leur faire rendre gorge. Heureuse époque où l'on entend crier Viva la muerte ! Le gamin – car c'en est un encore – a peur. Peur de la fureur déchaînée, du sang et... des taureaux.

Il voudrait la mater cette peur : il a presque l'âge d'homme et il apprend son métier avec les novillos de la ganadería de Flores Albarrán. Finalement, il préférerait les spectacles comiques dans les arènes de Barcelone où il jouait avec des taurillons pour un public hilare et indulgent...

Je l'écoute. Je l'apaise. Je suis consolatrice et maternelle. Je n'essaie pas de le vampirer.

Je garderai sur lui un œil.

Séville. Quelques années plus tard. Une bodega minable près de l'église San-José. Je retrouve mon novice, un soir de hasardeuse dérive. Il a noyé ses états d'âme dans le jerez. Il tient son prochain verre dans ses mains jointes.

Il pue la tristesse. Je m'approche. Il me reconnaît. Il sourit comme il peut. Il me propose un verre. Et j'en suis tout émue. Je m'assieds face à lui et lui fais des yeux doux qui l'encouragent à se confier.

Quelques heures plus tôt, il s'est vu offrir son épée, sa muleta et son premier taureau au cours de la cérémonie d'alternative, dans l'enceinte de la Real Maestranza de Caballería.

Le noverrillo est devenu matador.

Les taureaux ne lui font plus peur. Mais les femmes le tourmentent : sa mère, ses sœurs, la Madone et celles qu'il convoite sans oser les approcher à cause de son nez trop long, de ses oreilles trop larges et de sa triste mine. Il s'interroge : le plaisir qu'il aurait avec elles pourrait-il être aussi intense que celui qu'il prend avec les taureaux ?

Je propose de lui en donner une petite idée. Il s'enfuit. Quitte la bodega et disparaît dans la nuit, me laissant sur ma faim.

Il est hideux. Mais il est beau.

Il est candide. Mais il est orgueilleux.

Il est jeune. Mais il est vieux.

Il n'est pas pour moi. Mais je le veux.

Madrid. Bar Chicote. Le vermouth coule à flots. Près de la tireuse, le gominé aux grandes oreilles cuve, son prochain verre entre les mains. Tout me dit qu'il est désespéré. Il ne fait pas un geste quand je me campe devant lui. Se contente d'un sale rictus qui élargit une vilaine et récente cicatrice. Ne pense pas à commander pour moi un verre de whisky, boit le sien cul sec. Son haleine est infecte.

Sa mine s'est allongée et embrunie, ses oreilles ont grandi et quelques cheveux rebelles s'évadent de leur casque de gomina.

— Je suis là. Tu sais que je peux faire beaucoup pour toi...

Je tends ma bouche vers la sienne, espérant mêler nos souffles. Il se détourne, effaré.

Je l'écoute.

Il est heureux : depuis deux ans, il est premier de l'escalafón. On lui a donné le titre de Calife.

Il est aimé d'une brune Madrilène aux yeux verts, à la poitrine opulente, qui lui donne tous les jours des preuves de son amour. Avec fougue et savoir-faire.

Mais il est affreusement malheureux parce que sa mère, la très pieuse Doña Angustias, déteste sa maîtresse et ne l'appelle que « la puta ». Et parce que la Madone qu'il implore tous les jours et avec ferveur ne fait toujours rien pour arranger les choses.



J'imagine trop bien les formes et la fougue de la puta de Madrid. Mais je tente ma chance :

— Si tu voulais, je saurais te consoler.

Il décline ma proposition. Je me retire quand il est fin saoul.

Je sais toujours où le trouver. Il m'a appelée quelquefois, dans la profondeur de nuits délétères. Mais je ne suis pas aux ordres, moi, je ne viens pas quand on me siffle. On ne me traite pas, moi, comme une vulgaire putain !

Alicante. Un bistro du barrio Santa-Cruz. Après la guerre. La dernière en date de nos rencontres. Il n'y a pas si longtemps il me semble.

Il est très fatigué, affalé sur une table au milieu d'une dizaine de verres vides. Il n'a pas l'âge de la figure ravagée qu'il lève vers moi. Des femmes et des taureaux l'ont malmené. Il a vieilli trop tôt. Le Calife de Cordoue est adulé dans toute l'Espagne et même jusqu'aux Amériques, mais le pauvre petit bonhomme est accablé. Et seul dans ce bistro minable où personne ne lui consent un regard. Sauf moi.

— Ah te voilà !

— Me voilà, plus compréhensive et plus fidèle que toutes celles que tu as rencontrées.

Justement il n'est pas sûr que sa belle Madrilène réserve pour lui ses charmes et son savoir-faire. Elle exige qu'il l'épouse, il veut l'épouser mais Doña Angustias – une sainte femme et une mère comme on n'en connaît pas d'autres – s'y oppose et menace

de mourir de chagrin s'il passe outre. Et la Madone reste indifférente à son cas de conscience.

Dans un élan de compassion, je lui promets que sa mère vivra centenaire. Mais la Belle? Elle l'aime. Mais la Madone? Elle l'aime aussi. Il n'y a qu'à voir comment elle le protège de la fureur des taureaux!

— Elle me protège dis-tu? Regarde!

Il défait sa ceinture, baisse son pantalon. Oui, sans hésitation ni pudeur, comme ça, dans le bistro désert alors que la nuit va laisser place au jour.

— Regarde!

Je vois une longue cicatrice brune au milieu de sa cuisse droite et une autre plus longue, vers l'aine.

— Là, Cordoue, l'année de mon alternative, la cornada d'un bicho de Tassara... Et là, Madrid, une autre, avec déchirure de la veine. Qu'est-ce que tu en dis?

Je souris. Je retiens ma main qui aimerait courir sur le bourrelet de chair. Il montre sa jambe gauche. J'avise une autre lésion violacée:

— Un varetazo à Barcelone.

Son genou droit est gros comme un melon et violacé:

— Plaza de toros de Logrono.

Il ouvre sa chemise, exhibe sa poitrine. Une estafilade:

— À Barcelone encore... souvenir d'un bicho de Domecq.

Puis il approche du mien son visage. Au-dessus de son œil droit une balafre coupe son orbite en deux et sa lèvre supérieure est fendue. C'est ce qui fait de son sourire un si vilain rictus. Il rit :

— Le taureau a relevé la tête au mauvais moment, il m'a fichu sa corne dans la bouche. Tu comprends pourquoi on m'appelle El Monstruo ? C'est ce que je suis devenu !

Je l'ai écouté égrener ses malheurs, ses déceptions et ses rancœurs :

— Guillermo, mon valet d'épée que je connais depuis l'enfance, mon ami, mon frère, me dénonce à ma mère chaque fois que je rejoins ma dulcinée.

— C'est un serpent qui siffle sur ta tête ! (emprunt qui fait son effet !)

— Tout juste ! Que dirais-tu alors de mon homme d'affaires, hypocrite et cynique qui me flatte le jour pour me voler la nuit ?

— Je dirais... qu'il finira par te ruiner !

— Et d'Alvaro Domecq, confit en dévotion et qui prétend murmurer à l'oreille des taureaux quand c'est dans celle de Franco qu'il déverse mille avanies sur mon compte ?

— Je dirais... qu'il te survivra.

— Il y a pire encore.

— Est-ce possible ?

— On m'a sifflé dans des plazas où hier on m'ovationnait. Tout ça à cause d'un faiseur, d'un jeunot dont j'ai été

le parrain et qui sait s'attirer les grâces des aficionados avec sa belle gueule et ses manières de danseuse de flamenco!

— De celui-là je dirais qu'il te succèdera.

Nous avons passé la nuit entière dans le bistro sinistre du barrio Santa-Cruz. Quand le jour s'est levé, nous nous sommes séparés. Pas plus que les autres fois je n'ai pas réussi à le convaincre de me suivre. J'en ai été bien attristée mais, de ce moment, j'ai su que mon jour viendrait, que tout espoir n'était pas perdu, que sa paranoïa naissante finirait par le jeter dans mes bras! D'autant que, d'après ses dires, les remèdes qu'il a choisis pour la soigner ne sont pas ceux qu'il faudrait. Cigarettes, alcool et cocaïne (il dit « la coba » et qu'un éleveur la lui fournit).

À ce rythme, le jour où nous conclurons, il sera plus décrépité qu'un vieillard!

C'est cette crainte qui a fini de me convaincre d'assister à la corrida, aujourd'hui et dans ces arènes. Pas n'importe quelle corrida: celle qui le verra toréer en alternance avec son rival, ce jeunot aux manières de danseuse de flamenco. Ce sont eux les glorieux matadors annoncés par mon arenero défunt.

La longue fréquentation du gominé aux grandes oreilles a exaspéré mon désir. Je le veux. Même s'il n'a plus la fraîcheur des premiers temps de sa gloire et de nos premiers apartés!

Jamais encore je ne l'ai vu toréer. Crainte d'une déception peut-être? Ou désir de prolonger encore le marivaudage? (J'aime le mot autant que la chose.)

Je sais que depuis notre dernier rendez-vous il a déserté les arènes et n'est apparu qu'à Madrid pour la corrida de la Beneficencia où – à ce qu'il m'a été rapporté – son rival lui a volé la vedette. Mais enfin il n'a pas perdu son titre de calife!

Sur le ruedo apparaissent deux alguacillos à cheval. Ils sont suivis par les trois matadors en ligne. Le Mien à gauche. Tel que je ne l'ai jamais vu. Ses oreilles filtrent la lumière, aussi roses que sa capote de paseo, que sa chaquetilla, son chaleco, sa taleguilla, ses bas. Il est d'une beauté surnaturelle, d'une virilité comme je n'aurais pas imaginé, moi qui ne l'ai jamais vu que prostré ou ivre, toujours lamentable, dans des lieux sordides et enténébrés.

Aujourd'hui, on me représenterait peut-être que sa tenue n'avait rien à envier à celle d'une drag-queen brésilienne costumée par Lacroix... Ce serait ignorer le merveilleux effet de contraste entre les colifichets, les affiquets, les brimborions et la placidité marmoreenne de celui qui les porte. Surtout, ce serait nier une évidence: il n'y a pas plus mâle que celui qui, dans des falbalas, va affronter la Bête.

Des rires de gorge et de poitrine fusent dans les gradins, comme des appels au rut.

Je Le suis des yeux. Mais ce n'est pas la montera, posée entre ses oreilles carminées, ni les broderies d'or de son habit rose, ni ses jarrets galbés, ni ses fesses pommées, ni la protubérance à l'entrejambe de sa taleguilla qui font battre mon cœur. Ce sont ses yeux noirs où l'audace est

ternie, où stagne une tristesse que je sais reconnaître : il a le mal de vivre, celui-ci, à qui il manque une dose d'alcool fort ou de drogue ou d'amour.

Sur son passage, on siffle. Depuis la sombra un homme crie « Montre-nous ce que tu sais faire, toi qui gagnes plus de pesetas que nous tous qui avons payé pour te voir ! »

Son cou décharné se dresse hors de la pañoleta, son torse se bombe et ses jarrets se tendent.

Il me débusque, il me reconnaît. Son regard vient se fiché dans le mien. Mes voisins se tournent vers moi pour voir celle à qui ont parlé ses yeux.

Le second matador ne retient pas mon attention. Trop vert (comme son habit).

Mais le troisième, le plus jeune, je le reconnais. C'est lui le rival, l'impertinent jeunot. Un jour que je le visitais sur un lit d'hôpital où il se guérissait d'une cornada, il m'a repoussée avec plus de mépris que je n'en avais jamais essuyé. Un rire solaire. Blessant. Que je n'ai pas oublié.

Pourquoi n'ai-je pas la plastique avantageuse et le visage radieux des belles Andalouses que je vois autour de moi ? Pourquoi en suis-je réduite si souvent à supplier, à ruser, à surprendre les hommes qui ne me jettent pas un regard... voire le détournent à mon approche ?

Avoir la silhouette de Paz Vega, ses yeux de louve et son sourire assassin, la souplesse serpentine de Lola Flores, la chute de reins de Carmen Sevilla ! Voilà ce qui me délivrerait de l'humiliante obligation de mendier mon plaisir !

Aujourd'hui que je désire en pleine lumière, les préliminaires n'en finissent pas. Le paseo s'éternise.

Dans les gradins les éventails s'exaspèrent. Passent les peones.

La chaleur chauffe les cervelles que vrillent les cuivres de l'orchestre. Passent les picadors et leurs monosabios.

Les parfums capiteux et les odeurs sui generis se volatilisent ensemble, mêlés, entêtants. Passent les areneros.

Quand vient le train d'arraastre qui évacuera tout à l'heure les dépouilles des taureaux vaincus, l'air est saturé de clameurs, de chaleur et de senteurs. Le jeune gommeux fait un signe de victoire en passant devant une jolie fille pâmée. Il fanfaronne, le pouce en l'air. Il est acclamé.

À quoi pense mon amoureux entre deux crispations de son estomac ?

À son père qui a trouvé la mort dans une arène comme celle-ci. À sa mère qui aurait aimé voir son niño avec des manches de lustrine plutôt que dans un habit de lumière. À sa première bicyclette. À sa brune Madrilène aux yeux verts. Aux taureaux qu'il va affronter tout à l'heure et dont on dit qu'ils se sont battus toute la nuit dans le toril... Et à moi. Il pense à Moi!

Un des toreros (le vert) fait son entrée dans l'arène. Premier tercio. La bête est lâchée. Le soleil l'aveugle. Elle se cabre. Les peones l'appellent, l'excitent, la forcent à courir. Elle fonce enfin sur l'homme. Première véronique. La cape virevolte devant les

naseaux fumants. La Bête fuit. Coup de pique. Ce taureau-là n'est pas un brave. C'est un manso.

Deuxième tercio. Il a droit aux banderilles noires. Marque d'infamie. Et il ne se rachète pas dans le dernier tercio. Cinq passes de muleta qu'il évite mollement et il s'immobilise, cornes baissées, allégeant, prêt à recevoir l'estocade.

Le combat n'a pas duré un quart d'heure...

Et le caballero à la triste figure, mon beau, mon ténébreux amour apparaît. On le fête et on le siffle. On l'encourage et on le conspue. Je l'admire. Mon cœur bat. La Bête est devant lui. Il ne consent que deux passes et trois mouvements pour l'expédier ad patres d'un lamentable bajonazo, un coup d'épée dans le flanc, si bas que l'arène gronde.

Musique.

Je souffre pour lui, le malheureux, qui abandonne la place au jeune gommeux exécré. Celui-là est tout sourire: un archange qui fait frissonner les échine des femelles extasiées. Les éventails claquent, des trémolos de voix perchées fusent vers lui. Il lève le pouce encore vers ses admiratrices. Les hommes se taisent, espèrent que le taureau lui fera perdre un peu de son insolence.

Musique. Olé!

Entre la Bête. Furieuse. Le martèlement de ses sabots fait gicler des gerbes de sable et trembler les barreras. Ce taureau est un Brave. Et il veut en découdre.



Devant lui, derrière lui, contre lui, l'archange virevolte, se baisse, se lève, se fend. Il nargue la force aveugle, il excite la fureur du fauve, il toise les cinq cents kilos de muscles et de colère. Olé!

La musique cesse quand vient le dernier tercio, celui de la mise à mort. Le Brave la reçoit en brave. Elle est donnée de main de maître et la foule hurle son contentement.

Le quatrième taureau est pour le second torero. C'est encore un manso, une grosse bête sans hargne ni vivacité! Dans les gradins on fulmine. L'odeur du sang s'est faufilée dans l'air épais et excite la soif.

L'affaire se conclut vite. Sans panache.

L'heure a tourné. Le soleil a quitté la place où je suis installée: *sol y sombra*, inondée de lumière au début de la course, gagnée par l'ombre à mesure que le temps passe et que l'astre décline.

C'est le tour de mon soupirant. Depuis l'ombre, je guette son visage qu'il s'efforce de rendre impassible. Et je surprends l'imperceptible tressaillement de ses paupières, le discret mouvement de sa lèvre fendue: il prie, j'en suis sûre. La lumière accuse la pâleur de la face lugubre, la noirceur des yeux noyés, la translucidité des oreilles, grandes comme on n'en a jamais vu. Il n'a pas le loisir de penser, mon matador, mais des images se pressent derrière son front blafard où perlent des gouttelettes de sueur froide: son père en habit de lumière, avant son dernier combat, le visage terrifiant et adoré de sa mère, sa première

bicyclette, sa brune Madrilène aux yeux verts, les taureaux sanguinolents qu'il a tués de sa main et Moi, efflanquée, ténébreuse et consolatrice. Je suis debout sous ses paupières.

Le nom du taureau a couru dans les gradins : Islero. De la ganaderia de Muria, comme les autres.

Il entre en piste, toutes cornes en avant. Ce n'est pas un mastodonte, sa force n'impressionne pas mais à son indolence feinte, à son air vicieux, je devine qu'il est redoutable.

Pendant le passage de la cape, il se joue de celui qui voudrait l'abuser : il ne sera pas du genre à foncer tête baissée sur la muleta ! Il prend ses distances, fait un tour de piste pour la plus grande joie des aficionados qui rient quand les picadors, manœuvrant pour le ramener au centre, en sont pour leurs frais. Tout juste exprime-t-il un peu d'impatience, grattant le sable de son sabot. Tout d'un coup il fonce. S'arrête net devant le matador. Le frôle. L'endiable. Les picadors l'entourent et du haut de leurs chevaux ils lui fichent leurs piques dans le garrot pour lui faire baisser la tête. Il vacille. On le croit affaibli. Les picadors le lâchent et se dispersent. Il relève la tête.

Musique (une jota). Olé !

Faena de la muleta. Mon amoureux se tient tout droit sur ses jarrets roses. La cambrure de ses reins fait joliment saillir ses fessiers et le renflement de sa taleguilla n'en est pas amoindri. Il n'a rien à craindre

de l'archange qui piaffe d'impatience et se sent obligé de faire des mines pour enchanter son public!

Il est l'incarnation de la Grandeur humaine. Fort et faible. Beau et laid. Sublime et grotesque. Je le veux, pour moi seule. Ils ne le méritent pas ces hommes et ces femmes qui hurlent avec les loups, plus cruels que la Bête. Plus tapageurs surtout.

Mais ils se taisent. Enfin. Parce qu'ils ont compris que le Calife va sortir son grand jeu. Le silence est aussi épais que le sang coagulé dans le sable.

Islero charge. De plus en plus près. Le Calife ne recule pas. Islero s'amuse. Lui, il regarde les gradins.

Il se lance dans des derechazos impressionnantes, tire passe sur passe, éblouissantes. Il s'agenouille devant la bête, se relève, provoque la furie, s'esquive.

Les gradins sont pétrifiés.

Le torero prolonge la danse à l'envi. Il a tout son temps. Il se meut avec une majestueuse lenteur, à contre-temps de la musique. Il tient la muleta de la main gauche passée derrière son corps. Le taureau vient lui renifler les chevilles. Il fatigue mais il continue de tourner, de virer. La bête s'éloigne, se rapproche, les naseaux frémissants, enivrée par le jeu. Elle baisse la tête. Le moment est venu de pourfendre la chair de l'homme, palpitante et toute proche. Mais elle a la maladresse de la jeunesse, sa charge est mal ajustée.

Mon matador est dans le berceau des cornes, jambes écartées pour assurer son équilibre. De la main gauche

qui tient la muleta, il force la grosse tête à s'incliner vers la droite. Alors, il plonge l'épée là où elle doit pénétrer : dans cette croix qu'il sait trouver entre les omoplates, le talon d'Achille des taureaux.

Ovations.

À cet instant, le visage blême a pris des couleurs, une lueur s'est allumée dans les yeux, sur les lèvres fendues s'est esquissé un sourire.

Musica ! crie la foule. Des chapeaux, des fleurs, des foulards, des éventails pleuvent sur le sable....

Tout à coup le taureau terrassé soulève son énorme arrière-train qui gisait dans le sable. En même temps et tout subitement, il relève le front et pousse sa corne droite dans l'aine du torero. Le sang jaillit. Que je voudrais être la corne qui pénètre la chair, fouaille la tiédeur de l'artère, tout près de la queue assoupie ! Toute pensée m'échappe. Je suis clouée sur le gradin alors qu'une partie de moi-même est projetée vers la profondeur bleue du ciel.

Est-ce cette extase qu'on appelle Petite Mort ?

Un long soupir m'a échappé, qui s'est glissé subrepticement entre mes lèvres avant que mon regard ne retourne au spectacle avec dix mille cinq cents autres, tout aussi captivés. La Bête s'est retirée mais, pour achever son carnage, ayant jeté l'Homme à terre, elle le piétine, usant ses dernières forces avant de tomber sur le flanc pour expirer son dernier souffle.

Tous les picadors et tous les peones accourent. Et même le flamboyant archange, le rival. Une tache écarlate s'étale sur la jambe de la taleguilla rose. Je me précipite. On me repousse. On soulève le corps supplicié. Guillermo a fourré sa main dans la plaie ouverte pour contenir le flot de sang. Je voudrais être la main de Guillermo.

On L'emmène, à dos d'hommes, hors de l'arène figée dans un silence que je connais bien. La foule s'écoule lentement. Les femmes ne rient plus. Les poitrines des hommes sont gonflées de sanglots qu'ils contiennent au fond de leurs gorges. L'orchestre s'est tu mais une marche funèbre résonne dans les têtes. Au milieu de ce silencieux tumulte, j'entends Sa voix. Il m'appelle. Je viens! Je marche jusqu'à l'infirmerie dans les pas de la sinistre procession.

Il est couché sur une table. Il a cent ans. Sa pomme d'Adam est plus saillante que son nez qui est une lame, ses yeux sont deux globes qui sortent de sa tête et ses oreilles immenses reposent sur un coussin dont la blancheur n'égale pas celle de son teint. Il geint. Il demande:

— Alors? Est-ce que j'ai mérité la queue et les oreilles?

On le rassure. On lui promet les écoeurants trophées. On les lui apporte, saignants sur un plateau. Il les regarde à peine. Il souffre. Quand on Le pose sur une civière pour l'emmener à l'hôpital, je suis.

La nuit est tombée sur l'Andalousie.

— Tu es là? Je suis là.

— Une cigarette, par pitié! La voici.

— Ma mère! La voilà.

La très pieuse Doña Angustias a fait irruption, éperdue et hautaine, en larmes et en transes. Il me laisse Sa main. Je ne la lâcherai plus.

— Va plus loin égrener ton rosaire, Angustias! C'est Moi qu'Il veut!

Je me couche contre lui. Je passe un doigt sur les paupières, je caresse l'ourlet d'une oreille, je plaque les cheveux humides sur les tempes, j'embrasse la poitrine qui halète dans son caparaçon rose, je comprime le bassin et les jambes pour contenir un dernier spasme.

À l'aine, le flot de sang s'est tari.

— Sens comme ma main est fraîche, comme elle apaise ta fièvre et ta douleur!

Il ne voit plus rien. Il ne sent plus rien. Son souffle s'épuise lentement, sûrement. Il est exsangue.

— Écoute-moi, Toréador! Là où je t'emmène, tu ne seras plus conspué comme tu le fus à Barcelone, à Saragosse et même chez toi, à Cordoue! Tu ne seras plus trahi par tes amis, ni trompé par une maîtresse, ni humilié par un homme jeune et beau comme un archange, plus impitoyable que la bête qui t'a encorné! Tu n'auras plus à craindre la cruauté des hommes, ni la rancune des taureaux, ni les morsures du soleil. Sur cette terre, dans toute l'Espagne et jusqu'aux Amériques, je ferai de Toi un Dieu. Demain

on vénérera le nom que tu avais choisi en endossant l'habit de lumière, on se disputera tes reliques, on t'érigera des statues...

Aux dires de tout le monde, je suis une tombeuse, une croqueuse d'hommes. C'est vrai. Mais personne ne veut savoir que je suis trop souvent contrainte à mendier mon plaisir dans l'ombre et loin des yeux du monde.

C'est pourtant en pleine lumière, au milieu d'une foule, que j'ai connu le plus ineffable et que le cœur s'en est mêlé.

Était-ce hier? Était-ce dans un passé lointain? Quelle importance puisque j'en frémis encore?

C'était le jour de la Saint-Augustin et c'était en Andalousie.





Aficionado, DANIEL SAINT-LARY excelle à mettre la littérature au service de la tauromachie. En 2013, il a réalisé avec Arte y Toro une exposition consacrée à la génération des toreros de France des années 1970, et a signé avec Gilles Dienst un ouvrage sur l'exposition « Pour une place au soleil » (2014). Il a produit et adapté pour le théâtre *Les Noirs* de Patrick Espagnet, monté et interprété par Maxime Leroux, puis Patrick Catalifo. Il a notamment publié aux éditions Atelier Baie *Chinito de Francia* (2011) et le recueil de nouvelles *Mi l'un mi l'autre* (2014). En 2016, il a collaboré au catalogue de l'exposition « La tauromachie en bande dessinée » au Musée des Cultures Taurines de Nîmes. Il est finaliste pour la troisième fois du Prix Hemingway en trois participations.



# La Lettre à Elisa

Daniel Saint-Lary

C'était sous un figuier au bout d'un champ accablé de chaleur. Elle y était venue s'accroupir en ce début d'août ; accroupie, comme certaines femmes autrefois, pour le faire. Elle y est venue ce jour où les femmes ne sont jamais seules et l'aura fait. Seule, dans l'air blanc de la sierra.

Elle a poussé un cri. Inhumain. Pas bestial pas insane juste inhumain, sous les poussées sourdes, les coups de boucher mordants, les déchirements à vif, l'urgence désespérée. C'était un cri de ventre. Le cri d'une mère que la vie abandonne quand la vie qu'elle porte s'extirpe d'elle. S'arrache. L'arrache. Glisse, la tête en force est passée, entre ses jambes ; épaule bras buste, le reste, corps luisant bleuté au ras des pierres.

Elle aurait aimé que tout ceci ne soit qu'un mauvais rêve, elle aurait voulu s'arrêter de respirer,

elle voudrait bloquer sa respiration pour que tout s'apaise. Et souffler. Les matrones le lui ont appris : inspirer et bloquer, souffler, inspirer, bloquer, mais ne pas pousser, surtout, ne pas pousser, pas tout de suite.

Pas encore.

Elle ne sait plus dans cette torpeur qui la gagne.

Comme c'est long cette violence.

Elle aurait aimé l'attendre, espérer qu'il soit là à temps, mais le savait-il seulement, le lui avait-on dit ? était-il toujours à Bilbao, est-il revenu de Salamanca?...

Elle a crié et son cri déchirant a couru de pierre en pierre sur les chaos de rochers tout le campo, à travers les arbres maigrichons qui les tachent en peau de bêtes jusqu'aux confins de Grazalema, sur les flancs des hautes terres Del Endrinal. Jusqu'aux oreilles des autres femmes, à l'ombre des murs blancs, qui en ont jeté vite fait leurs tissages, leurs rosaires.

Sur la rocaïlle brûlante inondée du sang de la mère un petit corps a vagi doucement, a pleuré, à peine. Un enfant de sexe féminin est venu à la vie dans des hurlements douloureux qui n'étaient pas les siens.

Des femmes sont accourues en larmes, de partout, affolées, folles de voir la jeune mère maintenant s'en aller, lâcher prise, les doigts crispés, un dernier spasme, comme pour arracher le cordon bleuté qui nourrissait l'enfant, encore. Elle gisait là sous leurs yeux effarés, exsangue dans son sang dans le désordre de sa chair le teint aussi blanc qu'un vieil ossement de chèvre blanchi au soleil de la sierra.

Elle, la belle Elisa, la jeune maîtresse de Joachim Valverde.

Ma mère.

La vieille Magdalena m'a emmitouffée dans un pan de son tablier; les autres, Pepa, Maria, Incarna, Ascension toutes les autres, ont voulu circonscrire l'incendie sanglant qui la ravageait. Ridicules compressions de bouts de fichus épars. Dérisoires sparadraps appliqués à la hâte. La serge ou la cotonnade, même avec des fils de soies tramés, n'ont pas la fibre à stopper les hémorragies.

Alors la mort.

Elle qui sait si bien à quoi nous en tenir, a fait ce qu'elle sait faire de mieux: laisser la vie lui réserver la place la plus douce dans les souvenirs aimants des vivants.

À la Dehesa Del Castillejo, où nous vivions et qui appartenait à mon père, on parlait peu, personne n'a su rien me dire durant mes premières années passées à la finca. Pas même la Magdalena qui m'avait choyée, dorlotée, élevée, comme sa propre fille, elle qui n'en avait pas. Ou plus. Rien ni personne n'est jamais venu combler le gouffre de questions qui envahissaient mon esprit alors avide de réponses. Mais peut-être n'en savaient-ils rien eux-mêmes?

Mon infirmité, était-elle due à l'ardente chaleur dégagee par le berceau de pierres où j'avais glissé, y

vivant les premiers trop longs instants de ma toute jeune vie? à ses cris criants de détresse infinie qui ont pénétré au plus profond de mes os? Une malédiction divine? une infection maternelle, banalement connue de la médecine, qui aurait frappé ma mère dans les premières semaines de sa vie de jeune mère, elle, qui ne connaîtrait jamais la joie de le devenir? Ou juste parce qu'on n'est pas sérieuse, quand on a dix-sept ans.

Je suis née quand ma mère est morte, à jamais orpheline d'une mère qui serait jeune pour toujours et n'ai jamais vu mon père en vrai. Seulement en photos.

Au début.

— *Tiens, regarde Elisa mia, on a en reçu une ce matin, elle est pour toi, rien que pour toi. Regarde comme il est beau dans son nouvel habit, et comme vous vous ressemblez!* m'a dit ce jour-là Magdalena, en me la glissant sous l'œil gauche, le seul encore un peu valide, après une troisième opération de la rétine.

La dernière possible.

Je lui ai répondu que rien ne me faisait plus plaisir que ce cadeau en collant ma loupe monoculaire dessus. Puis la tête un peu penchée, nez sur la photo, je passais de longues minutes à en scruter les moindres détails et finissais par m'étonner que ces soieries damassées, ces brandebourgs lumineux, ces bas, ces sandales, le luxe démodé qui s'en dégagait, eussent pu habiller un homme, fût-il mon père.

Je chérissais tendrement ces images accumulées en les posant sous mon oreiller le soir avant de m'endormir.

Je leur parlais, les respirais, m'enivrais de leur odeur. Et m'inventais un monde chimérique, toujours le même, où mon père en habit vert, broderies d'or étincelantes dans le soleil, arrachait le masque noir qui s'agrandissait inexorablement devant mes yeux.

En réalité, dans la lente pénombre où j'entrais, la pâleur rayonnante de son visage, l'insouciant lueur de son regard, les reflets micacés de ses costumes, offraient à mes yeux en voie d'extinction l'ineffable sursis de pouvoir les photographier; de pouvoir *impressionner* jusqu'à ma dernière parcelle de vie la plaque sensible de ma mémoire d'enfant.

Mon père ne venait jamais me voir. Mais cette vacuité n'était qu'apparente, tout dans la maison, chaque pièce, chaque objet, un rien, un détail, le fauteuil anglais où il avait dû avoir ses habitudes, il y avait encore sa forme incurvée dans l'assise, l'austère bibliothèque regorgeant de volumes d'art anciens, quelques livres sur une desserte ouverts à des pages de chasse et de courses de toros, les peintures aux murs dont certaines le représentaient, tout vibrat de sa présence occulte. Et bien qu'absent, il était là, partout, à la fois immatériel et perceptible. Désincarné et palpable.

— *Tu sais mon Elisa, ton père, il ne peut pas venir, il vit dans une autre famille, une très grande famille loin d'ici. Il voyage beaucoup pour son métier, toujours sur la route de ville en ville. Actuellement, comme c'est l'hiver chez nous, il est en Amérique peut-être au Mexique, en Bolivie, ou dans quelque ville colombienne. Mais il*

*t'aime, tu le rencontreras quand tu seras un peu plus grande*, m'avait un jour glissé à l'oreille Magdalena.

C'est son homme de confiance, Angel Villarta, qui assurait l'intendance. Il réglait les questions d'argent, s'inquiétait pour lui de l'inconfort du chauffage des braseros sous la nappe des tables, l'hiver, où nous prenions nos repas, jambes surchauffées, dos transi. Des travaux d'amélioration dans la finca, le chaulage annuel des murs, celui qui menaçait ruine dans l'écurie, les clôtures qui se délabraient.

Du remplacement à prévoir de ma préceptrice ; une vieille fille bigote, toujours à se signer, mal fagotée, de grandes dents en avant d'institutrice anglaise, à qui je rendais la vie impossible.

C'est un peu avant mes six ans, que mes yeux ont définitivement cessé de voir le jour. Comme un satellite artificiel s'éloignant dans le cosmos cesse un jour d'émettre. Et s'éteint.

C'est durant cette même année que *la chose* a commencé. À la surprise de tous.

Très vite je les ai entendus parler à voix basse dans mon dos, s'arrêter net ou faire mine de parler de tout et de rien quand je venais vers eux en tâtonnant, les mains tendues en avant comme pour colin-maillard, mais sans bandeau ; ils changeaient de conversation, détournaient mon attention, me cajolaient en me prenant tendrement dans leurs bras à tour de rôle, en riant, faussement, je m'en rendais bien compte. La vieille institutrice,



Magdalena, Villarta, toute la maisonnée, semblaient ourdir un complot; j'en étais le centre.

Dès cette époque, je traquais le moindre rythme, la moindre musique émise par les bruits familiers et les heurts de la vie. Dans les chants d'oiseaux, les battements sourds d'un sabot dans le lointain, les infinies variations mélodiques d'une source, le bruissement métallique des peupliers, le frémissement des fleurs se courbant sous le vent, la pluie battant aux fenêtres sous le *levante*, les airs d'opéras à la radio, un lamento de guitare flamenca. Tous, fournissaient le prétexte à mon jeu favori: leur reproduction, au ton près, sur la flûte en roseau à plusieurs tubes qu'on m'avait fabriquée avec du papier à cigarettes aux extrémités pour les vibratos, sur les verres en cristal où je faisais courir mes doigts, à l'harmonica de Pepe le chevrier. Chaque matin au réveil, gravés mystérieusement dans ma mémoire la nuit où je les interprétais sur des instruments imaginaires, je les *ressortais* à l'identique. Les rejouais. J'inventais aussi des sons vierges à ma chambre ma copine, mon cher théâtre d'ombres désormais évanouies, à qui j'en réservais la primeur.

J'étais soudain devenue une *musicienne* par la seule vertu de ce mot que je leur entendis prononcer pour la première fois pensant que je n'écoutais pas. Et puis, il y eut cet autre mot. Qui sonnait comme le docte diagnostic d'un mal plus terrible encore que la disgrâce qui m'avait privée de la vue. *L'oreille absolue!* J'avais une oreille en apparence si malade que nul autre mot qu'*absolue* ne pouvait désigner l'effrayante affection dont je souffrais;

je me la suis imaginée difforme, violacée, en crête de coq, bouchée de l'intérieur, purulente, en chou-fleur, poilue comme celle de Pepe, pantelante du pavillon, boursoufflée du lobe. Tellement absolue que je n'en avais peut-être pas ou plus, et qu'elle avait pu même tomber sanguinolente durant la nuit comme la dernière de mes dents de lait de devant. Une rapide auscultation de ma tête par mes doigts tout tremblants eut raison toutefois de cette crainte; l'oreille, mes deux oreilles étaient bien là, normalement accrochées et bien pendues, comme on le dirait de la langue de quelqu'un qui parlait beaucoup, puisqu'elles entendaient absolument tout. Mais alors? Magdalena leva mes derniers doutes comme toujours en sachant trouver les mots justes et rassurants. L'oreille absolue? c'est un cadeau de la vie, c'est quand on a des musiques dans la tête qu'on rejoue ensuite pour des gens qui n'en entendent pas.

Mes terreurs se dissipèrent aussitôt.

C'est ainsi que peu après, Annabella, la vieille institutrice – plus question qu'elle parte désormais – devait m'initier au solfège et que rapidement, la nuit, j'associais en les décomposant les sonorités et les musiques entendues dans la journée à des couleurs. Les couleurs à des notes: le bleu pour le do le rouge était ré le mi au jaune le vert le fa... et ainsi de suite, pour les altérations, les silences, et les soupirs. Alors dans ma tête éclatait un feu d'artifice de tons et de lumières; alors s'en venait la musique solfier mon âme et mourir sur mes lèvres.

Soupirs. Silences. Altérations. Un monde s'estompe, un autre lui succède qui emporte tout.

Pour mes onze ans et mon départ pour Grenade, on s'est beaucoup désolé à la Dehesa Del Castillejo.

Rumeur de tristesse. Murmures de peine. Le silence des retenues.

Annabella a pleuré. Magdalena bien sûr a pleuré, plus morte que vive. Angel Villarta, lui, grattait le gravier, ne cessant de regarder s'y enfouir le bout de ses chaussures. Pepe le chevrier, muet d'émotion, m'a étreint, quelle tendresse sous ses rugosités! en glissant son vieil harmonica dans une de mes poches. Il tremblait comme le chevreau né de la nuit. Je suis montée dans la grosse limousine venue me chercher et sans les voir j'ai senti à travers la lunette arrière toute la tristesse du monde qui s'abattait sur eux.

Mes yeux sont restés secs dans le malheur pensif qui me pétrifiait. Comme si, lorsqu'on n'y voit plus, les larmes n'étaient que des sources souterraines qui n'affleuraient pas à la surface. Comme si une petite aveugle ne pouvait pas pleurer, mais juste ruisseler du dedans, sans bruit. Durant le trajet qui me menait au Conservatoire de musique, ma tête toute sonore encore de baisers et de sanglots mêlés, ne cessait de rouler. Roulait, battait comme un tambour d'effroi dans l'air glacé des supplices.

Mon existence désormais allait se confondre avec l'institution. Elle serait rythmée par les apprentissages musicaux, l'étude des grands maîtres, la discipline,

l'enseignement général, les vacances à la Dehesa, les retours au pensionnat, les auditions, les concerts, mes premières compositions musicales pour cordes, et les attentes de visites qui ne viendraient pas, les dimanches. Celles de mes camarades d'études qui venaient toujours; et dont la satisfaction à leur retour dans la chambre me plongeait dans un désarroi profond.

Comme ce jour récent aussi où l'une d'entre elles me demanda à quoi pouvait bien servir toutes ces dizaines de photos que je gardais sous mon oreiller. Je lui ai dit: « C'est mon père, je n'ai pas toujours été non-voyante autrefois je... » Elle s'est moquée: « Ton père, Joachim Valverde, ton père! Et le mien c'est Juan Belmonte peut-être?... » Je ne savais pas qu'on pouvait à ce point nier l'évidence, que ses yeux parce que les miens faisaient défaut pour lire dans les siens, pouvaient fomenter des mensonges. J'ai crié: « C'est la vérité, je ne m'appelle pas comme lui, mais c'est mon père, je te dis, un jour il viendra me chercher. » Elle a conclu par un « c'est ça, *et t'emmener à la Real Maestranza voir une corrida?!* » qui se voulait définitif.

Elles se mirent à quatre pour rire d'un de ces rires de petites pestes qui viennent parfois aux jeunes filles.

J'étais anéantie! quoi leur répondre? c'était mon père, je ne l'avais pas inventé, ces photos étaient miennes et c'était lui, je lui ressemblais, Magdalena me l'avait dit, j'étais bien la fille de Joachim Valverde!

Elles en rirent de plus belle... *Et moi, je suis la fille secrète du Prince de Galles?! Et moi, celle de Serge Rachmaninov!*

Évidemment cette nuit-là, j'eus du mal à trouver le sommeil, troublée de ne plus distinguer entre ce que je vivais réellement et ce que je m'étais peut-être imaginer vivre.

Heureusement, tout au fond, les couleurs. Les notes. L'harmonie. Un début de sonate en tête. Les félicitations de mon maître italien et l'audition publique qu'il devait organiser quelques jours plus tard à l'auditorium. « *Ma petite Élisabeth, à cette occasion, montrez-leur, montrez à tous comment le violon peut chatouiller à la perfection les oreilles des humains, juste par le simple frottement d'une queue de cheval sur les boyaux d'un chat...* » m'avait-il simplement chuchoté de son accent impayable.

Ce fut brutal, inattendu, instantané.

Lorsque je montai sur l'estrade pour me placer près du Steinway du maître, je reçus comme un coup au creux de l'estomac. Un choc si violent que j'en fus étourdie quelques instants ; respiration coupée, jambes dans le coton, au point de renverser mon pupitre et ma partition dont les feuilles volèrent dans un silence de cathédrale. On aurait entendu une mouche voler, si ce n'était les toussotements gênés de quelques bonnes femmes réprobatrices à cheval sur l'étiquette.

Là, quelque part devant moi, à quelques centimètres de la scène, parmi les spectateurs du premier rang un peu sur la gauche, une exhalaison, un parfum d'eau de toilette, de vétiver, avec une pointe de tabac aux notes épicées.

L'odeur de mes photos.

La copie parfaite d'une émanation que j'avais aspirée, respirée, et dont je m'étais enivrée tous les soirs en m'endormant depuis toute petite. J'en avais fait provision, tant et tant, qu'elle s'était s'immiscée jusqu'au plus profond de moi. C'est le plus puissant, le plus délicat des parfums de la terre. Et j'ai toujours imaginé que si d'aventure celui qui le portait – c'était un parfum d'homme – se trouvait un jour dans la même pièce que moi, je le reconnaîtrais entre tous.

J'ai joué comme jamais.

Pour commencer, un extrait de l'allegro moderato du concerto pour violon de Tchaïkovski. Puis ma sonate inachevée pour violon et piano en la majeur. Virtuosité. Alegria... Ma joie de jouer... elle aurait pu être complète si deux minutes avant la fin de l'audition, un mouvement discret du public au premier rang ne m'avait alertée. L'émanation, *mon émanation!* s'éloignait et allait bientôt franchir la porte.

S'évanouir...

Jusque-là, je n'avais jamais ressenti à ce point le manque, cet état paradoxal dans lequel souffrir de l'absence exaspère le désir de la combler. Comblé le vide à tout prix avant qu'il ne triomphe. Peut-être n'est-ce au fond que la seule loi qui nous anime?

— *Il est parti*, m'a juste dit mon maître quand nous eûmes terminé en me prenant par le bras mais, en ajoutant aussitôt, *il m'a laissé une lettre, pour vous, Éliisa. Si vous le souhaitez, je peux vous la lire.*

On s'est mis à l'écart.

J'ai touché le papier, un beau vélin ancien, l'ai caressé de mes doigts. Deux lettres de deux centimètres dans le coin gauche surimprimées, en relief. Un J et un V. Entrelacés. Et l'odeur subtile de vétiver qui embaumait la pièce mais que j'étais seule à savoir respirer, la seule au monde à l'appeler secrètement mon doux parfum de vie.

Puis il l'a lue.

*Ma chère Éliisa,*

*Je sais le mélange de joies et de peine qui t'envahira en écoutant ces mots. Dans sa profonde injustice, la vie t'a privée de tes parents et maltraitée; d'abord ta mère si jeune qui meurt quand tu t'apprêtes à vivre, et moi, toujours absent, absent depuis toujours, qui vis comme si j'allais mourir à chaque instant de ma vie. Elle t'a ôté la vue comme si les atrocités du monde devaient t'être – terriblement – épargnées, et t'a donné, amère consolation, le pouvoir d'en ressentir et d'en dire toute la beauté.*

*Il te reste tant de temps sur le chemin de la vie. C'est dans l'ordre des choses tel que ça doit aller. Je te confie un secret: toi et moi sommes des êtres qui passons notre temps à nous y frotter, au temps. À tenter de... Le calculer, le millimétriser, l'éterniser, l'oublier, l'inventer...*

*Toi et moi sommes des enchanteurs de temps.*

*Toi, par le savant et sensible usage de la métrique, du rythme, de la mélodie, de l'harmonie tu crées des morceaux de musique – quel mot merveilleux – qui tendent à l'infini; tu joues à vivre dans un autre espace, un autre temps.*

*Moi, je vis dans sa dangereuse division en tiers. À certains moments, en corps à corps, je me surprends à le suspendre. Je l'étire, lui fait rendre son sablier, lui invente un début mais sans lui prédire une fin. Un mot rare me vient, c'est « templer »... Étrange mot qui veut que lorsque j'alanguis, je démesure!*

*Pour toi, le mot serait emportement; quand durée, tempo, mesures, corps à corps avec ton instrument, t'enlèvent, t'élèvent, te conduisent hors du commun. Emportent tout, toi, les autres.*

*La question, je le vois aujourd'hui pour moi, c'est l'âge, qui est une préoccupation ordinaire, du cours des choses... pas le temps.*

*En tout cas, pas le temps de le perdre.*

*C'est la seule vérité qui tienne.*

*Oh! J'écris ces mots alors que je passe le plus clair de ma vie à la chercher, cette vérité, avec la vanité sans cesse d'aller voir plus loin, pour élargir l'horizon, repousser toujours plus les limites; là, où la trouver peut signifier ne jamais s'en remettre ni à plus forte raison en revenir. Quelle prétention ridicule! mais je ne peux vivre dans un monde SANS!..*

*Je pars, il faut que je parte, le cœur serré, sans te prendre contre moi... De la route à faire... demain six vérités noirâtres m'attendent à Salamanca. Six vérités, six problèmes, six grâces peut-être, six souffrances d'un quart d'heure chacune. Mais six terreurs. Je sais qu'une seule pourrait suffire.*

*Comme tu lui ressembles.*

*Tu es toute elle.*



*Dans quinze jours, une voiture viendra te prendre pour te conduire au Cortijo sur la route de Ubrique à Ronda. J'ai fait aménager une aile rien que pour toi au rez-de-chaussée de la finca avec une très belle acoustique. Tu viendras y jouer? j'y serais si...*

*Signé: JV*

Un quart d'heure. Il s'en était fallu de peu, pour que son invitation ne tienne. Sa promesse aussi.

J'ai là sa lettre à portée de mains que j'ai fait encadrer quoique ses mots soient gravés à l'acide dans ma mémoire. Quand j'y repense, je me dis qu'il y avait comme une prémonition à prétendre qu'à tutoyer les soleils on puisse mourir de trop s'y frotter. Le rendez-vous de Salamanca ce soir-là, à 19 h 27 précises, sous un ciel d'orage, en avait décidé.

On a dit qu'il avait été pris par surprise. À son cinquième... celui qui est censé n'être jamais mauvais.

Comme si la surprise pouvait jouer un rôle quand on choisit de se mettre en danger de vie. De vie, et non de mort; car c'est elle que l'on risque, n'est-ce pas? pas sa mort. Elle, elle ne fait qu'ouvrir un autre passage à la multitude de fils qui nous relient.

Derrière mes lunettes noires, mes yeux n'ont pas été en reste cette fois, j'ai senti une moiteur brumeuse les recouvrir. Trop de ruissellements à l'intérieur avaient tout emporté. Trop de retenues avaient cédé en silence. Quand Angel Villarta a quitté le Conservatoire après

être venu m'annoncer la nouvelle, j'ai voulu le rejoindre dans sa nuit noire, traverser la glaise où la corne l'avait jeté, j'étais sûre que la lumière qui m'avait quittée m'y attendait, qu'une palabre d'argent libèrerait tous nos secrets. Mais je suis restée de ce côté-ci des choses. Avec mes manques, mes creux, mes bleus. Mon désir de lui. Alors, je l'ai invité ; il est revenu. Sous mon archet, dans l'âme de mon violon, et le philharmonique imaginaire que j'avais convié à cet événement. C'est ainsi que sa douceur m'est apparue. Et que j'ai compris à cet instant même, que la nuit jamais n'effaçait le soleil.

Alors j'ai joué. Joué.

À n'en plus pouvoir.

Séville aujourd'hui, avenue Maria-Luiza.

Dans ma loge du théâtre *Lope de Vega*, où la foule des grands jours se presse, j'attends. La voix du régisseur vient d'annoncer « *Élisa... en scène... trois minutes* ». J'effleure encore une fois de mes doigts sa lettre transcrite en alphabet Braille. Son cadre vernissé est doux aussi à mon toucher. Il est grand temps maintenant que je passe de ma rêverie éveillée aux thèmes-clés de ma sonate pour violon et piano que j'ai fini par achever. Je lui ai trouvé un titre, peut-être définitif: *Sonate à un torero défunt, en la majeur*. Il faut aussi que je me dégourdisse les doigts, me respire de l'intérieur, me mette en musique.

J'ai dix-sept ans dans quelques heures, et c'est mon premier grand récital.

Avec une famille concierge de la Plaza de Toros de Murcia depuis 1887, JOSÉ LUIS VALDÉS BELMAR est né dans la marmite de l'afición. Un journal de sa ville natale disait de lui qu'il aurait pu être torero, explorateur, footballeur ou écrivain... Lui a choisi d'exercer la pédiatrie et de s'adonner à l'écriture. Il a été finaliste du Prix Hemingway 2015 avec *La Vengeance d'Aniceto*.



# Mano a mano

José Luis Valdés Belmar

Traduit de l'espagnol par Françoise et Robert Louison

Ce 23 décembre se réveilla sous la neige. Alors que la majestueuse horloge du musée d'Orsay indiquait 10 heures du matin, Fabien respira satisfait : il aimait être ponctuel. Il avait rendez-vous avec Carmen à côté de la sculpture appelée « Femme piquée par un serpent ». Son auteur, Auguste Clésinger, avait su transposer fidèlement dans le marbre les voluptueuses formes dénudées de son modèle, Apollonie Sabatier, la plus belle prostituée parisienne de l'époque.

— Bonjour, Carmen ! Bienvenue à Paris !

— Bonjour Fabien. Quelle agréable surprise ! Je t'avoue que j'ai cru que tu ne viendrais pas.

— Un homme ne doit promettre que ce qu'il peut tenir et je t'ai promis que je serais là, dit-il, certain d'avoir mis dans sa poche sa petite boîte dorée.

— Mais souvent les hommes font des promesses impossibles, surtout quand ils perdent la tête, et je continue à penser que ce rendez-vous est une folie.

— Ne crains rien ; comme tu vois je n'ai pas perdu la tête. En plus, j'ai une dette envers toi et je tiens à la payer.

Les vingt-cinq ans de Carmen brillèrent de tous leurs feux face à l'âge mûr de Fabien. Cependant, à peine l'homme frémit-il quand leurs joues se frôlèrent en un salut protocolaire qui simulait un échange de bises. C'est en appuyant son visage sur la pommette gauche de Fabien que Carmen se rendit compte qu'un petit pansement rougi couvrait discrètement une partie de l'oreille de ce côté-là.

— Que t'est-il arrivé ? lui demanda-t-elle surprise.

— Rien de grave ; une petite coupure en me rasant ce matin. Se dépêcher peut avoir parfois des conséquences désagréables.

La jeune femme ne chercha pas à en savoir davantage. Elle avait peur que sa curiosité la fasse percevoir comme une impertinente et c'était la dernière chose qu'elle souhaitait car cet homme énigmatique lui imposait beaucoup de respect, mais il éveillait aussi chez elle une attirance fascinante et mystérieuse qui, peut-être, allait au-delà de la simple curiosité.

Ils avaient fait connaissance un an avant pendant l'été dans un autre musée : l'Hermitage à Saint-Pétersbourg. Comme tant d'autres jours, elle était assise devant ce Van Gogh. À ce moment-là elle croyait que dans la

salle silencieuse il n'y avait que le gardien vulgaire qui chaque jour la déshabillait d'un regard lascif et baveux. Au début, elle s'était sentie mal à l'aise mais le temps aidant elle avait réussi à s'habituer et maintenant elle n'y attachait plus d'importance, absorbée qu'elle était par son travail. Très concentrée sur le tableau et prenant des notes, elle ne remarqua sa présence qu'au moment où un léger toussotement brisa le silence et lui fit revivre la désagréable sensation de se savoir observée. C'est alors qu'elle tourna la tête...

— Excusez-moi Mademoiselle. Je suis désolé de vous avoir dérangée, s'excusa Fabien.

— Ne vous inquiétez pas, Monsieur, c'est sans importance, répondit la jeune femme laissant d'un geste las le cahier de côté sur le banc. En fait, j'allais faire une pause.

— Je ne voudrais pas paraître indiscret, mais je viens depuis plusieurs jours et je vous trouve toujours au même endroit. Je me demande ce qu'a de spécial cette huile de Van Gogh Les arènes d'Arles qui attire tant votre attention...

Le tableau du génie hollandais, connu aussi sous le nom de Spectateurs dans les arènes d'Arles fut peint en décembre 1888 lors d'un séjour dans cette ville et montre le public bruyant dans les gradins tandis que le taureau est sur la piste, dans un arrière-plan lointain et diffus, à côté des toreros.

— N'ayez crainte, vous n'êtes pas indiscret. Je suis licenciée en histoire de l'art et je suis en train

de rédiger ma thèse doctorale dont le thème est l'influence de la tauromachie dans la vie et l'œuvre de Vincent Van Gogh. Évidemment, ce tableau est fondamental pour mon travail. Je prends des notes et je trace des esquisses pour pouvoir mieux l'analyser.

La jeune femme était vraiment belle, pensa Fabien. Avec sa tête légèrement inclinée, elle avait un regard ingénu et timide qui lui faisait penser à La Jeune Fille à la perle de Vermeer, mais sa peau mate, ses longs cheveux couleur de jais qui encadraient de profonds yeux marron et des lèvres rouges comme des géraniums firent surgir dans son esprit la légendaire beauté des merveilleuses femmes gitanes de la lointaine Al-Andalus.

— Excusez-moi à nouveau. Ma curiosité m'a joué un vilain tour et j'ai omis de me présenter. Je m'appelle Fabien Rey et je suis peintre. Bien que j'habite à Paris, ce magnifique tableau m'a aussi attiré jusqu'à Saint-Pétersbourg. Pour des raisons personnelles, Van Gogh m'intéresse énormément...

— Je suis ravie de vous connaître, Monsieur Rey. Je m'appelle Carmen Morales et moi aussi je viens de loin. Je suis espagnole, je suis née dans le quartier juif de Cordoue, la plus belle ville d'Andalousie.

Et d'un geste aimable, elle l'invita à s'asseoir.

— C'est extraordinaire! Depuis que je vous ai vue, j'avais dans la tête l'image de La piconera du Cordouan Julio Romero de Torres. Très beau tableau et très belle femme, comme vous... répliqua Fabien en s'asseyant près d'elle.



— Merci beaucoup pour ce compliment si galant, Monsieur Rey, répondit la jeune femme en rougissant. Et vous, comment avez-vous un nom aussi espagnol ?

— C'est vrai, c'est un fait bizarre. Je suis français mais mon nom est d'origine espagnole. Il vient d'un de mes ancêtres qui s'appelait Félix, Félix Rey.

— Félix Rey ? N'était-ce pas le nom du médecin qui soigna Van Gogh à l'hôpital d'Arles ?

On pouvait lire la surprise sur le visage de Carmen.

— Eh bien oui, Carmen, effectivement. Felix Rey est le médecin qui a soigné sa blessure à l'oreille et qui s'est occupé personnellement de lui quand il a été hospitalisé à Arles lors de ces fêtes de Noël un peu spéciales en 1888. Ils devinrent de tels amis que Vincent a peint son portrait qui est exposé aujourd'hui au Pushkin Museum à Moscou. Et ce n'est pas un hasard : le docteur Félix Rey était mon grand-père.

— C'est vraiment... stupéfiant ! — Carmen avait du mal à trouver ses mots. Le célèbre incident où il s'est coupé l'oreille a eu lieu quand il a peint *Les Arènes*. On dit que c'est à cause d'une dispute avec Paul Gauguin, bien qu'il y ait plusieurs versions, on n'a jamais su avec certitude les vraies raisons de cet affrontement car ils n'ont jamais voulu donner une quelconque explication.

— Et pourquoi avez-vous choisi la tauromachie alors que Van Gogh évoque dans ses œuvres des thèmes beaucoup plus populaires ?

— Précisément parce que c'est un aspect peu connu de son œuvre. En plus, mon père a été torero — à cet instant

un nuage de tristesse assombrit le beau visage de la jeune fille – bien que je ne l’aie pas connu ; il est mort avant ma naissance, quand ma mère était encore enceinte.

Fabien n’osa pas insister sur cette circonstance qu’il devinait douloureuse pour la jeune fille. Alors il décida de lui offrir l’opportunité de dévier la conversation vers un sentier plus agréable.

— Carmen... Quel joli nom ! Bizet a composé un superbe opéra avec ce titre, très taurin par ailleurs.

— Je connais ce magnifique opéra. La Chanson du toréador, dédiée au torero Escamillo, accompagne souvent le paseillo dans certaines arènes en France.

— Savez-vous que Bizet mourut subitement à trente-six ans, presque au même âge que Van Gogh qui mourut à trente-sept ans ?

— Quel dommage ! Personne ne devrait mourir aussi jeune. En tout cas, ce sont des coïncidences surprenantes. Et au même âge que Bizet le célèbre torero espagnol Paquirri trouva la mort dans le village cordouan de Pozoblanco devant le taureau Avispado. Mais le torero est un artiste qui risque sa vie pour son art chaque après-midi, alors que ça n’arrive ni dans la musique ni dans la peinture.

— Ne croyez pas cela, Van Gogh disait que oui, qu’il risquait sa vie. Mais, c’est ce qui est arrivé à votre père ? tenta Fabien. Peut-être ne préférez-vous pas parler de cet événement...

— Oui, c’est ce qui est arrivé. Et ça ne m’ennuie pas d’en parler ; au contraire quelquefois je sens que j’en

ai besoin, mais à la maison c'est un thème que nous évitons. C'est encore très douloureux et ma mère qui l'aimait à la folie ne s'en est jamais remise. Ce que je sais, c'est grâce à mon grand-père, qui m'a raconté beaucoup de choses sans qu'elle le sache.

— Il y a des douleurs si intenses qu'elles nous accompagneront toute la vie et certaines peuvent nous mener jusqu'à la folie.

— Certainement, surtout si l'amour et la douleur sont unis – Carmen acquiesça pensive. Le malheur est arrivé il y a vingt-cinq ans. Mon père était un novillero qui engrangeait les triomphes et cette après-midi-là c'était la dernière avant de prendre l'alternative tant désirée.

— Excusez-moi de nouveau, mademoiselle, mais je ne connais presque rien de la tauromachie. C'est quoi l'alternative ?

— C'est un jour très important dans la vie d'un torero. Ce jour-là il cesse d'affronter des novillos et commence à toréer des taureaux. Il marque le début de son « ancienneté » et détermine pour toujours l'ordre dans lequel il apparaîtra sur les affiches, interviendra dans les corridas ou remplacera le compagnon blessé.

— C'est-à-dire que c'est comme un rite d'initiation à partir duquel le torero et aussi son adversaire, le taureau, deviennent adultes.

— Eh bien oui... Je ne l'avais jamais envisagé ainsi mais c'est bien ce dont il s'agit. Le fait est que, sur la piste, on célèbre une liturgie avec un parrain,

un témoin... C'est une cérémonie très spéciale et émouvante.

— Merci pour ces précisions, mais je crains de vous avoir interrompue. Continuez, s'il vous plaît, je suis très intéressé par ce qui est arrivé à votre père.

— Cet après-midi fatidique, mon père, Curro Morales, toréait avec el Niño de Lucia lors d'un mano a mano...

Comme Fabien Rey fronçait les sourcils, elle se sentit obligée d'expliquer qu'un « mano a mano » est une corrida où n'interviennent que deux toreros et où, souvent, une vive compétition s'établit pour surpasser le collègue.

— Alors mon père, aveuglé par la rivalité, a tenté une chicuelina très serrée, mais Diablo, un jeune taureau très dangereux qui annonçait par son nom ses mauvaises intentions, dévia, par surprise, sa corne gauche et le laissa étendu sur le sol dans une grande flaque de sang. Le pauvre mourut là, dans l'arène même.

— Merci mademoiselle, de m'ouvrir votre cœur par ces confidences si intimes. Je vois que vous connaissez la tauromachie, un monde qui me paraît aussi fascinant qu'inconnu, en revanche, je sais beaucoup de choses sur Van Gogh qui pourraient peut-être vous intéresser pour votre travail. Je vous propose donc que vous m'expliquiez quelques points de la tauromachie et moi je vous donnerai de précieuses informations sur cette œuvre qui nous passionne tant tous les deux, ainsi, nous pourrions mieux la comprendre. Ce sera comme un « mano a mano » entre vous et moi... Qu'en pensez-vous?

— Ça me paraît équitable. Par où voulez-vous commencer, Monsieur Rey?

— Par exemple, par l'attitude des spectateurs du tableau. La plupart, mais pas tous, sont de dos, regardant l'arène, qui est dans le quart supérieur droit.

— La raison semble évidente, Fabien, c'est dans l'arène que se trouve le taureau et, par conséquent, où se déroule l'action de la corrida. Ça ne devrait pas vous surprendre.

— D'accord, mais certains spectateurs ont les bras ouverts et semblent agiter des mouchoirs. Ils sont en train de dire au revoir au taureau?

— Non, Monsieur Rey, sourit Carmen. Les mouchoirs, c'est une façon, pour le public, de demander que l'on accorde l'oreille du taureau au matador en récompense pour sa bonne prestation. L'oreille signifie donc le triomphe.

— On lui donne l'oreille? Eh bien sachez qu'à cette époque-là, en 1888, le monde était commotionné par les assassinats sanglants de plusieurs prostituées perpétrés à Londres. Le mystérieux assassin, Jack « l'éventreur », en plus de leur prélever plusieurs organes, avait coutume de leur couper précisément une partie de l'oreille... Vous ne trouvez pas qu'il s'agit là d'un trophée sadique et macabre?

— Pas du tout. Sans doute ce cruel assassin donnait une interprétation sadique à la possession des corps de ses victimes et jouissait de leur douleur, mais, dans le cas de la tauromachie, il s'agit d'une coutume très

ancienne et il n'y a rien de sadique, même si cela peut le paraître quand on en ignore tout.

— Jusqu'au Moyen Âge, continua-t-elle, la lutte entre l'homme et le taureau était une activité semblable à la chasse d'un gibier quelconque. C'est alors que commença à se développer l'embryon de ce que seraient plus tard les corridas de taureaux. À cette époque-là, les taureaux comme les terres et même les serfs appartenaient au seigneur féodal. Quand celui-ci voulait fêter un événement important, comme un mariage ou la naissance d'un héritier, il autorisait le sacrifice exceptionnel d'un taureau et ainsi, ses serfs pouvaient profiter d'un repas savoureux et nourrissant, chose rare. Mais il n'était pas toujours facile de trouver, dans le village, un jeune suffisamment courageux et habile pour tuer un taureau sauvage, risquant sa propre vie pour sa famille et pour ses voisins, avec une simple épée. C'est pour cela qu'il fallait souvent avoir recours à des gens d'autres contrées. Il y en a qui se spécialisèrent et c'est ainsi qu'apparurent les matadors qui, lorsqu'ils arrivaient à tuer le taureau, étaient invités à partager le banquet qui s'ensuivait.

Leur courage éveillait l'expectation et on les admirait comme des héros, et ainsi, nombre d'entre eux purent grimper dans l'échelle sociale. Ils commencèrent à être payés pour leurs prestations. Il ne reste plus que l'oreille comme métaphore de la viande qu'avant on leur offrait. C'est donc un symbole. Ça signifie la victoire de l'homme sur le taureau et, par conséquent,

sa survie et celle des siens grâce à l'aliment qu'offrait le corps de l'animal vaincu.

— Très intéressant ! On peut donc dire que l'oreille symbolise le corps et le sang du taureau sacrifié. Comme l'Eucharistie peut-être ?

— Fabien, vous avez des comparaisons très bizarres.

— Bien, laissez-moi « toréer » à mon tour... Sachez que Van Gogh admirait Édouard Manet et fut très impressionné par son œuvre *Combat de taureaux*, peinte en 1865, et c'est grâce à elle qu'il devint aficionado. Vous pourriez la découvrir si vous veniez à Paris, elle est au musée d'Orsay. Manet y représente une scène dramatique dans l'arène. Cependant, Van Gogh, qui signait toujours « Vincent » parce que c'était plus facile à prononcer, chercha dans *Les Arènes* un point de vue novateur et original sur le thème et préféra centrer son attention sur les spectateurs dans les gradins, laissant le combat à l'arrière-plan et marginal.

— Oh Manet ! Un autre génie de la peinture ! Souvent, dans mes cauchemars, *L'Homme mort* m'apparaît, et comme ce torero inerte, j'imagine mon pauvre père mortellement blessé dans l'arène. C'est une œuvre si belle et si angoissante !

— L'art, ma chère Carmen, comme l'amour, produit du plaisir et d'autres fois de la douleur, mais jamais, jamais il ne doit provoquer l'indifférence.

— Le célèbre matador Juan Belmonte disait, et je le crois aussi, qu'il existe une similitude entre l'art et

l'amour, et que dans aucun des deux il n'y a place pour la volonté. Curieusement, comme Van Gogh, lui aussi se suicida d'un coup de pistolet.

— Volonté ou folie... Torero ou taureau... Triomphe ou tragédie... Plaisir ou douleur... Mais alors, Carmen, est-ce la mort du taureau qui réjouit le public?

— Non, Fabien, sourit de nouveau Carmen. Dans l'histoire de la tauromachie, comme dans la peinture ou les autres arts, il y a eu beaucoup d'artistes qui ont apporté leur façon personnelle d'interpréter leur art et ont même créé différentes écoles. Tout comme en peinture il y a un avant et un après Van Gogh, en tauromachie, tout change à partir de Francisco Arjona Herrera, plus connu sous le nom de Curro Cuchares. Jusqu'alors, l'élément fondamental était une estocade efficace et fulminante. La muleta n'était qu'une défense pour préparer le taureau; c'était une simple formalité et seuls les mauvais toreros avaient besoin de l'utiliser plus de deux ou trois fois. C'est lui qui commença à allonger cette préparation avec quinze ou vingt passes pour que le torero brille et que le public se réjouisse et c'est ainsi qu'il éleva le toreo au rang d'art: « l'art de Cuchares ». Maintenant, la finalité de la lutte n'est plus seulement de tuer le taureau. Bien le tuer est aussi important que de le toréer brillamment dans un combat où le torero montre son courage, ses connaissances, et – c'est là l'essentiel – son art; sans avantages, même s'il met, de cette façon, sa vie encore plus en danger.



Le courage sans savoir est une grande témérité, presque un suicide ; l'adresse sans art est monotone et ennuyeuse ; l'art sans courage est inutile. Mais, lorsque s'unissent art, savoir et courage, et tout cela s'exprime noblement devant un taureau sauvage, du sable de l'arène jaillit une magie unique qui envoûte le public, libérant la passion et les émotions. Ça n'arrive que très rarement et, même si j'essaie de vous l'expliquer Fabien, vous ne pourrez jamais l'imaginer si vous ne l'avez pas vécu.

— On aurait dit que vous étiez en train de décrire la relation amoureuse idéale entre un homme et une femme, où l'acte sexuel – l'estocade – serait le point culminant après la séduction – la faena<sup>4</sup> – pour pouvoir atteindre ainsi l'extase de l'amour.

— Tout à fait, Fabien, quelque chose de similaire se produit entre le torero et le taureau. Et les dépit amoureux, très douloureux et parfois mortels, seraient comme les coups de corne. Freud ne l'aurait pas exprimé mieux ! Comment pourriez-vous décrire l'amour à quelqu'un qui n'aurait jamais été amoureux ?

Fabien fut ému par la véhémence avec laquelle Carmen lui expliquait toutes ces choses, même si un taureau l'avait tragiquement empêchée de connaître son père. Si toutefois il doutait encore, sa beauté l'aida à se décider.

---

4. Travail à la muleta.

— Carmen, ce tableau a un secret que je suis le seul à connaître et que je n'ai jamais révélé, car je n'ai trouvé personne digne d'une telle confiance, mais je crois qu'enfin je l'ai trouvé en toi. Regarde s'il te plaît le tableau avec attention. Le peintre a préféré se focaliser sur le public, majoritairement féminin. Pourquoi? Parce que c'est là qu'il cache son message tourmenté. Tu vois que certaines femmes du public tournent le dos à l'arène et semblent s'en aller? Bien qu'elles regardent toutes le spectateur du tableau qui n'est autre que Vincent, observe qu'il n'y en a que deux qui aient les traits clairement définis: les deux femmes du premier plan.

— C'est vrai! Il y a une dame d'âge mûr, dans l'angle inférieur gauche, le regard sérieux qui semble s'en aller, et une jeune fille souriante, à droite de la scène, qui flirte insolemment avec un homme qui est de dos.

— Exactement, Carmen. Elles seules surent pourquoi Vincent Van Gogh se coupa l'oreille gauche quelques jours après avoir peint ce tableau. Depuis quelques années, je le sais moi aussi. Et tu le sauras très vite, mais, pour cela, il est indispensable que nous nous voyions à Paris le 23 décembre prochain pour continuer notre « mano a mano ». Fais-moi confiance et je tiendrai ma promesse.

Quatre mois après cette conversation, tous les deux étaient venus, ponctuels, à leur rendez-vous. Ils parcoururent le musée, s'arrêtant devant quelques

joyaux de Van Gogh, comme Portrait de l'artiste, La Chambre de Van Gogh à Arles, La Nuit étoilée ou les portraits d'Eugène Boch et du docteur Paul Gachet.

— En peinture, chère Carmen, il faut créer l'illusion du volume en jouant sur la lumière et la perspective, mais la sculpture est le volume même, et ça nous permet de l'apprécier sous différents angles et chacun d'entre eux est une œuvre nouvelle et différente. Ne crains pas de la toucher; je dirais même que tu dois le faire pour en extraire l'essence. C'est ainsi que tu pourras sentir ce qu'ont senti les mains de l'artiste en la créant.

Lentement et en silence, ils palpèrent le délicat Amour piqué, d'Idrac et la sublime Aurore de Puech. Ensuite ils s'arrêtèrent devant le magnifique ensemble de Jean-Baptiste Hugues Œdipe à Colone. Là, voyant le vieil Œdipe embrasser sa jeune et belle fille Antigone, Fabien dit :

— Observe-les, Carmen, caresse-les. Tu ne trouves pas qu'ils nous ressemblent ?

— Oui, Fabien, mais bien que tu aies l'âge d'être mon père, je ne suis pas ta fille.

Alors que Carmen était absorbée dans la contemplation de La Porte de l'enfer, l'extraordinaire et fantastique création d'Auguste Rodin, Fabien lui offrit d'ouvrir sa porte la plus sacrée : son atelier, sur le boulevard Saint-Germain tout proche.

— Carmen, j'aimerais que tu poses pour moi.

— Bien sûr, ce sera avec plaisir. Comme ça je pourrai connaître tes œuvres et être ton inspiration.

L'atelier se trouvait dans une mansarde accueillante et confortable d'où on apercevait le pont de la Concorde sur la Seine, l'Obélisque de Louxor et les cimes hivernales des arbres du jardin des Tuileries. Aux murs, quelques reproductions de nus féminins de différentes époques et différents styles, entre lesquels se démarquaient La Maja desnuda de Goya et La Naissance de Vénus de Botticelli. Sur le mur principal, trônait une réplique de la saisissante L'Origine du monde de Gustave Courbert.

— Si après avoir vu ces œuvres tu continues à être disposée à poser pour moi, ferme toi-même la porte et donne-moi la clef.

— Moi aussi je ne promets que ce que je peux tenir, répondit Carmen sûre d'elle et après avoir donné un tour de clef, elle la sortit de la serrure et la donna à Fabien.

— De la même façon, remettre la clef du toril est un acte symbolique préalable au début de la corrida, n'est-ce pas ? dit Fabien avec une lumière particulière dans le regard. Maintenant tu es seule sur la piste, comme le taureau face au torero.

C'est alors que déployant une cape sur le plancher, il demanda à la jeune femme de se déshabiller et de se coucher à plat ventre dessus. On commença à entendre la Habanera de « Carmen » : « *L'amour est enfant de bohème. Il n'a jamais, jamais, connu de loi. Si tu ne m'aimes pas, je t'aime ; si je t'aime, prends garde à toi!*<sup>5</sup> »

---

5. En français dans le texte.

— Comme le taureau, moi aussi je peux te blesser, Fabien, si tu fais une erreur...

Fabien avait la palette à la main gauche et le pinceau à la main droite, comme si c'étaient la muleta et l'épée dans les mains du torero qui provoque le taureau avec sa poitrine, disposé à lui offrir sa vie en échange d'une série immortelle de naturelles<sup>6</sup>.

— Appuie ta joue droite sur tes bras croisés. Écarte les jambes et plie un peu le genou gauche... Pour que tu comprennes, j'essaie de peindre une version de L'Origine du monde mais vue de ton dos. J'ai besoin que tu écarter bien les jambes pour montrer complètement ton sexe.

Alors il s'approcha d'elle pour lui écarter les cheveux du visage. Carmen abandonna toute pudeur, et fermant les yeux, se laissa faire. Ensuite Fabien toucha délicatement avec le pinceau la partie arrière de sa cuisse gauche...

— Plie davantage cette jambe, murmura-t-il, et en sentant le pinceau sur sa peau, toute la beauté de Carmen frissonna. Lève un peu les hanches pour te montrer complètement... Comme ça...

La respiration de la jeune femme s'était accélérée, et quand le pinceau frôla son clitoris, à peine abrité par des lèvres humides entrouvertes, un gémissement s'échappa de sa bouche. À ce moment-là Carmen comprit qu'elle était tombée sous le charme de Fabien

---

6. Passes exécutées de la main gauche.

et qu'il s'était approprié son corps sans à peine la toucher. Elle espérait qu'il se retirerait avant d'être trahie mais ce pinceau restait encore implacable au même endroit... Elle gémit de nouveau en sentant lentement et profondément la précise estocade et alors, le rugissement rythmique de ses hanches imita celui des vagues qui se fracassent violemment sur les rochers dans une mer de plaisir. Ainsi, accrochée à la cape, son excitation déborda irrésistiblement jusqu'à la faire succomber à un orgasme qu'elle n'avait jamais connu. Quand peu à peu, ses hanches retrouvèrent le calme, Fabien était toujours agenouillé en silence près d'elle, caressant doucement son dos avec le même pinceau. Alors il se leva et revint avec un vieux dossier cartonné et jauni par le temps. Son en-tête disait :

« Hôpital d'Arles. Docteur Marie Jules Joseph Urpar,  
médecin en chef.

Patient : Vincent Vangogh<sup>7</sup> »

— Je l'ai trouvé dans un vieux coffre oublié dans le grenier de mon père. C'est l'histoire clinique originale du séjour du peintre à l'hôpital d'Arles du 24 décembre 1888 au 7 janvier 1889. Il y a aussi des notes personnelles postérieures de mon grand-père, le docteur Félix Rey, le jeune médecin assistant qui s'occupa réellement de lui pendant cette période et qui

---

7. En français dans le texte.

ensuite l'accueillit dans son appartement. C'est ainsi que naquit leur amitié et il avoua à mon grand-père le motif de son moment de folie. Si tu lis attentivement, tu te rendras compte que tout est dans le tableau, mais voilà la clef pour le déchiffrer. Comme on le voit, Van Gogh était surtout intéressé par le comportement de trois personnages dans les gradins. Ce qui se passe sur la piste, contrairement à ce qui arrive dans une corrida réelle, est secondaire, mais c'est un élément symbolique indispensable pour nous situer et pour interpréter les choses. Jusqu'à présent, beaucoup ont cru que ces personnages étaient des membres de la famille de Joseph Roulin, le facteur d'Arles, mais ce n'est pas vrai... En bas, à gauche, se trouve Margot Begemann, une femme de Neunen très amoureuse de Vincent, bien qu'elle ait douze ans de plus que lui. Comme elle n'était pas aimée en retour, elle fit une tentative de suicide. C'est pour cela que le peintre la montre le regard sérieux et partant en silence. En réalité il était follement amoureux de Rachel, qui est la jeune fille souriante qu'on voit à droite à côté d'un homme de dos. Rachel était une jeune prostituée du bordel de la rue des Ricolettes et l'homme avec lequel elle flirtait devant Van Gogh lui-même était son ami Paul Gauguin. Cela mit Vincent hors de lui et le soir même il essaya de le tuer, mais Gauguin s'échappa indemne et ne revint jamais. Alors Vincent, inspiré par cette corrida, se coupa le lobe de l'oreille gauche et le remit à Rachel en lui disant : « Garde ceci comme

si c'était un trésor. » C'était de l'amour et non de la folie. Grâce à tes explications j'ai compris que cette oreille, comme celle du taureau, symbolise pour lui le don non pas de son cœur, mais de sa vie entière. Mais ce 23 décembre la moquerie de Rachel et son mépris pousseront Van Gogh vers le suicide dix-neuf mois plus tard, après avoir offert le tableau à Margot, la seule femme qui l'aima vraiment. Tout est détaillé dans ces vieux documents que personne n'a relus.

Après, Fabien l'embrassa doucement sur les lèvres et déposa une petite boîte dorée entre ses mains. Quand il lui dit « Garde ceci comme si c'était un trésor », Carmen se souvint du pansement rougi et elle eut un coup au cœur. À ce moment-là elle comprit qu'elle n'avait pas besoin de l'ouvrir pour deviner son contenu...



Membre de l'historique fanfare des Bidochons, festayre impénitent et coureur à pied invétéré, OLIVIER JALAGUIER est un pur produit nîmois. Passionné de tauromachie, ce chef d'entreprise dirige une agence de conseil en communication depuis près de vingt ans. Musicien, il signe durant ses années d'adolescence les paroles d'un groupe de rock local. Il a été finaliste du Prix Hemingway 2014 avec *La Promesse de la chenille*.



# Une hirondelle dans le clocher

Olivier Jalaguier

Mes mains frappent la porte à pleines paumes, puis le sol, poings serrés. Je hurle pour ma libération. Je me relève et tournoie bras tendus les yeux grands ouverts d'inquiétude dans ce noir absolu. Une sidération vertigineuse paralyse mes membres. Ma respiration est haletante. Je crois rêver! Dans quel merdier je me suis fourrée? Je suis une naufragée sur son canot de survie au milieu de l'océan. J'implore de l'aide à en perdre la tête et la voix. Je jure avec une troublante spontanéité des mots empruntés d'une telle vulgarité! J'attends inconsciemment une réponse à mes vociférations. Mais rien ne vient. Chacun des silences reçus en retour m'anéantit davantage. J'en veux à la terre entière: à cette main qui a verrouillé la sortie,

à ce Dieu qui m'abandonne dans ce pays dont la langue m'est étrangère, à ce con avec qui je me suis une nouvelle fois accrochée ce matin pour je ne sais encore quelle raison, à mon emportement et ce départ précipité de notre hôtel de Puebla, à ma naïveté, à ma stupidité, à ce taxi à qui j'ai demandé comme toujours après les querelles de rouler sans destination précise et qui m'a déposée dans ce village inconnu, à ces oreilles qui l'habitent mais qui demeurent sourdes à mon angoisse extrême, à cette satanée curiosité parfois malsaine qui dirige trop souvent mes pas, à ce singulier grand-père, à ma sulfureuse grand-mère... Ce réduit a toute l'apparence d'un cachot. Ici, il n'y a plus de haut, plus de bas. Je suis dans le magma. Seule l'horloge de mon téléphone que je découvre impuissant et les carillons du clocher du village au loin me maintiennent encore au rythme de l'humanité. Ce terrifiant univers ne connaît ni le jour, ni la nuit. Je cherche un repère sur lequel poser une raison d'espérer un rapide dénouement. En vain. Mon front heurte de colère et de désespoir la pierre des parois. Il y a de quoi devenir folle. Le sang chaud de mon front meurtri glisse sur mes joues pour s'écouler dans ma bouche ouverte sur un ciel absent, en quête d'oxygène. Soudain, la crise d'hystérie qui s'est emparée de moi par surprise marque une pause. Il faut que j'en profite pour reprendre mon souffle et mes esprits. Je me dis qu'il est inutile de lutter. Je suis une mouche prise au piège sous la cloche de verre. Tout battement d'ailes

inutile me précipiterait prématurément vers une mort inévitable. Pour elle comme pour moi, le seul véritable salut passe par l'unique espoir d'une main salvatrice, semblable à celle qui libère de la mort, ou celle encore qu'attend le taureau brave face à l'épée pour le délivrer de la vie. Je dois me recentrer sur moi-même, attendre, gérer les priorités et économiser mon énergie pour saisir l'improbable opportunité si celle-ci se présente. Aucun de mes proches n'ayant de raison de s'inquiéter dans l'immédiat de mon absence ou de mon silence, l'alerte de ma disparition ne sera pas donnée avant plusieurs heures. Je dois donc me faire à l'idée de passer la nuit ainsi.

**Deuxième jour.** Je m'interroge. Personne n'est venu de la journée. Mes espoirs de libération rapide s'amenuisent. J'ai froid. Depuis hier, Je tentais de résister à l'effet diurétique de l'orange pressée du dernier petit déjeuner. La fraîcheur de la nuit passée vient d'avoir définitivement raison de ma vessie et de mes principes bourgeois. Une chaleur malsaine s'est répandue sur mes cuisses. Putain, cela me rend dingue. Quelques heures seulement auront suffi pour extraire mon auguste personne de sa concupiscence et la renvoyer à sa condition animale originelle. Il n'est plus question de champagne, de séduction, d'opéra, de bain relaxant, de fourrures et bijoux, de sensualité, de masque, de mascara, de draps de soie, de démaquillant ou de crème de nuit. Aucune importance désormais. Ici, tout n'est qu'affaire de larmes et de

sueur. Je suis un coq de combat blessé. Un boxeur prêt à laisser sa vie sur le ring. Le taureau privé d'espace avant l'arène. S'il le fallait, je suis déterminée à mourir debout. Je pense à mes enfants chéries. Qui peut savoir ce qu'il va advenir de moi? Sans doute nous étreindrons-nous dans quelques heures au plus tard je l'espère cœurs battants, les yeux noyés de joie. Peut-être, je le redoute, pleureront-elles dans quelques jours blotties contre leur père des larmes d'effroi sur mon cadavre. L'épilogue ne peut être que d'ombres ou de lumières. Il n'est d'autre alternative possible. Dans le doute, j'ai pris la décision de réactiver mon portable pour leur écrire une note. Si elles la lisent plus tard, celle-ci aura, je peux le regretter, valeur de testament.

*« Mes Amours, Aurais-je l'énergie nécessaire pour vous écrire ce que je dois? Me voici plongée depuis hier matin sans boire ni manger dans l'obscurité d'un chiquero. L'épaisseur des murs doit être telle que les réseaux téléphoniques ne s'aventurent pas à l'intérieur. Que m'est-il passé par la tête pour demander au taxi de me déposer dans ce village traversé au hasard de la route? Avais-je besoin de pousser discrètement cette grille d'arènes laissée entrouverte par les ouvriers qui travaillaient à leur entretien? Le niveau de batterie de mon téléphone est trop précieux pour vous expliquer les raisons qui m'ont entraînée ici. Mettons pour l'heure cela sur le compte du destin. Sachez simplement qu'après m'être recueillie comme à mon habitude au centre de la piste, j'ai parcouru*

les méandres du toril. Surprise par une voix forte qui s'avancait mais dont je ne comprenais pas les mots, j'ai eu le réflexe stupide de la petite voleuse qui, craignant d'être démasquée, fait un pas en arrière pour échapper au regard, dans l'obscurité d'un box proche en l'occurrence. Lorsque l'homme s'est approché et a lourdement poussé une porte que je n'avais pas aperçue en reculant, j'ai cru bon sur l'instant de ne pas me manifester, imaginant ressortir dès l'accalmie venue. Malheureusement, la porte du box dans lequel le taureau à l'isolement attend son heure n'est évidemment pas équipée de poignée intérieure pour les motifs que l'on peut aisément concevoir. Lorsque j'ai compris mon imprudence, il était déjà trop tard. Les hommes avaient abandonné le chantier. Voilà. Je souhaite dorénavant consacrer le temps qu'il me reste à vous livrer l'essentiel avant que tout s'éteigne. Car, même si vous êtes en âge de comprendre certaines choses, je sais aussi le choc que les révélations que je m'apprête à vous livrer vont vous infliger. Pour autant, votre jugement aussi sévère soit-il ne pourra faire abstraction de la situation. Je suis en effet face à des échéances qui ont un certain rapport avec la sincérité. Je sais que vous n'ignorez pas à quel point je vous ai l'une et l'autre follement désirées. Avant vous, mon existence d'épouse était paisible, sans bonne ni mauvaise surprise. En revanche, celle de mère devint une fête. Vous avez même eu l'élégance de venir ensemble, épargnant à mon corps le traumatisme d'une grossesse supplémentaire. Vous savez également combien j'ai toujours apprécié de partager les fréquents voyages

*d'affaires de votre père. Depuis plus de vingt-cinq ans, j'ai eu le privilège de découvrir, parfois en votre compagnie, des lieux merveilleux et des personnages exquis ou insolites aux quatre coins de la planète. Mais il est un incroyable voyage que personne n'aurait jamais pu m'offrir. Celui-ci, je l'effectue contrainte et forcée, en solitaire. Surtout, ne soyez pas tristes : le noir me soulage. L'obscurité, le silence, et l'immobilité forcée entre ces murs étroits m'ont ouvert par je ne sais quelle alchimie les portes d'un espace de liberté immense dont je n'aurais jamais soupçonné l'existence. L'introspection est sans conteste la plus belle des aventures qu'il m'ait été donné de vivre. Car aussi étrange que cela puisse paraître, c'est précisément des ténèbres de ce monde intérieur qu'une lueur m'est apparue. Cette épouvantable obscurité se révèle un délicieux miroir dans lequel se reflètent mille et un trésors enfouis au plus profond de moi. Je me découvre une sérénité que je devine semblable à la paix intérieure que votre grand-père me décrivit lorsqu'il apprit de son chirurgien, quelques semaines avant son suicide, l'incurabilité du cancer qui le consumait. C'est d'ailleurs ce même jour qu'il me confia l'insupportable secret que je vais vous livrer. »*

**Troisième jour.** Je suis affamée. C'est un cauchemar. La nuit dernière, j'ai cru sentir des rats attaquer mes chevilles. Plus tôt dans la soirée, il m'a semblé entendre des rôdeurs venir me salir... Mon cœur battait si fort qu'il a bien failli faire jaillir le sang de mes yeux. Mes pieds se sont fracassés sur les murs de



colère et de rage, puis contre cette maudite porte, de désespoir. J'ai pleuré. Beaucoup. Longtemps. Je soupçonne, aux effluves exhalées, que le tailleur Chanel pour lequel j'avais pris mille précautions en prenant place dans le taxi n'est assurément plus qu'un haillon. Depuis hier soir, je tente pour subsister de me nourrir de mon urine chaude recueillie dans le creux de mes mains. À la première tentative, j'ai extrait du fond de l'épouvante des cris d'une puissance telle que je me suis surprise à penser que le diable m'avait possédée. Emportée par ces flots d'émotions, sans doute ai-je un instant perdu connaissance. Désormais, je ne vomis plus. Cela n'a pourtant rien à voir avec une quelconque accoutumance. Mon corps n'a simplement plus rien à rendre. Il me revient en mémoire l'enfant que j'étais entendre papa dire aux pompiers, des sanglots dans la voix, qu'il était trop tard et que maman avait rendu l'âme. Je me suis longtemps demandé à qui avait-elle rendu son âme. La cruelle expérience qui se joue actuellement m'enseigne que le corps sur la fin ne rend rien à personne. Le corps est mort. En revanche l'âme, elle, ne meurt jamais. C'est elle qui rend le corps à la Terre. Aussi, je m'abandonne peu à peu à mon sort. Ma respiration retrouve un rythme apaisé. Je n'ai plus peur ni froid. Il faut à présent que je trouve les mots pour exprimer mes dernières volontés.

*« La pureté de cette première vérité extraite du sanctuaire de mon coeur est un présent qu'il vous faut*

recevoir tel un bijou de famille transmis de génération en génération. Grand-père William vous a toujours dit n'avoir jamais connu son père; qu'il était le fruit d'un amour d'un soir avec un inconnu de passage. Telle n'est pas l'exacte vérité. S'il n'a effectivement jamais rencontré son auteur, il l'a néanmoins connu, comme vous; comme nous tous. À la naissance de William, en 1923, mamie Gertrude était déjà une figure incontournable du monde de l'art. Issue de la bourgeoisie américaine, elle n'hésitait pourtant pas à s'affranchir des normes sociales. Tout à la fois esthète, collectionneuse et écrivaine, sa relation saphique avec Alice fut dès 1907 une magnifique histoire d'amour assumée au grand jour qui dura jusqu'à sa mort en 1946. Ce qui semble naturel aujourd'hui pour des jeunes filles de votre époque était alors totalement extravagant. Mais cela était consubstantiel à la bohème artistique parisienne qui était le seul univers de Gertrude. Elle tenait salon et accueillait chez elle toute l'avant-garde: Picasso et Matisse qu'elle et son frère Léo ont largement contribué à faire reconnaître, mais aussi Braque, Apollinaire, Man Ray, Gris... et les jeunes écrivains américains Fitzgerald et Hemingway. Ce dernier noua au fil des mois une profonde amitié avec Gertrude au point qu'il accepta, malgré les vingt-cinq années qui les séparaient, d'offrir au couple ce que la vie ne pourrait jamais leur donner, en échange d'un silence absolu sur la paternité de l'enfant. Personne n'en sut jamais rien. Ernest ne connut jamais votre grand-père qui fut mis en nourrice dès sa naissance. C'est en 1967 seulement, plus

*de vingt ans après la disparition de Gertrude qu'Alice, sur son lit de mort, transmet à mon père le terrible secret. Il était trop tard. Les protagonistes n'étaient plus de ce monde depuis fort longtemps. Afin de perpétuer cette funeste tradition ante mortem, votre grand-père me fit promettre le moment venu, de ne rien dévoiler de cette filiation jusqu'au crépuscule de ma vie. Votre grand-mère vécut ainsi dans une parfaite ignorance du secret. Quant à votre père, il ne peut lui non plus rien soupçonner. Et c'est à vous mes amours que revient la responsabilité de cet étrange héritage. »*

**Quatrième jour.** Mon ventre manifeste bruyamment son impatience. J'éprouve à présent les plus grandes difficultés à compter les nuits passées. Et cette pluie qui tombe au-dehors sans discontinuer depuis le premier soir rend la soif silencieuse bien plus insupportable encore. Mourir de son vivant est une chose effroyable. Mon rythme cardiaque ralentit petit à petit, ma langue se dessèche. Je suis prise de violents maux de tête et de crampes. Je ne souhaite à personne, pas même à mon pire ennemi, de connaître la douleur de ce passage où tout bascule dans l'inconnu. Les grains de sable tombés les uns après les autres dans une insoutenable régularité sont désormais plus nombreux que ceux engagés dans la file d'attente. Chaque passage de l'un d'eux dans le goulet de verre me fait tutoyer la mort d'un peu plus près. Le temps infime qu'il me reste à vivre devient plus important que toutes ces années écoulées. Chaque

seconde me condamne. C'est pourtant à la lueur d'une réflexion intérieure aperçue au plus profond de moi que je consacre ces derniers instants. Faut-il que je sois fêlée pour laisser ainsi passer la lumière? Peu importe. L'instant est unique. Ai-je d'ailleurs été aussi libre qu'en ce jour pour faire aller les pensées au gré de mon humeur? Nos existences sont tellement programmées d'instant si futiles censés donner un sens à une vie pourtant si absurde, que nous passons le plus clair de notre passage ici-bas à ignorer l'essentiel: le bonheur. Le seul véritable sens de la vie ne serait-il pas finalement de nous conduire joyeusement vers la mort? La vie ne nous a-t-elle pas été donnée à cette unique condition? La seule certitude que l'on ait sur l'enfant qui va naître n'est pas qu'il ait les yeux bleus ou marron, les cheveux bruns ou blonds, raides ou bouclés, qu'il soit grand ou petit. La véritable et cruelle certitude, c'est qu'il mourra tôt ou tard. Viendra inévitablement le moment où son cœur cessera de battre. Le corps s'immobilisera puis se décomposera. Serions-nous pour autant des êtres seulement faits de chair et de sang? Qu'advient-il de l'esprit? Je ne veux pas croire que tout cela meurt aussi. Je refuse l'idée de n'être qu'un corps. Certes, j'ai un corps. Mais le simple fait d'en avoir conscience prouve que ce corps et moi sommes distincts.

*« Est-ce les gravures de Goya et les tableaux de corrida de Picasso parmi les nombreuses toiles qui ornaient les murs de la maison familiale qui susciterent très tôt*

*l'intérêt de votre Grand-père pour la corrida, ou avait-il déjà découvert par lui-même l'identité de son véritable père pour s'éprendre ainsi de tauromachie? Seule mon intime conviction me permet de répondre à cette question. Toujours est-il qu'il s'imagina un temps devenir matador avant que la fatalité n'en décide autrement. Une chute stupide en reculant cape en mains lors d'une tienta entraîna un malencontreux coup de corne qui lui emporta son œil gauche et, peut-être aussi, ses derniers espoirs de voir briller les yeux de son géniteur sous les siens. De cette passion de la corrida transmise par mon père, j'avais conservé jusqu'à lors le seul goût des arènes. Quel intérêt me disais-je en effet pouvait bien porter un intellectuel comme Hemingway à cette tradition meurtrière? J'en étais donc parvenue à la conclusion que le mystère devait être ailleurs, précisément dans les arènes, ce lieu tragique où se joue la vie tels ces théâtres de guerre qu'il avait si souvent commentés lui-même durant sa carrière. Bien plus tard, c'est pour en avoir la certitude que j'entrepris d'en visiter un nombre considérable, jusqu'à celle-ci. »*

Hélas, la malédiction est tenace. Après avoir pris l'œil de mon père, la voici venir réclamer ce que j'ai de plus cher. Pire: à presque cinquante ans, je dois enfin convenir, même si cela doit aujourd'hui me coûter la mienne, que la lutte pour la vie mérite effectivement d'être mise en lumière sur le sable pour ce qu'elle révèle de tragique et de mystique.

*« Combien de tourments ancestraux ont ainsi façonné mon existence, ciselée dès la plus tendre enfance entre*

*un père aficionado dépressif et une mère alcoolique désenchantée? À vingt ans, tel le marin épuisé d'une trop longue traversée rêve d'un port à l'abri des vents, j'aspirais déjà au repos. J'ai alors fui Paris et fait à Rome la connaissance de celui qui allait être votre père. Il m'a tendu la main et a toujours veillé à ce que l'existence me soit douce, que je sois belle et que je le demeure malgré l'œuvre du temps. Aussi, je serais bien ingrate de me plaindre à présent de quoi que ce soit car sans lui, je n'aurais pas eu le courage d'effectuer ces nombreux séjours à l'étranger, en Espagne et en Amérique latine notamment. Telle n'est donc pas ma volonté. Pour autant, je m'interroge: Ai-je un jour été heureuse ou amoureuse? Le poids de ce secret familial n'a-t-il pas influé sur ma relation à l'autre? Hier encore, ma pudeur m'aurait interdit d'évoquer avec vous l'intimité de ces quelques réflexions. En avais-je d'ailleurs? Mais l'imminence vraisemblable de l'échéance finale n'est certainement pas étrangère à la métamorphose qui s'opère en moi. Je dois vous avouer encore que l'ogive en or blanc que je porte en sautoir n'est pas une amulette comme je le prétends depuis toujours. C'est un doseur discret que j'ai fait réaliser par un ami bijoutier à partir d'un modèle de balle semblable à celles qui ont traversé l'esprit d'Ernest et de William, pour une fois réunis dans une même pensée. Au début, j'ai tenté l'expérience lors d'une soirée mondaine, par curiosité comme toujours. Cette poudre blanche est alors devenue ma confidente. Celle qui me donne la force d'attendre la journée suivante. Celle que je retrouve chaque soir et qui*

*me reconforte dans ses bras lorsqu'il me prend d'imaginer ce que fût la vie de mon père, une moitié à chercher le sien, l'autre moitié à le cacher. C'est sans aucun doute cette quête désespérée à tenter de comprendre les hommes qui m'a jetée dans leur lit. N'ai-je pour autant jamais été amoureuse de votre père? Je ne peux l'affirmer. J'ai longtemps été convaincue de l'être avant de découvrir il y a peu que je n'avais jamais connu pareille passion que ce dernier amant avec lequel j'ai trompé votre père. D'ailleurs, c'est avec le souvenir du parfum poivré de son torse que je parviens parfois, dans la détresse de mon embastillement, à m'assoupir. Le portable indique qu'il ne reste plus que cinq pour cent de charge. »*

Mon organisme lui, ne m'indique rien, même si je sens bien qu'il s'affaiblit considérablement. Lequel de nous deux s'éteindra en premier?

*« Me voici enfin dépouillée de ces lourds secrets. Cela adoucit ma peine de vous quitter ainsi. Il vous appartient désormais d'endosser à votre tour ce lourd fardeau pour le reste de votre existence. Je suis néanmoins soulagée à l'idée que la providence qui vous a voulues dizygotes saura vous en faire partager la charge. »*

**Cinquième jour.** J'assiste impuissante à mon enlèvement inexorable dans le délire. J'entends les démons de la nuit composer en silence la douce mélodie qui accompagnera sous peu ma lente agonie. Une hirondelle est entrée dans le clocher. Elle n'en sortira plus. Je ne sais plus dire si Dieu m'a abandonnée ou s'il n'était qu'un leurre. Quoi qu'il en soit,

à qui pouvais-je dès lors confier mes péchés sinon à celles que j'ai de plus cher au monde ?

*« Il se fait tard. Mon âme en paix s'apprête à rendre le corps. Si mes révélations provoquent en vous le profond mépris que je redoute, je souhaiterais si vous m'en offrez le choix que ma dépouille, avant d'être jetée dans le Tibre, soit exposée au sommet des gémonies pour frissonner une fois encore sous le souffle du vent. Il nous faut dormir. Demain, vous devez vous lever encore. Le soleil se lèvera aussi. Je vous \_\_\_\_\_ »*

*Le 2 novembre 2015, les agents de la commune mexicaine d'Ixtacamaxitlán ont repris leurs travaux de restauration des arènes de la Morena interrompus en raison des fortes pluies qui se sont abattues dix jours durant sur la région de la Sierra Norte de Puebla. Alertés par des odeurs macabres émanant d'el chiquéro seis, ils ont découvert le corps sans vie de Bettina Stein Agnello. Ses lèvres qu'elle avait pris soin de maquiller une ultime fois, avaient dessiné un baiser sur la vitre du portable déchargé posé dans le creux de sa main gauche.*



Nîmois globe-trotter né en 1979, FABIEN PENCHINAT commence par écrire deux récits de voyage avant de se lancer, afición a los toros oblige, dans la rédaction de nouvelles liées à ce monde qu'il a chevillé au corps. Une passion transmise par un parrain atypique, avocat fiscaliste devenu ganadero. Il a reçu en 2015 le premier prix du Concours de nouvelles taurines de Mugron. La même année, il a été finaliste du Prix Hemingway avec *Antwerpen Millenium Stadium*. C'est sa cinquième participation au Prix.



# Par-delà les flots

Fabien Penchinat

Sans autre brancard que leurs épaules accolées, trois hommes transportent un camarade à petits pas rapides. Entraînés dans la fuite, les jambes inertes du malheureux se balancent dans les airs. Bras en croix, la face livide tombant sur l'arrière, c'est presque un Christ transporté à l'horizontale. Au milieu des hommes galopant, un masque de cire. Un masque de mort aux yeux vitreux et absents. Seule l'urgence de l'action épargne ces êtres des images terrifiantes qui se sont déroulées sous leurs yeux impuissants. Du choc. L'aguerrissement des innombrables combats de ces dernières années peut encore ériger un obstacle au déversement des sentiments. Seule importe l'efficacité du geste qui sauve, du geste qui guide le corps désarticulé vers un salut improbable.

Au bout de cette course désespérée, les trois hommes enfoncent une porte close et débouchent

dans un sombre réduit. Là, une simple paillese et deux hommes masqués de blanc semblent les attendre. Avant que l'équipage ne s'effondre sur le drapé salement grisâtre, Firmin a l'ultime présence d'esprit de soutenir la tête de son ami. Dès l'instant où le corps de Jose choit sur la table haute, la peur des hommes reprend le pas sur l'immédiateté. S'ils ont fait leur devoir, répété à la hâte les gestes enseignés par les anciens, la perte de contrôle est devenue totale. De la fin de l'action naît un immense chagrin et une peur insondable. Il faut maintenant trouver aux trois hommes la force de jeter leur confiance absolue entre les mains expertes de deux inconnus rondement lunetés.

La petite salle, sans fenêtre, est démunie. Autour de la paillese sale où gît maintenant le corps éteint de Jose, seules deux bassines de cuivre, un amoncellement de fioles multicolores et d'étranges outils de toutes formes, courbes, piquants ou tranchants, suffisent à remplir l'exiguïté de l'espace. Comme une passation de témoin ou une incantation commune à quelques esprits compatissants, les cinq hommes font cercle autour du drap qui, lentement, passe du blanc au rouge obscur comme le ferait un sablier du malheur. Quelques regards se croisent au-dessus du corps de Jose et les deux médecins ne voient plus que lui. Le fracas du dehors peut bien pulvériser l'atmosphère de cette fin d'après-midi, les camarades de Jose

peuvent bien implorer Hippocrate ou la Vierge du Rosio, les deux hommes en blanc n'ont d'yeux que pour leur nouveau client.

Pour évaluer l'étendue de la blessure, le Docteur Ignacio découpe le tissu du costume, gluant de sable et de sang. D'un geste précis, il asperge la blessure. Par-delà les flots d'alcool, le déchirement de chairs n'est que tristement humain. Une plaie, large et profonde, lacère la jambe gauche du malheureux. Ce déversement alcoolique aurait réveillé un mort, il fait frémir de douleur le gisant devenu agonisant. Comme un pied de nez à toute logique, la douleur entraîne une folle espérance. Au centre de son visage d'albâtre, la bouche de Jose hurle enfin tout ce qu'elle n'avait pas hurlé jusque-là. Elle crache autant que la fémorale ne pisse. Par son cri, Jose vit. Mais il n'est qu'hémorragie et souffrance. Il crache sa bile dans des hurlements qui remplissent le bloc improvisé. Dans une étonnante recherche d'équilibre biologique, la bile acide coule autant que les globules. Insensible à toutes ces convulsions macabres, Manuel de Torres, l'assistant bedonnant et fidèle du Docteur Ignacio, serre fermement les trois sangles qui paralysent le corps autant que les cris. Aux hurlements stridents succède un sinistre grincement. Les dents de Jose semblent vouloir écraser la douleur du corps. Les trois camarades de combat tressaillent à ce bruit glaçant jusqu'alors inconnu. Manuel tire encore sur les liens.

Loin d'anéantir l'ignominie dentaire, cela permet tout de même au Docteur Ignacio de reprendre son ouvrage. Pour que de la brutale bestialité, qui a déchiré la jambe, ne naisse une infection sournoise, il asperge une nouvelle fois la plaie d'alcool. D'un geste précis, il pique deux fois dans le triangle de Scarpa. Comme la drogue apaise les fureurs et angoisses de l'homme en manque, l'effet du liquide anesthésiant est quasi instantané. Il se glisse dans l'artère et le chloroforme emplit la blessure d'un souffle ouaté. La cruche d'eau fraîche éteint la braise, l'anesthésiant vient à bout du frottement masticatoire.

Le liquide poursuit sa route et la bouche de Jose s'ouvre aussi largement que ses yeux floutés de l'étonnement de voir encore, d'être encore vivant. L'unique ampoule au filament dénudée absorbe l'attention de ces deux globes gris nacré. L'incandescence est là, en trompe-la-mort. Afin d'élargir le champ opératoire et travailler plus à son aise, le docteur Ignacio attaque une nouvelle fois le costume qui colle à la peau. Les ciseaux découpent l'épais tissu, le fendent jusqu'à la taille de l'homme étendu. De cette incision vestimentaire surgit le sexe de Jose, fin et ciselé. Face à cette simplicité pudique, le silence assomme le bloc chirurgical. Tétanisés, Firmin, Emilio et Javier, les trois compagnons de toujours, les frères d'armes, eux qui ont été de toute l'épopée européenne de Jose, eux qui l'ont suivi, qui l'ont porté en triomphe naguère,

qui l'ont transporté mourant jusqu'ici, détournent les yeux. Comment un corps combattant peut-il être si frêle? Comment tant de courage a-t-il pu se nicher dans un corps si fin, si blanc? Jose était plus homme que les hommes, plus soldat que les soldats, le plus tueur de tous, le plus matador. Il était la puissance combattante éclipsant la chétivité d'un corps qui reparaît aujourd'hui.

Le chirurgien entame son méticuleux travail de reconstruction vasculaire. Jose, toujours absorbé par la clarté plafonnaire, se revoit, viril et droit, juste avant que la bête immonde ne le déchire et le soulève de terre comme un pantin de chiffon. Il comprend maintenant seulement pourquoi sa mère était opposée à son départ pour l'Espagne, pourquoi l'amour maternel tremblait à l'idée de voir son fils unique s'engager, volontaire, dans une si folle aventure. Sa mère savait depuis longtemps le danger de ces combats, de ces jeux du cirque. Jose ne le réalise que maintenant, dans la moiteur de l'éther. La fougue de sa jeunesse consumée l'avait aveuglé. Il s'était embarqué sur ce paquebot comme on part à la guerre. Par passion de la liberté, du défi, du combat. Si noir de haine qu'ils étaient, les ennemis espagnols ne l'effrayaient pas sur les eaux brumeuses de l'Atlantique. Alors qu'il ne sent plus sa jambe, il se souvient de l'excitation du départ de Veracruz, quand les sirènes du bateau ont sifflé au petit matin, quand les volutes de vapeur ont surgi des

entrailles ferrailleuses pour annoncer l'envol. D'un mouvement majestueux, comme un salut, comme un adieu balancé du bout des doigts, le paquebot s'est écarté lentement du quai sombre et luisant.

Seule, dans l'anonymat lacrymal d'une mère sur un dock, aveuglée de larmes et de l'astre, une femme est venue pleurer cette ombre de vapeur et d'acier disparaissant dans le soleil. Cette ombre qui emporte son fils unique vers une folie en vieille Europe, lieu de toutes les passions. Dans son immobilité portuaire, elle pleure de ne plus pouvoir protéger son tout petit qui s'arrache à elle. Dans son chagrin, elle se souvient du tout début, quand par-delà les flots de liquide amniotique et le déchirement de la matrice, la petite tête étonnamment chevelue de son fils est apparue dans un immense bonheur. Elle perçoit distinctement toutes les années qui ont suivi, parsemées de bonheurs simples. Elle se souvient de son petit bonhomme, turbulent, malicieux. Elle l'a élevé toute seule, l'a fait grandir, sans père, sans modèle. Très vite, elle a senti chez lui ce goût du risque épicé. Elle le revoit, encore tout petit, défiant les frêles vachettes de Don Pablo, sous les yeux, mi-étonnés, mi-admiratifs, des vieux du village. Elle avait compris que son garçon devrait se faire encorner par la peur, se faire bousculer par la vie, pour exister.

Elle se souvient de tout, jusqu'à cette nuit maudite de l'annonce précipitée du départ. Cette nuit sans fin.



Elle a tenté en vain de retenir la chair de sa chair, son unique amour. Elle l'a supplié de ne pas foncer, bille en tête baissée, vers ces ennemis d'Espagne qu'elle appelait *les noirs*. Elle les voyait féroces, armés de couteaux interminables, acérés et ne comprenait pas la passion qu'avait son fils à vouloir les trépasser au péril de sa vie. Ses pleurs, ses prières, sa colère, ses menaces, rien ne l'aurait fait renoncer à des rêves de combats trop ibériques.

Dans les entrailles d'un paquebot, entouré de ses camarades de toujours, Firmin, Emilio, Javier, il est parti vers l'est, comme si tout été écrit depuis toujours. Après des jours de fête à fond de cale, des semaines à boire d'avance aux triomphes à venir, l'esprit embrumé du mal de mer et de l'excitante certitude d'aller enfin se frotter, sans jamais s'y piquer, à la grande Corrida de l'Europe des années trente, le paquebot s'est lentement rangé le long de l'antique quai de pierres. Tels des hameçons, les amarres ont voltigé à travers le matin iodé. Dans la blancheur de la salle d'opération, Jose se souvient de cette arrivée à Vigo, si pleine de promesses de victoires. Par-delà les flots salés, il avait oublié le déchirement maternel. Il ne parlait alors avec ses camarades que de brefs combats victorieux, sous les soleils sombrant des fins d'après-midi. La gloire en offrande. Il a cru à ses rêves héroïques jusqu'à ce que la corne du destin ne fasse son ouvrage en l'envoyant voler dans une gerbe de sable et de feu.

Sur la paillasse écarlate, Jose murmure d'inaudibles versets qui font pleurer ses amis. Insensible à ce vertige pré-mortem, le chirurgien se débat dans la plaie. Il coupe, éponge, suture, raccorde et cautérise. La chaleur dans le réduit de béton monte à mesure que l'angoisse s'accroît. Firmin, Emilio et Javier qui ont tout abandonné entre les mains du Docteur et de son assistant falot, ne parviennent plus à regarder leur chef tant ils sont absorbés par le regard fixe du sachant et les lourdes gouttes de sueur qui tombent, une à une, sur les draps du mourant, tel le décompte d'une clepsydre fatale. L'opération dure plus que de raison. Les mains du Docteur, rouges jusqu'au bout des coudes, semblent s'activer avec plus de fébrilité. Il réclame du sang en urgence et en quantité car son patient se vide inexorablement. Le Docteur Ignacio lance cet ordre sans lever le nez. Le menton du pauvre Jose s'affale sur le côté. Ses yeux s'assombrissent et se ferment. Le noir de ses ennemis féroces prend possession de son corps. La voix ferme et inquiète du médecin le condamne. Il perd une nouvelle fois connaissance. La situation est critique et tout le monde dans la petite pièce le ressent, comme une pointe au cœur.

Rompant le désespoir général et statique, l'assistant se jette sur Firmin qui est à ses côtés, le fait s'asseoir sur un haut tabouret branlant et entaille son épais costume d'un simple coup de scalpel. Serait-ce une

agression démente? Sans même demander la permission à son propriétaire, l'assistant se saisit du bras dénudé, pique l'artère avec précision et commence à perfuser le blessé. Les deux amis reliés dans leur malheur par un fin tuyau de caoutchouc gorgé d'hémoglobine, le Docteur ordonne aux autres compagnons de sortir du bloc pour trouver dans la foule hétéroclite du dehors des volontaires au don de sang. La petite salle se vide de ces quémandeurs d'espoir.

Dehors, malgré le tumulte, tout le monde apprécie Jose, son courage infini et sa volonté quasi tragique de toujours vouloir se positionner au plus près du danger. D'être *dans le berceau*, comme il se plaisait à dire. Il ne faut pas plus de cinq minutes pour que vingt bras blancs, manches retroussées comme au garde à vous, ne soient brandis devant la petite porte en fer pour offrir un sauvetage improbable. Tous ont encore en eux l'émotion du début du combat. L'impression de force, de sérénité et de détachement transmise alors par Jose. Un phare. À 5 heures du soir, une fois les clarines tues, la gloire était certaine. Jose assumait pleinement son statut de chef de lidia, de chef de guerre. Stratège, il avait choisi de laisser venir son adversaire du jour, de lui laisser du terrain, de lui donner de l'air pour mieux le châtier ensuite. Le premier tiers de la lutte fut magistral. Le flux et le reflux de la mort qui passe sans frapper. La foule, qui se presse maintenant aux portes de l'infirmierie,

ne parviendra jamais à effacer de sa mémoire l'image du chef chevauchant sa monture. Là où on ne l'attendait pas. Pour ne laisser à personne d'autre le soin de dominer la mêlée, Jose était monté en selle, sans protection, sans armure, pour attendre la bête dans les règles de l'art, pour la citer, de loin, de face. La fierté en cavalerie. Le triomphe certain.

Au-dehors, le bruit de la foule ne cesse. Des cris, des trompettes et ce feu d'artifice éclatant qui ne peut prendre fin. Là-bas, le grand jeu continue avec d'autres héros. Dans le silence du dedans, sous la direction virevoltante de Manuel de Torres, le tube de caoutchouc passe de bras en bras, de veine en veine, sans autre protocole médical que l'espoir partagé d'un miracle. Alors que la solidarité intraveineuse rend à Jose les quelques couleurs qui l'avaient abandonné, le Docteur Ignacio continue à suer et recoudre, à suer et suturer, à suer et cautériser, à suer et ligaturer, à suer, sang et eau, pour que le sang d'un autre arrête enfin de couler sur le sol gris. De perfusions en perfusions, de coups de scalpel en coups de scalpel, de sutures en sutures, Jose revient à la vie.

Ses premiers mots sont pour son adversaire qui l'avait laissé pour mort. Dans un délire postopératoire, Jose le réclame pour finir le combat. À peine conscient qu'il vient d'échapper à la faucheuse, il veut retourner dans l'arène, sur ce sable espagnol où sa gloire s'est forgée. Firmin, Emilio et Javier pleurent

de joie de voir leur chef revenir à la vie avec un esprit si combatif, si torero. Jose, comme le Jose d'avant. Ils perdaient leur ami, ils retrouvent leur guide.

Surprenant les hommes dans leur soulagement, une terrible explosion fait alors trembler le sol jusque dans le bloc opératoire, comme un violent rappel à la réalité.

Dehors, les combats continuent de rugir. Par-delà les flots de bombes franquistes, qui ne cessent de pleuvoir sur le village catalan, le déchirement de la terre est permanent. Ces mêmes bombes qui avaient failli emporter Jose dans les hauts de l'au-delà, en même temps que la démocratie chancelante. Soulagés de savoir leur ami sauvé, Firmin, Emilio et Javier repartent au combat sans plus attendre. Un ballet de brancardiers évacue Jose vers l'hospice et dépose un autre blessé sur la paillasse. Le Docteur Ignacio s'apprête à commencer sa trentième opération chirurgicale d'une journée infinie. Sur les rives de l'Èbre, il est le médecin chef des Brigades Internationales dans lesquelles le soldat Jose est engagé volontaire. À l'âge de vingt ans, comme quatre-vingt-dix de ses compatriotes, Jose Luis de Loyola a quitté son Mexique natal pour venir se battre en Espagne pour un idéal démocratique que ne comprenait pas sa mère. Jose n'a jamais combattu de taureaux. Seulement le fascisme. Seulement ?



Née à Oran en 1960, VÉRONIQUE PALOMAR a vécu à la Réunion et en Nouvelle-Calédonie, où elle a été rédactrice en chef des *Nouvelles calédoniennes* pour un temps. Cette bourlingueuse a posé ses valises dans le Gard après avoir écumé pendant quatre années toutes les mers du monde. D'abord journaliste, elle cherche, à travers l'écriture, à conter les belles histoires qu'elle a lues, vues, et beaucoup vécues. Aujourd'hui, elle est également rédactrice dans une agence de communication. C'est sa première participation au Prix Hemingway.





# Mexico 2142

Véronique Palomar

Ce qui vient d'arriver n'arrive pas. Un Hubbersky roule, vole, gravit des montagnes, franchit des rivières et plane sous les mers. Pendant une course sur circuit, il peut se disloquer lors de chocs même légers, être réduit en cendres mais pas s'immobiliser au sol, contre une falaise, sous un replat de roches. L'engin a dû traverser le dôme et tomber en territoire fermé. Comment? Lina est High Driver, une des meilleures en course. Aujourd'hui c'est en mission qu'elle pilote. Rien ne l'a pourtant préparée à une telle situation. Pour la première fois de son existence elle va devoir inventer. Comment est-ce arrivé? Elle chasse la question de son esprit. Peut importe la cause, seul compte le résultat. Et pour cela il faut que le Hubbersky bouge. Mais rien. Le vaisseau est hors service. Dehors tout lui est étranger. Avant l'arrêt total, elle a mémorisé les dernières coordonnées. « Cacahuamilpa, État du

Guerrero, Mexique. » Une de ces réserves dites « naturelles », couvertes d'un dôme et closes, qui renferment des échantillons de vie non clonés. Zone strictement interdite aux humains, sous surveillance de satellites qui diffusent en continu les images d'un monde révolu à un public de moins en moins passionné. Sortir... L'idée fait son chemin, croit lentement et devient évidence. L'ouverture se débloque sans peine. Lina est dehors. La chaleur est riche d'odeurs inconnues. Le paysage semble vibrer de stridulations d'insectes aussi secs que l'air. Ses yeux et ses narines piquent.

Elle longe la montagne qui soudain semble s'ouvrir en deux lèvres, gigantesque blessure minérale ouverte sur des entrailles sombres. Traverser, se fondre dans l'ombre fraîche et silencieuse... Vaste à l'entrée, le chemin s'étrécit, sinue et finit par déboucher sur un replat qui domine ce qui semble être une cité. Une agglomération humaine comme Lina n'en a jamais vu ailleurs que pendant ses cours sur la « pré-civilisation ». En contrebas, des gradins taillés dans la pierre surplombent un espace clos rond et vide. La population est massée sur les entailles de pierre. Impossible, interdit, irréel... les mots se bousculent sans qu'aucun raisonnement puisse les lier. S'approcher pour comprendre. Lina progresse sans quitter des yeux la foule bruisante. L'air frais s'épaissit. Elle est maintenant suffisamment proche pour voir les humains. Ils sont magnifiques. Des types 1, comme elle?... Des êtres naturels? Serait-il possible qu'ils

aient survécu ici, loin des manipulations génétiques? Comment approcher encore? Une voix intérieure lui somme de rester invisible. L'instinct? L'idée même la remplit d'une honte indicible. Il a fallu des siècles pour que la gouvernance de la communauté humaine parvienne à éliminer toute trace de comportement instinctif chez la population. Seuls quelques types 1, par ailleurs hautement conditionnés et surveillés, ont été génétiquement préservés de la continence totale. Humains supérieurs à programmation particulière. Une élite chargée de faire le spectacle sur les circuits, une catharsis organisée par mesure de précaution qui fédère un public massif, adhérents sans condition aux valeurs du Consortium. C'est aussi ce petit groupe, que l'on missionne lors d'interventions à risques ou nécessitant une éventuelle improvisation. Un système qui a, petit à petit, éliminé tout conflit, toute velléité de rébellion. Et du même coup a gommé émotions violentes et sensations fortes pour les remplacer par un bonheur linéaire que seules les courses viennent pimenter d'un parfum de griserie. Lina échappe au conditionnement de masse par nécessité et c'est sans doute la raison pour laquelle elle décide d'écouter sa voix intérieure et se tapit dans un renforcement sombre. La foule soudain se tait. Un Homme vient d'apparaître dans le rond vide blanchi du jour froid pénétrant par un puits de lumière. Lui reviennent en mémoire des images fugitives du monde révolu. Le cours s'appelait « revue des interdits et regards sur la barbarie ». Il y était question d'un combat à mort

entre un homme et un animal sauvage, rituel sanglant, étalage indécent de cruauté, d'émotions primales interdites d'une sauvagerie inclassable. Un rituel banni bien avant l'arrivée du Directoire Mondial par les barbares eux-mêmes, qui ne supportaient sans doute plus la confrontation avec leur morbidité primitive.

Pour la première fois de son existence de type 1, formatée pour résister au danger fou des courses du pilotage des Hubbersky, Lina a peur. La sensation la submerge et la pétrifie. Au contraire de ceux qu'elle avait pu voir dans de vieilles versions numériques, l'Homme n'est pas vêtu de paillettes colorées mais gainé de noir. Il est seul. Au bout de sa main droite, un lourd tissu rouge oscille mollement jusqu'au ras du sol sableux. Le rite semble comme réduit à son essence même. L'air se déchire d'un long mugissement et la bête fait son entrée. Sombre, noire elle aussi, luisante... D'un mouvement l'Homme l'attire à lui. Une danse hypnotique commence. Dès les premières mesures, Lina bascule dans un univers de sensations, comme dépouillée de ses préjugés. Elle n'est plus spectatrice clandestine, elle devient l'homme qui combat la bête de la même façon qu'elle lutte sur le circuit. Même danse avec la mort, même recherche de la perfection. Secondes de vie suspendues... De beauté éphémère. Au sol, les deux pieds de l'homme ne bougent pas devant la charge. Seuls les bras, le cou, le regard, anticipent accompagnent, invitent... L'énorme taureau s'immobilise et souffle. L'homme lui tourne le dos et

d'un pas tranquille se dirige vers le bord de la piste pour saisir de longues piques. Lina fixe l'animal. Ses flancs battent, son œil ne quitte pas l'humain. Immobilité de tueur concentré. L'homme revient. Le duel reprend mais les armes ont changé, le rythme aussi. Première pique, premier sang. Lina est sourde aux acclamations de la foule, en tout point semblables à celles des circuits, elle les intègre sans s'en préoccuper. Elle ne peut détacher son regard du liquide vital qui s'écoule doucement. Le processus de mort est enclenché. Il n'y aura ni pitié ni compassion. Cette évidence monte de ses entrailles, balaie ses certitudes et l'enivre. Jamais elle ne s'est sentie plus vivante, plus proche de la source de toutes choses. Un immense cheval caparaçonné de ce qui semble être du tissu matelassé, monté par un homme à l'armure légère portant une pique démesurée, fait son entrée. Le cheval aveuglé par un bandeau ne voit pas arriver la charge du monstre, l'absorbe sans faillir pendant que l'homme sur son dos enfonce sa pique dans la nuque du taureau d'un geste précis. Le sang coule plus fort. Homme et cheval se dégagent de l'emprise du monstre en fureur. L'Homme à pied l'a rappelé d'un geste de cape. L'animal s'élançe, les muscles gonflés d'une fureur nouvelle. Ils sont à nouveau seuls, l'Homme rougi du sang de la bête ne cille pas, tous les sens aiguisés face à l'animal en colère. Les charges se succèdent, rythmées des cris de la foule. Lina, les joues en feu, tous les muscles du corps tétanisés, ne cherche plus à mettre de l'ordre dans la confusion de ses sentiments. Une autre vérité vibrante, faite d'orgueil

et de respect, bouillonnante d'espoir fait son chemin dans son cerveau formaté. Soudain, dans la main de l'Homme, une longue épée qu'elle n'a pas vue surgir. L'animal fait face encore une fois. Le silence. L'Homme se dresse soudain face au berceau monumental, poitrail offert. La lame perce la bête jusque dans son cœur. Le taureau bondit et tombe sur les antérieurs. L'Homme s'agenouille et pose une longue main nerveuse entre les cornes comme on apaise la fièvre d'un enfant. L'énorme tête vient doucement toucher le sable. Lina se penche en avant pour tenter de saisir le regard de l'Homme, ou est-ce le dernier souffle de la bête qu'elle veut percevoir? C'est à peine si elle sent une présence à ses côtés et comprend pourquoi soudain le noir se fait.

Quand elle ouvre les yeux la jeune femme est à demi allongée sur ce qui lui semble être un divan. Rien ne l'entrave. Aucune douleur. Autour d'elle, des hommes, des femmes, des enfants. Tous silencieux, debout, massés dans une pièce large, taillée à même la roche. Le bruit clair d'une cascade. Lina ne peut détacher ses yeux d'une femme à la peau pâle, immobile un tout petit enfant à ses pieds. Sous la robe de tissu fin un ventre gonflé, sur son visage un sourire doux. Procréation naturelle... Plongée vertigineuse dans une époque révolue... Puis Il entre. Sans ses vêtements de cuir noir, il ne perd rien de l'assurance tranquille du guerrier victorieux. La foule, sans bruit, quitte la pièce. *Qui es-tu?* Cette voix, chaude, vivante, loin des tons monocordes de son monde, pose

les mots sur son épiderme avec des délicatesses de soie. Répondre. *Je suis Lina, High Driver 2810 du district 8 du territoire Continental Européen.* Lina s'est levée tout en parlant, a déplié son corps de liane d'un mouvement souple, adoptant par réflexe l'attitude de politesse convenue pour une présentation. Il sourit et ses yeux brillent d'une lueur inconnue. *Que fais-tu ici?* demande-t-il doucement. *Mon vaisseau s'est arrêté devant les grottes. J'ai marché.* Bravant les convenances, elle poursuit, *Vous ne pouvez pas être ici, faire ce que vous faites. Vous ne pouvez pas exister.* C'est comme si une énorme digue se brisait en elle, Lina est submergée des émotions contenues, de ses principes anéantis, et de cette peur qu'elle accepte enfin. Son ventre se tord et de ses yeux se met à jaillir une eau salée qui entre dans sa bouche, son nez, voile sa vision d'un rideau mouvant, lui coupe le souffle. L'homme cille à peine. Comme devant la bête il jauge, attend la seconde propice. Quand enfin le flot des sanglots se calme, il commence à parler comme on rassure un enfant ou un animal effrayé. *Quand le Directoire mondial a décidé de supprimer la procréation naturelle et d'installer des territoires fermés témoins de l'histoire de la planète, réservé aux échantillons survivants d'animaux et de plantes non clonées et interdits aux hommes. Elzéard, l'ancêtre des pères, des pères de nos pères, a convaincu les siens de le suivre au plus profond des grottes. Ils ont emmené tout ce qui était indispensable à leur existence, mais pas seulement. Il fallait aussi sauver ce qu'il considérait comme essentiel, notre part animale. Celle qui nous confère notre dignité d'être vivant,*

*légitime notre existence terrestre et écrit le sens de notre vie.* En parlant il s'est rapproché de la jeune femme que ses sanglots ont prostrée sur le divan. Il pose doucement sa main sur l'épaule dénudée par une déchirure du vêtement. Comme l'eau se retire après une grande vague, les pleurs s'éloignent. Lina est enveloppée d'une onde tiède, une chaleur inconnue se répand jusque dans son sexe. La voix s'est faite plus basse, *Ce que tu as vu tout à l'heure est notre rite le plus sacré, celui qui nous rappelle qui nous sommes, quelle place nous occupons dans le vivant. Il n'est pas terminé. Tout à l'heure tu assisteras à son dénouement. Une fête durant laquelle ce taureau qui vient de mourir dignement comme sa nature de combattant lui intime de mourir depuis la nuit des temps nous offre sa chair pour que nous restions forts.* Elle lève ses yeux encore noyés vers le regard sombre. Doucement l'homme approche son visage de celui de Lina. Une danse de vie commence alors, aussi impitoyable que la danse de mort. Aussi décisive. Ce n'est que bien plus tard, que les deux corps se séparent, odeurs mêlées ne faisant plus qu'une, à la fois musquée et fraîche. Lina étire ses muscles longilignes et sourit. L'homme amusé par sa gourmandise dépose sur son cou un baiser léger qui lui arrache un frisson. Faim, plaisir, gourmandise... de petits mots mutins viennent festoyer avec sa joie toute neuve. Elle se sent palpiter d'une vie inconnue, dense, forte, plus réjouissante que toutes les missions remportées, les courses gagnées, une joie programmée par son instinct même de se sentir une humaine bien éloignée des manipulations génétiques,



de la conscience programmée où souffrance et bonheur sont exclus de l'équation. L'homme se lève, nu et magnifique, se drape d'un tissu fluide et disparaît pour revenir bientôt habillé de noir encore. Pour elle, il apporte une robe qui semble couler sur son corps comme un ruisseau au printemps, ondoyant sur les courbes, glissant sur les replats, quintessence de sensualité et d'élégance. Il a la couleur d'eau de ses yeux. La fête peut commencer.

Dans l'immense salle, le banquet est dressé entre les gigantesques candélabres de pierre que la lumière des torches anime d'ombres dansantes. La musique et les chants produits par les hommes et les femmes, ici aucune projection *holographique de sons cognitifs*, mais une explosion de joie collective qui se propage en ondes folles de la foule aux individus, des individus au groupe... Lina s'enivre du parfum des corps des odeurs de bois, et de viandes grillées. Elle se fond, se noie presque dans la foule et au moment où elle croit se perdre, se retrouve dans le regard rieur de l'homme comme on entre au port. Les jours passent, Lina découvre l'enfantement. Elle n'enfantera pas. Elle prend la mesure de la déchirure et de son miracle, de cette vie précaire, dont l'unique certitude est la mort avec pour toute liberté le choix de la voie à emprunter... Les travaux quotidiens auxquels elles s'appliquent l'éloignent de l'Homme, qu'elle retrouve au soir pour s'abreuver de son corps, ivre d'une soif qui ne semble jamais pouvoir se tarir. Hier Pablo est mort. Larmes, tristesse, désespoir. Par inadvertance,

il est entré dans le territoire d'un grand taureau noir. La bête lui a enlevé la vie d'un coup de corne acérée. Bientôt un autre combat. L'Homme affrontera l'animal assassin. Le sacrifice nourrira les funérailles. Donner du sens au malheur pour que l'espoir demeure. Le duel se prépare. L'Homme installe des silences inconnus, grave jusque dans la jouissance. Ses traits se creusent, son corps même semble s'affûter. Dans le miroir, Lina aussi observe des changements visibles. Un vert profond paillette ses yeux transparents, sa peau prend des reflets d'ivoire pâle, ses cheveux d'or liquide s'épaississent en crinière. Sa voix même perd ses accents métalliques, s'arrondit en murmure grave ou éclate en cascade scintillante. Elle s'émerveille de ces métamorphoses. Il est donc possible de remonter le temps? Elle doit laisser de la place à cet espoir qu'elle sent pousser comme une promesse. Cherche des réponses dans les yeux des bêtes sauvages, le rire d'une femme, la douceur de la glaise sous ses doigts, le sourire de l'homme qui la contemple pantelante et assouvie. Il faut renouer avec la légèreté. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, cela semble être la route la plus courte, d'une planète morte à un monde rendu à la nature retrouvée. Avant tout, il faut préserver ce trésor de vie, infinitésimale parcelle de vérité. En se voyant changer, l'espoir grandit et avec lui la peur... Un jour, il lui faudra choisir.

Le combat approche, la cité s'affaire aux préparatifs. *Viens*, dit l'homme. Et un matin, il entraîne la jeune

femme plus loin qu'elle n'est jamais allée. D'abord un boyau obscur et suintant où ils sont contraints à la file indienne. La voute s'abaisse parfois obligeant le corps à se plier sans pouvoir regarder devant soi. La nuit s'installe, artificielle, épaisse humide et froide. Interminable déambulation d'aveugle puis au détour d'un lacet le boyau redevient sentier puis chemin éclairé d'une lumière grise. Enfin la roche se déchire sur l'immensité d'un cirque improbable. Une nature verte à perte de vue. De lourds chevaux blancs lèvent la tête pour humer le parfum des intrus. Pour la première fois, Lina sort de la protection des grottes. Elle s'immobilise. Impassible l'Homme la contemple un moment puis lui tourne le dos et entame l'escalade, entraînant derrière lui une Lina hagarde et éblouie. L'ascension aussi est difficile. Il faut prendre appui sur les parois coupantes, s'accrocher des pieds et des mains. Enfin, le couple débouche sur un immense promontoire. Creusé d'un bassin dont l'eau limpide déborde en une cascade qui cataracte vers le vide, il offre un point de vue unique sur le cirque. D'un geste doux l'Homme aide Lina à se défaire de sa robe, la guide vers l'eau et l'y rejoint nu et souriant. En contrebas les grands dos noirs des fauves, quasi immobiles naviguent sur la prairie ondoyante où se devinent dans l'ombre fraîche des bosquets. Un paradis fragile qui ne doit sa survie qu'à l'entêtement de cette poignée d'humains... L'Homme laisse glisser son corps à la rencontre de celui de Lina. En apesanteur dans l'eau transparente, ils s'abandonnent à un plaisir auquel le destin donne une dimension d'éternité.

De retour à la cité, les amants se séparent. C'est seul que l'Homme passera sa dernière nuit. Il est là devant elle, tranquille, apaisant. *Demain*, souffle-t-il d'une voix grave, *quelle que soit ta décision...* Les derniers mots restent en suspens. Puis il effleure ses cheveux d'un baiser et disparaît dans le crépuscule. *Il sait!!!* hurle une voix dans la tête de Lina. Ne pas se laisser submerger. Agir en humaine de type 1. Lina s'enfonce dans l'ombre. Sa décision est prise.

Le jour se lève léger encore avant que la touffeur de l'après-midi épaississe l'air jusqu'à le rendre immobile. L'Homme se recueille seul, genoux en terre dans un renfoncement minuscule qui le préserve des regards et le laisse face à lui-même. Tout à l'heure il affrontera le fauve. Maintenant il doit décider si ce combat sera le dernier. Mesurer la force de sa foi, l'ampleur de son orgueil, le prix de la vie, les limites de son amour, mettre à l'épreuve la valeur de ses convictions. Une danse de mort avec le taureau ne l'a pas préparé au meurtre froid qu'il s'apprête à commettre. De l'héritage ancestral dont il est le dépositaire, il ne subsiste que la force tranquille d'une animalité assumée sans calcul et sans perversion. Il sera donc celui qui déroge à la loi. La bête d'abord parce que le rite doit être accompli.

De la panse blanche du grand cheval, s'échappe la vie s'échappe à gros bouillon. Chez les hommes chargés d'acheminer le taureau vers le rond sacrificiel la peur se mêle à l'excitation. Aujourd'hui ne

sera pas un jour comme les autres. Les gradins se sont remplis doucement, presque en silence. La foule attend tendue, concentrée. Quand l'Homme pénètre dans le rond, elle exhale un soupir unique. Puis suspend à nouveau son souffle dans un silence qui se mue en cri lorsque la bête fait son entrée. Sans prendre le temps d'un repère elle charge pour tuer, puissante, rapide, précise. L'homme bondit, son torse zébré de rouge. Le premier sang déjà. Les charges s'enchaînent et viennent mourir dans la cape à un rythme effréné. Les piques obligent à la course, à la voltige, une fois, deux fois, la corne déchire le cuir de l'habit du guerrier. Du sang encore... Puis le cheval et son centaure se préparent à la charge. Le choc est terrible, la monture et son cavalier vacillent. La pique glisse sur le cuir. Tête basse, les cornes cherchent l'animal palpitant sous le tissu. L'homme se dresse sur ses étriers et à deux mains il enfonce la pique à l'instant où les cornes ont trouvé le chemin des entrailles. L'Homme se précipite à la rencontre de la bête, le distrait de son meurtre. L'entraîne loin pour le face-à-face final. L'assaut continue, brutal. Le sang épais qui sourd de ses flancs noirs ne semble pas avoir affaibli le monstre. Mais l'homme ne veut pas faillir. Le triomphe ou la mort. Et pourquoi pas la mort? L'adversaire est noble et son avenir sans joie. Alors pourquoi ne pas laisser l'avantage? Se glorifier d'une fin digne. Fuir et condamner les siens? Vaincre pour tuer l'envie? D'un seul mouvement, la foule se met

debout. Une silhouette longue drapée de rouge vient de franchir la barrière et de sauter dans le rond. Lina seulement vêtue d'une tunique de soie cramoisie, que le vent fait voler autour de son corps, se précipite au-devant du taureau. Les postérieurs vrillés à la piste, le monstre pivote en un éclair et dirige sa charge sur l'oriflamme insolente qui ose le défier. Le temps s'arrête. Lina semble voler vers l'animal auquel elle offre son cœur. Il y plante une corne avide. Secoue la tête, l'abandonne immobile dans le sable et stoppe sa course, le souffle court. Face à lui l'Homme immobile attend. L'épée scintillante dans le soleil. En un éclair il transperce à son tour le cœur battant de l'animal qui s'effondre. L'Homme se rue alors sur son amour sans un regard sur le fauve. Avec un sourire tendre, Lina murmure, *La balise fichée dans mon cœur de type 1 est désactivée et le secret préservé. Je n'aurais pas supporté que tu le fasses. Je n'aurai pas pu vivre alors que tout ça allait disparaître. Un jour tout peut recommencer.* Elle plonge une dernière fois son regard dans celui de l'Homme. Ses yeux sont devenus verts.

Grand reporter né en 1941, THIERRY DESJARDINS déploie une immense carrière de journaliste dans les rédactions du *Figaro* et de *France Soir*. Un parcours au cours duquel il est lauréat des très prestigieux Prix Albert Londres et Louis Pauwels ainsi que celui de l'Académie française. Il a publié, depuis 1976, une quinzaine d'ouvrages principalement consacrés à la vie politique nationale. C'est sa première participation au Prix Hemingway.





# Le Matador du boulevard Saint-Germain

Thierry Desjardins

Jeune bringueur invétéré, Camille Dumontel s'était mis à la tauromachie un vendredi du mois de juin, vers 9 heures du matin, au milieu du carrefour formé par le boulevard Saint-Germain, le boulevard Raspail et la rue du Bac.

Avec une veste un peu élimée en guise de muleta, il avait tenté de maîtriser à la fois le flot des voitures qui déboulaient du boulevard Saint-Germain et celui qui dévalait du boulevard Raspail, sans tenir le moindre compte ni des autobus qui essayaient de tourner dans un sens ou dans l'autre ni même des quelques véhicules qui auraient aimé s'aventurer rue du Bac.

Très grand, avec sa silhouette élancée et presque dégingandée, Camille avait fière allure, même si

les nombreux piétons interloqués sur le trottoir semblaient le prendre pour un vulgaire clochard aviné et attendaient avec une impatience aussi malsaine que méprisante que quelques représentants des forces de l'ordre viennent le ceinturer pour rendre ce point névralgique du 7<sup>e</sup> arrondissement de la capitale à la libre circulation des personnes et plus encore des voitures.

Camille, étudiant très attardé de la faculté de droit, *beau comme un Dieu*, selon ses camarades, n'était pas seulement le fils unique d'un des grands chirurgiens de Paris; il était aussi un admirateur inconditionnel d'Antoine Blondin, ce qui expliquait bien des choses, comme aurait pu le diagnostiquer le premier pédopsychiatre venu.

Il avait lu tous les livres de celui qu'il appelait familièrement *mon pote Antoine* et pouvait (presque) les réciter de mémoire. Mais il avait surtout appris – et c'est sans doute ce qui expliquait le mieux cette sorte de vénération qu'il lui portait – que ce hussard-rigolard amateur de vélo ne dessoulait pas souvent, habitait le quartier et avait l'habitude de jouer, précisément, les matadors à cet endroit précis. Blondin avait d'ailleurs raconté la scène, en la déplaçant jusqu'en Normandie, dans un de ses romans à succès qui avait été porté à l'écran avec un Gabin somptueux et un Belmondo superbe.

Camille qui avait aussi retiré sa chemise blanche ne se contentait plus de virevolter avec des postures de

danseur étoile au milieu de cette arène improbable et de cet embouteillage sans pareil. Il hurlait à tue-tête, prétendant qu'il allait exterminer tantôt *la racaille* tantôt *la vermine de ce monde pourri de médiocres crapauds à la bave nauséabonde et aux yeux glauques*. Matador-chamelier, il affirmait d'ailleurs que la bave de ces bestioles ne l'atteindrait jamais et qu'il continuerait son chemin à la tête de sa caravane pour régénérer ce peuple de Français-franchouillards qui, depuis des décennies, n'avait connu que des défaites tout autour de la planète.

Au fil du spectacle, ses propos devenaient, naturellement, de plus en plus incohérents. « Je suis Don Quichotte, s'écriait-il, et je vais vous couper les oreilles et la queue que j'offrirai à ma princesse que je vois là-bas, que j'aime et qui m'aime, et qui n'est jamais ni tout à fait la même ni tout à fait une autre... » Il s'effondrait, se relevait, reprenait : « La bête, comprenez-moi bien, c'est le diable avec ses deux cornes redoutables de Minotaure, de Mino-taureau, car le diable ressemble étrangement au taureau et ce n'est pas un hasard, des cornes de cocu qui peuvent... » S'effondrant de nouveau, il n'avait, hélas, pas pu terminer sa phrase.

Les trois hommes de la maréchaussée n'arrivaient pas à se faufiler parmi l'amas de véhicules enchevêtrés. Camille reprenait encore : « Je suis Dominguin, Domingo, Placido Dominguin-Domingo, le ténor dingo des arènes de Cordoba et vous allez assister

à la mise à mort de cette Jaguar type E chevauchée par ce grossiste en charcuterie fine qui a déjà, comme il convient pour tous les condamnés à mort, son bouquet de persil dans les trous de nez. »

Sur le trottoir, devant l'agence de la Société Générale qui faisait l'angle des deux boulevards, parmi les badauds qui s'amusaient des élucubrations de Camille, Maria-Dolorès était fascinée, médusée, tétanisée. En fait, déjà follement amoureuse.

Personne ne le savait mais, née native de Séville, cette jeune Andalouse suivait des cours de civilisation française à l'Alliance du même nom tout en étant boniche au pair chez un notaire, père de sept enfants, abandonné depuis longtemps par sa femme (partie elle-même avec un moniteur de ski) et habitant très curieusement au 17 de la rue Guénégaud.

Ayant longtemps été éprise d'un chanteur sirupeux de charme et du nom de Julio Quelque chose, Maria-Dolorès trouva tout de suite que Camille avait exactement le même sourire ravageur que son idole. Et le fait que ce jeune homme, en apparence si bien élevé, n'hésitât pas à se prendre pour un matador, alors pourtant que les circonstances ne s'y prêtaient guère, ne pouvait que lui ajouter une couche supplémentaire de charme aux yeux de cette jeune vierge qui avait été traînée, dès son plus jeune âge, par son père, apothicaire à l'ombre de la Giralda, dans toutes les corridas des arènes de Séville, de Cadix, de Malaga, de Grenade et de Cordoue, autant dire de toute l'Andalousie.

Sans même s'en rendre compte, Maria-Dolorès avait à plusieurs reprises, notamment quand Camille mimait avec sa veste la fameuse *Véronique* (du nom de la Sainte qui avait essuyé le visage du Christ) hurlé des *Olé! Olé!*, dignes des meilleurs aficionados, ce qui, bien sûr, au milieu du vacarme des voitures qui commençaient à brailler très fort, avait attiré le regard du matador titubant. Maria-Dolorès était aussitôt devenue la princesse à laquelle Camille promettait les oreilles et la queue de tous les automobilistes des deux boulevards.

Quand les trois flics s'emparèrent enfin de Camille et l'entraînèrent sans ménagement, comme les mules tirent hors de l'arène le cadavre encore fumant du taureau mort, Maria-Dolorès se précipita, prit Camille dans ses bras et s'écria avec son accent à couper au couteau: « Ié souis avec léz sénior, quèz mon épouze. » Ce qui incita le nouvel époux de Maria-Dolorès à lui répondre: « Carmenchita, mio amoré, c'est San Jacot de Compostellos qui t'envoie et No pasaran! »

Tout le monde se retrouva très rapidement au commissariat de la rue de Grenelle, Camille dans la salle dite *de dégrisement*, c'est-à-dire derrière les grillages d'une sorte de cage à poules entre trois poivrots endormis, Maria-Dolorès sur un banc bancal en face d'un comptoir au-delà duquel somnolaient deux policiers.

Camille ronflait fort, Maria-Dolorès pleurait doucement tout en psalmodiant des *Ave Maria* et les

deux flics préparaient lentement, mais avec application, leurs grilles de Loto. C'est à ce moment-là que tout commença, en fait...

Peu après – car Camille comme Maria-Dolorès pensaient, à juste titre, qu'à leur âge il ne fallait pas perdre de temps – nos deux héros s'étaient déjà installés à Madrid dans un petit appartement en soupente au 4<sup>e</sup> étage d'un immeuble charmant proche de la Plaza de Toros. Camille donnait des cours de français dans un établissement religieux pour jeunes filles de très bonne famille; Maria-Dolorès vendait des castagnettes, des éventails, des mantilles et surtout des cartes postales aux touristes qui sortaient du musée de Prado.

Maria-Dolorès avait convaincu Camille qu'il pourrait aisément devenir matador et que c'était d'ailleurs là sa seule véritable vocation. Ayant fait un peu d'escrime au lycée Henri IV et ayant renoncé à la carrière notariale que lui promettait son père et que lui garantissait son oncle, Adrien Dumontel, notaire à Chalon-sur-Saône, Camille avait rapidement reconnu que l'habit de lumière était, évidemment, fait pour lui. Il entendait déjà les hurlements des aficionados exigeant qu'on lui accorde au moins une oreille de chacun des deux taureaux qu'il avait vaincus.

Camille avait dû attendre le début de la Temporada, la saison des corridas, pour découvrir sa première arène. Ce fut l'émerveillement. Lui et Maria-Dolorès n'avaient pu s'offrir que des places *côté soleil* nettement

moins chères que celles *côté ombre*. L'éblouissement n'en fut évidemment que plus fort. Face au soleil, Camille en avait plein les yeux.

La fête avait commencé par le feu d'artifice des trompettes, comme à Jéricho; puis, les cavaliers étaient entrés dans l'arène, les Alguacilillos, au son d'un *paso doble*; ensuite, ce fut le *paseillo*, la majestueuse procession, avec en tête, bien sûr, les trois toreros dans leur costume d'or et de soie, superbes, majestueux, comme indifférents, des anges venus d'ailleurs et envoyés par des Dieux bienfaisants pour vaincre le mal devant la foule incrédule; ils étaient suivis, en ligne, comme à la parade, de leurs *cuadrilas*, leurs aides, ceux qui tenteraient de distraire le taureau pour que le torero puisse le jauger, le juger et qui planteraient les *banderilles*. Vinrent alors les *picadors* sur leurs chevaux *caparaçonnés*, énormes bêtes qui semblaient danser d'une patte sur l'autre au rythme du *paso doble* et rappelaient les chevaux des tournois d'antan; fermant la marche, enfin, comme si elles annonçaient déjà la fin du spectacle – à croire que la mort était toujours prévue: les mules avec leurs grandes oreilles de croque-mort.

Camille était subjugué. C'était plus beau que toutes les grand-messes auxquelles il avait pu assister, plus beau que le sacre de Napoléon, le couronnement de la reine d'Angleterre ou l'intronisation de tous les papes. C'était la grandiose cérémonie d'un culte qu'il avait toujours inconsciemment recherché, sans doute

comme Blondin lui-même. Mithra allait sauver le soleil et l'univers, en défiant, puis en terrassant le taureau, avant de s'imprégner de son sang pour se revivifier de sa force. Comme tous les vrais cancre, Camille avait des lettres. C'était le mythe devenu réalité, l'éternel combat de l'homme contre la bête, contre le mal, un mal superbe, qui savait se faire respecter et qu'il ne fallait surtout pas mépriser, ni même sous-estimer. Le mâle contre le mal, l'homme face à la mort.

Les trois matadors qui se succédèrent en s'alternant, chacun combattant deux taureaux, eurent droit aux honneurs. Et Camille savait qu'il s'était enfin trouvé une raison de vivre et qu'il était donc prêt à mourir.

Ses cours terminés dans son collège pour jeunes filles, Camille traînait de bistrots à tapas en restaurants à gaspacho autour des arènes. Non pas, comme autrefois, aux alentours de Saint-Germain-des-Prés pour s'enivrer – il détestait le Valdépenas – mais pour humer l'air de la corrida, presque l'odeur du sang du taureau, de la sueur du matador et du crottin des chevaux éventrés. En fait, avec l'espoir de voir de ses yeux un des héros de ces arènes toutes proches.

Et c'est dans un de ces petits bistrots qu'il fit, un soir d'été, la connaissance d'un curieux personnage qu'on appelait *El Capitaine*. Tous les murs de cette auberge enfumée étaient recouverts d'affiches jaunies, parcheminées, annonçant des corridas et on comprenait rapidement, aux rires, aux éclats de voix mais surtout



aux silences de tous ces hommes atablés, qu'ici on ne parlait que taureaux, matadors, mises à mort et muleta. C'était sûrement l'un des meilleurs repaires de la secte.

El Capitaine n'avait plus d'âge mais ses yeux étonnement bleu acier et sa fine moustache de mousquetaire laissaient facilement deviner que ce sosie d'Errol Flynn avait servi dans la cavalerie, peut-être même dans les hussards, comme Blondin.

El Capitaine avait compris, à son accent, que Camille était français et ayant soudain envie de parler sa langue natale avec un compatriote il l'avait invité à sa table habituelle au fond de la salle.

« Venez boire un verre, jeune homme, lui dit celui qui avait remporté ses premiers succès en interprétant Robin des Bois, j'ai l'impression qu'il vous reste tout à apprendre. » El Capitaine avait bien vu que Camille tournait autour des arènes comme le taureau autour du matador mais qu'il n'osait pas charger.

Camille ne mit pas longtemps pour apprendre qu'El Capitaine-Blood vivait à Madrid depuis une trentaine d'années et, comme on était alors en 1992, il était facile d'imaginer que cet ancien capitaine du 1<sup>er</sup> régiment étranger de parachutistes avait préféré cet exil madrilène à de pénibles démêlés avec la justice française sous prétexte qu'il aurait pu, éventuellement, participer, par inadvertance, à une tentative de putsch avortée.

Errol Flynn savait tout sur le passé, le présent et l'avenir de la tauromachie; il connaissait l'arbre

généalogique de chaque taureau, toutes les histoires d'amour de chaque matador, le pédigrée de tous les picadors, appelait par leurs prénoms tous les propriétaires de tous les élevages et pouvait raconter dans le détail, c'est-à-dire passe par passe, les quelques très grandes courses auxquelles il avait eu la chance d'assister et qui étaient restées à tout jamais dans l'histoire de l'Humanité, gravées dans le marbre.

« Attention, mon petit freluquet, lâcha-t-il avec la voix de Jouvét (car Errol Flynn avait la voix de Jouvét) dès sa première leçon, la tauromachie n'est pas un sport comme le croient tous les imbéciles, mais un art. L'art suprême. Comme la guerre. Il n'y a d'ailleurs que la guerre et la tauromachie qui valent la peine de mourir et donc de vivre. C'est l'homme seul face à la mort, face à l'ennemi, face au taureau, face au Viet, face au fellaga. Ils sont deux au milieu de l'arène et l'un des deux va mordre la poussière. En réalité, mais on ne le dit pas, ils sont trois : l'homme, la bête et la mort, justement, qui rôde dans les parages, qui plane dans le ciel, le vautour qui attend de pouvoir enfin se régaler.

— Mais, écoutez-moi bien, tout, absolument tout doit être élégant. C'est ça le grand secret. Je dis bien : É-lé-gant. Le pas des chevaux, la silhouette des banderillos, les mouvements de la grande cape, ceux de la muleta et, bien sûr, la mise à mort. Le taureau lui est toujours élégant. Mais les hommes, eux, n'ont pas toujours cette élégance, même à la guerre. »

L'Errol Flynn à la voix de Jovet était intarissable et Camille passait des heures à boire ses paroles par petites gorgées tout en lapant une piquette infâme produite par un ami du patron, un ancien picador qui avait pris sa retraite dans environs de Malaga.

Camille avait fini par avouer au capitaine son rêve d'entrer un jour dans l'arène, vêtu de l'habit de lumière. Le visage d'Errol Flynn s'était illuminé. « Cela fait trente ans que j'attends de pouvoir enrôler un Français pour prouver à ces jean-foutre d'hespingots que nous avons aussi des braves ! »

Tout commençait à devenir un peu bizarre. Un peu après, El Capitaine emmenait Camille, dans sa vieille Traction avant Citroën, visiter un élevage réputé dans la région de Ciudad Rodrigo. À les voir tous les deux, on aurait dit le père et le fils. Ils se tutoyaient, marchaient bras dessus bras dessous, éclataient de rire ensemble et à en pleurer. Ce ne fut qu'au milieu de la Plaza Mayor de Salamanque que Camille s'aperçut qu'El Capitaine ressemblait en réalité beaucoup moins à Errol Flynn qu'à l'oncle Adrien, le notaire de Chalon-sur-Saône.

L'éleveur de Ciudad Rodrigo était un homme charmant et lui, blanc comme un linge, ressemblait vraiment et à s'y méprendre au mime Marceau. El Capitaine avait expliqué à Camille que Don Alfonso était un véritable Grand d'Espagne ce qui lui permettait d'entrer à cheval dans n'importe quelle église, mais que, franc-maçon et amateur de messes noires

dégénérant en bacchanales, il n'abusait guère de cette prérogative.

Le marquis avait reçu chez lui Picasso, Dali, Lorca, Hemingway, Garcia Marquez, Pablo Neruda. On s'étonnait qu'il n'ait jamais rencontré Cervantès, Velasquez et Goya car c'était chez lui que les plus grands matadors venaient choisir leur taureau. Qu'un jeune Français veuille devenir matador l'amusait au plus haut point. Il lui ouvrit donc tout grands les bras.

Pendant longtemps mais sans qu'on sache très bien ni quand ni comment, Camille put se préparer dans l'arène personnelle du marquis qui était proche de son immense palais baroque et entourée d'oliviers à perte de vue. Au début, un valet de chambre en gilet à rayures vertes et noires et en culottes blanches qui avait la tête sérieuse mais énigmatique de Jacques Dufilho le chargeait avec une sorte de brouette surmontée des deux cornes d'un taureau. Camille apprenait les passes, la revolvera, la gronera, la veronica (qu'il connaissait déjà un peu). Puis, ayant surpris par son agilité le marquis et le grand el Cordoba en personne venus le voir au travail, il eut droit à s'entraîner avec des vachettes, puis, mieux encore, avec de jeunes taureaux de deux ou trois ans.

Et puis un jour, ce fut le miracle, la chance incroyable si longtemps espérée. Le capitaine l'attendait à la sortie de son école pour jeunes filles de très bonne famille. Le marquis voulait le voir immédiatement. Dans la Traction avant, le capitaine était si excité qu'il

en devenait incompréhensible. « Si j'ai bien compris, haletait-il, el Niño leur a claqué dans les doigts, il ne veut pas toréer devant Franco, pour des raisons politiques et personne n'ose le remplacer, alors ils ont pensé à toi. Tu n'es pas mouillé avec la guerre civile et un Français matador, cela va attirer le public... » Tout devenait totalement délirant.

Camille n'en revenait pas et pourtant c'est strictement exact. Ce serait la première fois qu'un matador amateur n'ayant pas passé *l'alternative* pénétrerait, un dimanche en fin d'après-midi, dans la grande arène de Madrid! Maria-Dolorès éclatait en sanglots. Elle avait peur. Camille la rassurait: « Ne t'inquiète pas. Ces taureaux sont tous drogués à mort et leurs cornes sont en caoutchouc. »

Le seul problème fut l'habit de lumière. El Niño voulait bien prêter le sien (ce qui ne se fait jamais) mais il était beaucoup trop court et trop étroit. Au point d'ailleurs qu'en l'essayant, Camille fit craquer le pantalon. La femme du sous-directeur des arènes, une Guatémaltèque née à Quetzaltenango, sous une dictature comme le Guatemala en compta beaucoup, lui bricola à la va-vite un pantalon à sa taille. La veste allait à peu près.

Le jour arrivé, Maria-Dolorès tenta à plusieurs reprises de se suicider, d'abord, en absorbant des tranquillisants, puis en brandissant l'épée toute neuve de Camille et en mimant le hara-kiri cher aux Japonais. De son côté, avant d'entrer dans la chapelle réservée

aux toréros, Camille avoua au marquis et au capitaine qu'il n'en menait pas large.

Camille ne croyait pas en Dieu mais l'odeur de l'encens, la statue de la Vierge, le grand crucifix d'or qui surmontait l'autel et la peur qui le tenaillait aux entrailles l'incitèrent soudain à penser, très sincèrement, qu'il venait d'être élu pape et qu'il lui fallait maintenant entrer dans l'immense basilique où, devant des milliers de fidèles, il allait célébrer le plus beau des rituels.

Fernandel, déguisé en Don Camillo, entra dans la chapelle. Camille était prêt à lui demander sa bénédiction. Mais Fernandel ne croyait pas non plus en Dieu et venait simplement, à la demande du capitaine et du marquis, lui rappeler que le premier tertio qu'on appelait *la Suerte de capa y vara* était celui de l'observation, qu'il fallait tester le courage du taureau avec, comme son nom l'indiquait, la cape et les lances des picadors, que le second tertio était celui pendant lequel il fallait énerver le taureau avec les banderilles et que le troisième tertio était la mise à mort.

Fernandel ouvrit alors le tabernacle et sortit précautionneusement un superbe gâteau de riz. Camille qui avait justement un petit creux à l'estomac ne fit pas la fine bouche et d'autant moins qu'il adorait la crème anglaise.

Soudain, il entendit les trompettes. Il embrassa Fernandel, mit son petit chapeau sur la tête, entra dans une sorte de vestibule tout en longueur, vit les

deux autres matadors avec lesquels il allait partager la journée, reconnu ses aides, salua les picadors et prenant, selon le protocole, la place du milieu (car il n'avait encore jamais toréé dans ces arènes madrilènes) avança dans la lumière éblouissante de l'arène. Tout était de plus en plus délirant.

C'était étrange. Les milliers de spectateurs sur les gradins semblaient tous sortir de leur bain. Ils étaient en peignoir blanc. Mais en les regardant plus attentivement, on s'apercevait qu'ils étaient, en fait, tous en toge romaine. Ce n'étaient plus les arènes de Madrid mais le Colisée! Le délire cauchemardesque se mettait à ressembler à un film comique. Camille sentait d'énormes gouttes de sueur dévaler dans son dos. Son chapeau était trop petit, à croire que sa tête s'était mise à gonfler.

Plus stupéfiant encore, à la tribune officielle il y avait non seulement Franco en grand uniforme mais aussi Mussolini et même Hitler qui jouait au bilboquet avec un immense globe terrestre qui rebondissait sur son index. Camille avait déjà vu la scène. D'ailleurs, il avait l'impression d'avoir déjà tout vu. La foule saluait le bras tendu sans qu'on comprenne très bien si c'était le salut romain ou le salut hitlérien.

Franco n'avait pas encore jeté le mouchoir blanc pour que tout puisse commencer mais la porte des coulisses s'ouvrit brusquement et Antoine Blondin, à bicyclette, jaillissait dans l'arène, poursuivi par un taureau furieux.

« Le pote Antoine » dérapait sur le sable, le taureau piaffait de rage, tous les toréros et bandilleros s'étaient réfugiés derrière les palissades alors que les chevaux des picadors se cabraient comme des dératés, ce qui est rarissime pour des chevaux caparaçonnés.

Bouleversé mais n'écoutant que son courage, Camille se précipita avec sa grande cape rouge pour tenter de dégager Blondin qui allait être piétiné par le fauve. Bien mal lui en prit.

Ce qui devait arriver arriva, car *il n'y a jamais de hasard vers 5 heures de l'après-midi, dans les arènes de Madrid*, comme le chante si bien en catalan Miguel Romirez.

Camille reçut un énorme coup de corne en plein cœur. Il se sentit exploser, il comprit qu'il allait mourir. Il était mort.

En fait, il tombait simplement de la banquette sur laquelle il dormait depuis plus de vingt-quatre heures, dans la salle de dégrisement du commissariat du 7<sup>e</sup> arrondissement de Paris.

À peine remis sur pied, sa seule préoccupation fut de savoir s'il avait aussi rêvé d'une certaine Maria-Dolorès ou si cette charmante Andalouse existait bel et bien. L'agent n° 143.654 n'en savait rien et se contenta de lui dire: « Eh ben, vous en teniez une sérieuse. Et je m'y connais. »



Né à Séville, JUAN RUIZ MAYAYO vit à Madrid où il se consacre à l'écriture de nouvelles, balayant un spectre éclectique de thèmes qui naviguent entre le domaine de l'horreur, l'érotisme, le fantastique et... les voyages. Il participe, en Espagne, à de nombreux concours dont, en 2015, le concours de l'éditorial *La Fragua del Trovador* pour lequel il est finaliste. C'est sa première participation au Prix Hemingway.



# La Vengeance

Juan Ruiz Mayayo

Traduit de l'espagnol par Françoise et Robert Louison

Assis à sa table de travail Curro regarde comme hypnotisé le cendrier vide et propre. C'est le même cendrier qui l'a accompagné lors de ses nuits d'insomnie pendant ces quarante dernières années, d'abord griffonnant fébrilement des feuilles à la plume ou au stylo, puis tapant sans pitié sur les touches de la machine à écrire et plus tard utilisant maladroitement l'ordinateur avec lequel il n'a jamais réussi à établir de bonnes relations, où il réduisait en bouillie des renommées durement gagnées, détruisait des carrières professionnelles construites avec effort et anéantissait des réputations bâties depuis longtemps. À la fin de chaque nuit, le cendrier, aujourd'hui vide et propre, débordait de mégots et, incapable de contenir toute la cendre accumulée, permettait qu'elle se répande sur tout le bureau, comme une métaphore du travail

de destruction auquel Curro s'appliquait consciencieusement. Car Curro Palacios, né Francisco Lopez Abad, fut pendant toutes ces années le fléau des professionnels d'un monde très spécial, celui du Toro, où on met des lustres à asseoir un prestige mais où il suffit de la bile vomie dans une ou deux chroniques par un des pontifes autoproclamés de la « Fiesta » pour que tout l'effort investi s'effondre dans un grand fracas. Et Curro est le plus grand pontife de toute cette engeance de plumitifs, de critiques et chroniqueurs taurins qui pullulent dans les milieux journalistiques.

Mais Curro n'est pas heureux. L'homme le plus craint et haï des professionnels du toro et le plus envié et adulé par ses collègues, croit que le monde en général lui est redevable. Et aujourd'hui, assis devant une pile de feuilles vierges, brandissant son stylo des grandes occasions, il se prépare à régler des comptes avec la moitié de l'humanité. Cependant, il y a quelque chose qui ne tourne pas rond. Le cendrier est toujours vide et il doit continuer à l'être. Curro a été hospitalisé plusieurs jours à cause d'une insuffisance respiratoire. Il vient d'avoir la permission de sortir mais avec un diagnostic, emphysème, et interdiction absolue de fumer. Et maintenant, assis à son bureau, il se rend compte de sa dépendance à la cigarette pour écrire. Ce cendrier vide c'est comme une barrière infranchissable entre son stylo et les feuilles. Et il pense à une stratégie pour rompre la paralysie qui le tenaille. S'il passe en revue sa vie depuis le début et commence à additionner les affronts et les agressions prétendument

subis, le ressentiment en s'accumulant finira par exploser en un torrent de mots écrits au lance-flammes.

C'était au début des années 60. Francisco né dans la localité sévillane de Los Palacios voulait être torero. À cette lointaine époque, les écoles taurines qui actuellement fabriquent par clonage industriel des aspirants à torero, tous avec les mêmes tics et les mêmes afféteries, n'existaient pas encore. Un gamin d'alors devait se débrouiller tout seul, s'immiscant dans les tientas et participant aux jeux taurins des villages en espérant qu'une personne introduite dans les milieux taurins le remarque et lui donne une chance. Et le Marquis remarqua Francisco. Et pas seulement pour ses manières taurines. La première chose que fit le Marquis, éleveur de taureaux de combat, amoureux de la musique classique et des éphèbes, fut de baptiser artistiquement Francisco du nom de Curro de los Palacios. Il l'accueillit dans sa propriété, le mit en contact avec le personnel de l'élevage, mayorales et vachers, et avec des toreros amis pour qu'ils lui enseignent les principes de base de la tauromachie. Il lui offrit aussi ses premières opportunités dans des tientas et des festivals. Plus tard il lui obtint de participer à des corridas sans picador en offrant aux organisateurs les bêtes que Curro allait toréer. Et bien qu'il montrât de bonnes manières, il lui manquait cette chose indéfinissable que dans les terres du sud on appelle « ange ». Quant au courage, bien qu'il ne fût pas un torero peureux, il n'arrivait pas à « avancer la jambe ». En bref, le temps passait et Curro

ne montrait pas l'étoffe d'un torero. Et un jour, le Marquis lui exposa la situation.

— Curro, mon petit, il faut qu'on parle de ta carrière et de ta vie. Écoute-moi mon garçon, à l'âge que tu as il y en a déjà qui ont pris l'alternative depuis deux ans, et toi tu n'as même pas encore toréé avec picadors.

Curro se raidit mais ne dit rien. Et le Marquis continua avec une parabole musicale, genre qu'il appréciait particulièrement.

— Vois-tu Curro, dans le monde tous les jours naissent des milliers de Salieris, mais Mozart il n'y en eut qu'un. Eh bien, dans le toreo c'est pareil et tu ne prends pas le chemin de devenir un génie. Et tu ne me sembles pas être non plus un légionnaire quand il faut s'approcher du taureau. On ne va pas se voiler la face, tu as beaucoup appris sur les taureaux mais je ne te vois pas torero.

Curro allait intervenir, mais d'un geste le Marquis l'arrêta et poursuivit :

— En ce qui concerne notre histoire Francisco – Curro sursauta en s'entendant appeler par son nom de baptême –, en ce qui concerne notre histoire dis-je, tu sais que moi j'ai toujours aimé les petits veaux, au maximum ceux de deux à trois ans mais toi, tu es sur le chemin de devenir un taureau de trois à quatre ans je n'ai plus de force pour te toréer. C'est pourquoi je t'ai cherché un emploi avec don Cristobal, le patron de la revue taurine *A Porta Gayola*. Ce n'est pas grand-chose mais il m'a promis qu'il peut faire de toi un chroniqueur d'avenir.

J'ai écouté dans les arènes et dans les tientas ta façon de commenter et de valoriser les faenas de tes collègues et je pense que tu es né pour la critique.

Curro serra les poings avec une rage à peine contenue. En un instant, avec une belle passe de cape, le Marquis l'avait mis à la retraite comme torero et l'avait remercié comme amant. Et, à cet instant même, il se jura que cet affront serait un jour vengé.

Curro commença à travailler avec don Cristobal au bas de l'échelle, faisant des travaux de toute sorte, depuis porter le café au plus crétin de la rédaction jusqu'à récupérer des enveloppes mystérieuses dans de sombres tavernes et les remettre aux premiers couteaux de l'équipe. Et pendant qu'il faisait ces travaux, apparemment très peu formateurs pour son futur de chroniqueur taurin, il accumulait de précieuses informations personnelles qui lui permettraient plus tard de grimper rapidement les échelons. Un jour, quand Curro jugea qu'auprès de don Cristobal il ne pouvait pas améliorer sa formation, il se présenta au bureau du directeur de la revue *El Desolladero*. Cette publication, de parution récente, traitait les événements taurins d'un point de vue sensationnaliste capable d'attirer un nouveau public, pas nécessairement taurophile, vers le panorama moribond de la presse spécialisée sur le thème. Curro alla droit au but. En échange d'un poste de premier plan dans la rédaction, il offrait une liste de chroniqueurs taurins « sur-prenants<sup>8</sup> », c'est-à-dire,

---

8. Jeu de mot « qui prend plus qu'il ne devrait ».

corrompus et susceptibles de l'être, non seulement de *A Porta Gayola* mais aussi des autres revues, en incluant *El Desolladero*. Curro s'occuperait de la publication de ces noms et des circonstances et se tairait sur d'autres en accord avec ses intérêts. Par exemple, aucun journaliste de *El Desolladero* n'aurait son nom publié tant que lui et Curro conserveraient leur poste dans la revue. Le directeur de la publication estima les risques et les bénéfices de la proposition de Curro et accepta la mise. Et c'est ainsi que commença l'implacable ascension de Francisco dans le monde de la critique taurine.

Aujourd'hui, quarante ans après cette conversation avec le Marquis, Curro veut commencer à régler ses comptes avec le Monde en écrivant ses mémoires, mais un cendrier vide l'en empêche. Cependant, pour la première fois de sa vie, Curro « avance la jambe » disposé à mourir en tuant. Il ouvre un tiroir de son bureau, il prend un paquet de cigarettes à moitié plein qu'il avait laissé là quand il fut hospitalisé et, méticuleusement, presque avec tendresse, il en extrait une et l'allume. Il aspire la fumée profondément, avec délectation, avançant un peu plus la jambe, se délectant et, avec le stylo bleu et or des grandes occasions, il commence à écrire les premières lignes de la grande « faena<sup>9</sup> » de sa vie :

#### MÉMOIRES DE CURRO PALACIOS

#### CHAPITRE PREMIER. LA TRAHISON DU MARQUIS

---

9. Travail du torero à la muleta devant le taureau.



Auteur dramatique britannique, acteur et journaliste né en 1976, ALEXANDER FISKE-HARRISON a écrit pour de nombreux quotidiens d'outre-Manche, dont *The Times*. Il a également été le correspondant à Londres des quotidiens espagnols *ABC* et *El Norte de Castilla*. Il signe dans la langue de Shakespeare quelques contributions sur Pamplona, Hemingway et Orson Welles, et publie en 2011 *Into the Arena: The World of the Spanish Bullfight* (Profile Books), fruit de deux années passées à bourlinguer en Espagne. C'est sa première participation au Prix Hemingway.



# Les Invincibles

Alexander Fiske-Harrison

Traduit de l'anglais par Ginette Martinez

*Rien dans la vie n'est aussi exaltant  
que d'être fusillé sans résultat.*

*(Winston Churchill 1898)*

— L'Anglais est ici.

À ces mots, la tête de Robert Gough se redressa brusquement. Il tenait un verre de whisky en essayant d'être le plus discret possible. Il comprit son erreur: le barman ne parlait pas de lui, mais acquiesçait à un jeune homme brun portant une pile de journaux. Robert remarqua l'accent du jeune Anglais: une diction nette d'école privée qui semblait insolite chez un colporteur de journaux. Robert avait développé l'habitude introvertie d'écouter les gens plutôt que de les regarder. Bien qu'aujourd'hui, il ait d'autres raisons de se cacher.

Il poussa son verre avec les doigts douloureux de sa main gauche dans l'étreinte insensible de sa main droite, le porta à ses lèvres et laissa le liquide le brûler à l'intérieur, effacer en l'échaudant encore une partie de sa douleur.

— Gamin ! Par ici !

Cette voix, retentissant de l'autre extrémité du bar, était d'une tonalité totalement différente, forte, genre côte ouest américaine, mais surtout aiguë et roulée de syllabe à syllabe comme celle d'un acteur de théâtre essayant d'être entendu au cours d'une tempête en mer.

La voix de l'homme était absurde, Robert pensa en lui-même, bien qu'il enviât sa vigueur. Il espérait juste ne pas trop attirer l'attention. La police avait été très déterminée à le poursuivre, le suivant de l'autre côté de la rivière et dans le Quartier Latin jusqu'à ce qu'elle les ait perdus parmi les tours et contours des rues étroites. Au moins, il pouvait encore courir.

— Matt, ici, ne croit pas que la police ait perquisitionné les bureaux de la *Trib* hier, dit une autre voix. Les bureaux d'un journal américain sont sacrés.

Cette autre voix aussi était américaine, mais plus calme et un peu plus épaisse, celle d'un New-Yorkais ayant « des végétations ».

— Ils l'ont fait monsieur. J'y étais, en train de lire les épreuves, lorsque le chef des imprimeurs est descendu dans les presses avec deux de la Police nationale et ils ont cisailé les plaques hors des rouleaux. Voir, en première page, « La Police saisit des copies de l'édition européenne du *Herald Tribune*. »

— Je vous ai dit, *le New Yorker*. Bon sang, regardez ça, « De Gaulle en route pour Paris. »

— Et la marine est arrivée en Algérie, répondit le Californien. Merci mon gamin, voici cent pour deux, bois la monnaie.

Comme le vendeur de journaux le dépassait, Robert l'appela d'un geste.

— Acceptez-vous de l'argent anglais?

Le vendeur était jeune, grand et bien bâti, et Robert avait honte d'en être jaloux.

— Je n'ai plus de francs.

— Huit pence monsieur.

— Voici un shilling.

Robert, maladroitement, sortit le reste de son argent avec sa main gauche gonflée.

— Tu es un peu jeune pour travailler à l'étranger, n'est-ce pas?

— J'ai dix-huit ans. Je monte à Cambridge en automne. Je m'appelle Clive.

Le jeune homme tendit la main en guise de salutation et Robert regretta le début de la conversation. Il leva son inutile main droite et la montra au jeune homme. Les doigts étaient à moitié gondolés et rigides à l'intérieur d'un gant : elle ressemblait à une griffe de cuir.

Le jeune homme voyant cela ne put cacher un léger recul, comme un robuste animal s'éloigne d'une maladie.

— Je suis désolé.

Robert dut se détourner.

— Moi aussi.

Le jeune homme, embarrassé, sortit du café sans essayer de vendre davantage. Robert s'assit, regardant à nouveau son verre: les brillantes lumières du café semblaient un peu moins éclatantes aujourd'hui et par la fenêtre, le ciel gris, un peu plus proche.

— Qu'est-ce qu'il est arrivé là, Art?

Le Californien parlait à nouveau bruyamment, la voix haut perchée pour être entendue, bien que les mots soient dirigés vers le New-Yorkais.

— Laisse tomber Matt, déclara le New-Yorkais.

— Pourquoi le gamin marche dehors sans vendre le reste de son stock?

— Parce que, dit lentement Robert, il est gêné par la difformité.

— Qu'est-ce que tu racontes? L'enfant est net comme un quarter neuf.

— Pas sa difformité, la mienne.

Disant cela, il décolla son gant, montrant la main flétrie comme le pied d'un oiseau mort, amincie dans tous les mauvais endroits, le poignet, juste de la peau sur un os. Robert s'attendit à la réponse habituelle – un mélange de pitié et de répulsion – c'est pourquoi, le rire de l'homme le prit par surprise. Il roula du carrelage aux moulures poussiéreuses du plafond.

— Bon Dieu, mon gars, Je suis désolé, dit l'homme, toujours souriant, tu en as pris un dans le bras, c'est ça?

— Oui, tu...

— Où étiez-vous ?

— Normandie.

— Vous entendez, Art ? Le petit gars, là, a eu ses ailes rognées sur Pegasus Bridge.

— Désolé fils, dit Art. Il ajouta cela avec pitié, mais d'une manière convenable.

— Permettez-moi de vous acheter une autre boisson.

L'homme prit le verre de Robert presque vide et en avala les dernières gouttes.

— Joachim ! Un autre Chivas pour le soldat !

Le barman décrocha une bouteille du support étincelant.

— Je suis Matt Carney, lieutenant – autrefois – des corps de Marine des États-Unis, maintenant de La Sorbonne. Lui, c'est un ancien Art Buchwald, autrefois aussi un marine, maintenant du *Herald Tribune*. Nous sommes sortis sur le G. I. Bill.

Matt sortit sa main gauche pour serrer celle de Robert, et Robert leva son autre main pour l'inspection. Le gonflement était si mauvais maintenant, c'était clair, quelque chose était cassé.

— J'ai peur que celle-là ne marche pas non plus, aujourd'hui, déclara Matt.

— Qui avez-vous frappé ? N'importe qui, sauf une femme ou un prêtre...

— Un policier.

Le rire rugit à nouveau.

— Encore mieux que je ne pensais. Y avait une raison ?

— Il était en train de tuer un homme avec sa matraque pour avoir crié « Vive de Gaulle » sur les Champs-Élysées. Je lui suis rentré dedans, il a chancelé, je l'ai esquivé, j'ai basculé, il est descendu, et ses amis m'ont chassé de l'autre côté de la rivière. Je les ai perdus autour de l'Université. Je suis venu là car j'ai pensé qu'ils seraient moins susceptibles de me donner une raclée au Bar américain.

— Art, tu sais ce qu'on a, ici ? Un guerrier blessé avec de la bonne politique et de bons principes, rapide sur ses pieds et qui aime boire un verre. Tu as besoin de venir à la fiesta, mon petit.

— Fiesta, qu'est-ce que c'est ?

— Là où on t'ouvre les yeux à l'expérience de l'existence qui montre comment les humains vont au-delà d'eux-mêmes.

Robert surprit Art roulant ses yeux et réprimant le sourire de sa réponse.

— La plus grande d'entre elles est la foire de San Fermín à Pampelune, dans le Nord. Ils ont des femmes brunes si belles, là-bas, qu'elles vous donnent envie de chanter, et des outres de vin si bon marché qu'on en pleurerait, et quand vous avez dansé et bu tout votre saoul, il y a la jota, une chanson faite de pleurs. Et puis, là, vous avez Los Toros.

— Toros ?



Robert appréciait de rire avec eux maintenant. Il savait, comme cela lui était si rarement arrivé ces derniers temps, qu'il était soudain en bonne compagnie.

— Los toros bravos, les grands taureaux de combat noirs de l'Espagne, qui apportent renaissance, sauvagerie et alegría, à ceux qui courent avec eux tous les matins de fiesta. Ils apportent aussi la tristesse et la beauté et l'art à ceux qui les regardent mourir à la corrida dans la soirée. Vous devriez venir et laisser Saint Fermin vous rendre votre âme.

— Mon ami vire au poète, mais j'ai entendu, c'est tout à fait l'endroit, carillonna Art, et ils aiment les étrangers là-bas. Ils n'en ont pas ras le bol de nous contrairement aux Français.

— Vous venez de dire « courir avec les taureaux ».

— Vous n'avez jamais entendu parler de l'Encierro ? Alors que diable faites-vous au Bar Le Select ? C'est une ancienne boîte de Papa Hemingway : son premier roman débute dans ce bar même ! Il pourrait vous concerner. Il commence après la Première Guerre mondiale avec un soldat invalide, puis il se déplace à Pampelune. Vous devez vous rendre à la librairie de la rue de la Bûcherie et demander *Le Soleil se lève aussi* et *Mort dans l'après-midi* qui vous raconteront tout ce que vous devez savoir pour connaître les taureaux. La feria occupe la deuxième semaine de juillet. Permettez-moi de vous dire à quoi elle ressemble.

Et puis les histoires commencèrent.

\*

Les semaines passèrent, mais Robert ne retourna pas au Select, et donc les deux hommes glissèrent de sa conscience comme tant de choses. Ensuite, dans le chatoyant cœur de juillet, il se retrouva dans un autre bar, Rive Gauche, et le même vendeur de journaux y entra. Le jeune homme ne le reconnut pas et ainsi Robert le paya en silence – il avait des francs cette fois – et feuilleta le journal jusqu'à ce qu'il vît quelques mots qui rafraîchirent sa mémoire, « Art Buchwald, écrivant de Pampelune », et il continua à lire :

— L'événement le plus important de la Fiesta de San Fermin est El Encierro, la course des taureaux dans les rues de Pampelune à 7 heures du matin. On considère ce traditionnel rite de fécondité comme l'une des plus dangereuses méthodes pour prouver sa virilité. Ceux qui ont monté le Cresta à Saint-Moritz, pratiqué les 24 heures du Mans, et chassé le lion en Afrique, frémissent quand on parle de l'Encierro.

Robert regretta vite de ne pas avoir donné suite à leur invitation.

— Un groupe d'environ huit d'entre nous resta assis toute la nuit. Matt Carney, un autre coureur, partagea son outre de vin avec nous. Des bouteilles de cognac en réserve se vidaient... il devint évident, à partir de la conversation, que personne n'aurait jamais survécu à un encierro...

Il sourit à cette lecture, se trouva en mesure de visualiser les anciens combattants échangeant des histoires toujours gonflées de péril et de joie.

La ligne qui le souleva de son siège et l'envoya rue de La Bûcherie, « Butchery Row », se trouva plus loin :

— Nous ne pouvons pas nier qu'on a un sens d'accomplissement, un sentiment d'accomplissement quand on a couru avec les taureaux.

\*

L'hiver suivant fut difficile pour Robert. Des événements se produisirent et il fut forcé de retourner en Angleterre. Cependant, il prit encore le train Paris-Toulouse, le 1<sup>er</sup> juillet. Il avait dépensé son argent là-bas, mais il avait fait du stop et marché, grimpé et vagabondé, jusqu'à ce qu'il ait traversé les Pyrénées et soit tombé sur quelques pèlerins, sur le chemin de Saint-Jacques.

C'était l'aube du 12 juillet quand il atteignit Pampelune, et, une fois à l'intérieur des vieilles murailles de la ville, il eut une impression de chaos dans une ville récemment assiégée.

Des débris jonchaient le sol comme sur un champ de bataille bien que ce soit du vin qui courût dans les caniveaux plutôt qu'autre chose de plus sinistre. Parmi la lie de la bacchanale, des fanfares d'antan aux sons discordants soufflaient dans l'espace, des airs exotiques, de leurs cuivres étincelants.

Il atteignit un ensemble de barrières en bois épais, construites comme pour enclorre des éléphants plutôt que du bétail, il comprit qu'il était venu au bon endroit. Il grimpa à travers ce qui était évidemment le parc municipal avec une mairie très baroque, surmontée d'une horloge sonnant sept heures moins le quart. Il se renseigna sur les taureaux et un homme lui montra du doigt une rue à côté du bâtiment.

Robert descendit la pente. Il avait suivi les conseils de Buchwald, et s'était habillé en conséquence, depuis ses chaussures de sport hautes, en toile blanche jusqu'à un bandana écarlate autour du cou. Cependant, il avait aussi son vieux sac à dos de l'armée qu'il avait besoin de ranger quelque part, dans les quinze prochaines minutes, avant que les taureaux n'arrivent. Il hésitait à ce sujet quand une voix retentit qui fit palpiter son cœur dans sa gorge.

— Pégase!

Il se retourna pour voir un grand homme blond qui se tenait debout solidement, de l'autre côté des barrières, dans une allée. Il était entouré de plusieurs hommes de mine pas espagnole et dans divers états de délabrement dus à l'insomnie et à l'alcool. Robert approcha.

— Tu es en retard d'un an, Pegasus. Qu'est-ce que tu as fait, marché?

Il se sentit plié dans une étreinte d'ours, puis la conversation continua.

— Ce garçon est un Anglais, mecs, dit Matt en se tournant vers ses compagnons, il a pris une balle le

D-Day, à travers son bras droit et a cassé son gauche en boxant des gendarmes. Pegasus, c'est Mac, David Black, Dave Pierce, Cliff Fish and Hal Castel qui fut le premier d'entre nous à courir dans les années 50 et qui donc, ne le fait plus depuis qu'il court après l'alcool. Ce sont des vétérans pour un petit gars.

Robert toucha la main gauche aux hommes qui, même à travers leur désarroi avait l'air de ne pas s'en préoccuper.

— Vous, en train de courir? demanda Matt.

— C'est la seule raison pour laquelle je suis ici. Y a-t-il un endroit sûr, où déposer mon bergen?

— Ici. Chez Marceliano, c'est le meilleur lieu de rendez-vous de la ville. On le sait parce qu'Ernest Hemingway lui-même séjourne ici cette année. Nous avons remplacé cette bidouille de Buchwald par un Prix Nobel.

Matt prit le sac à dos de Robert et ouvrit une porte.

— Señor, en mi habitación, por favor! puis il revint à Robert. Bon, on a moins de cinq minutes, Lieutenant, va falloir que tu connaisses la composition de l'ennemi, sa disposition et sa force.

— Il y a cinq bœufs, mais ils sont juste pour le transport. Gros et blancs, bruns et osseux, les cornes émoussées et l'esprit dépourvu de colère. Les taureaux, par ailleurs, sont lents et beaux et élégants et pèsent environ douze cents livres, mais peuvent changer de direction aussi rapidement qu'un léopard et, quand ils sont en liberté, ils sont comme un requin quand il y a du sang dans l'eau.

— Normalement, ils sont six, mais aujourd'hui il n'y en a que quatre – le numéro cinq a été encorné par les autres quand on déchargeait les camions, puis ils ont tué le numéro six dans le corral. Quand on voit ce qu'ils font à leurs amis, imaginez ce qu'ils peuvent faire à leurs ennemis. Ce sont les taureaux des fils de Don Eduardo Miura, les taureaux de la mort.

— Ils sont noirs avec la base et la moitié des cornes recourbées comme des cimenteries. Les corrals sont au fond de la rue Domingo – rue du Dimanche –, là. D'ordinaire, on les rassemble en un troupeau ici – en particulier les Miuras – mais à deux endroits, ils peuvent se séparer : à travers la grande place de la mairie ou après la prochaine rue Mercaderes, quand ils s'entassent à l'angle droit, sur Estafeta. Si vous courez avec moi, et je vous le conseille, ils nous rattraperont à mi-hauteur, à une centaine de mètres d'Estafeta, et puis, nous courrons avec eux, en bas, dans l'entrée de l'arène et dans le sable quand vous quittez la route et que certains ex-matadors les attirent là, dans les corrals.

— Et si ça marche mal ?

— Christ. Mac, passez cette bouteille. Maintenant, bois profondément.

Robert obtempéra presque étouffé par la force de l'alcool.

Ensuite, ils montèrent la rue et marchèrent jusqu'à l'endroit où un groupe d'hommes se tenait autour d'une figurine, dans une niche creusée haut dans le mur.

— C'est Saint Firmin. Celui à qui tout ça est destiné. Celui qui veille sur vous.

Les hommes rassemblés entonnèrent un chant rituel dans lequel les seuls mots qui ressortaient étaient San Fermín. Puis, Matt et Robert remontèrent la rue tandis que plusieurs personnes vinrent leur serrer la main, en disant un mot que Robert ne pouvait pas comprendre.

— Qu'est-ce qu'ils disent ?

— « Suerte. » La chance. Bon, un dernier conseil. Si tu tombes, reste par terre : les bovins sont comme des chevaux, ils ne marchent pas sur ce qu'ils ne connaissent pas. S'ils veulent un combat, pourtant, le mouvement les attire vers toi, et à genoux, tes tripes sont à la hauteur des cornes. L'escalade t'est impossible avec ta main, mais tu peux te laisser tomber et rouler sous les clôtures, si tu les atteins, et si c'est un encadrement de porte, restes-y, immobile. Là, il y a quelques bons garçons du pays qui t'aideront.

Robert regarda alentour et remarqua qu'il y avait plus de gens qu'il n'avait pensé – certains en blanc, certains en costume, comme s'ils allaient à l'église – cependant tous les visages étaient pâles et sérieux. Certaines personnes priaient.

Il réalisa que sa propre peur grandissait, et découvrit à quel point ce sentiment lui avait manqué. Un vieil ennemi était de retour, mais maintenant, c'était comme un vieil ami. Il commença à sourire, ce qui se répercuta sur le visage de Matt qui lui asséna un coup de coude dans les côtes.

— Vois, je te l'avais dit. Allons-y, mais gentiment et lentement.

Ils allèrent leur train hors de la place, le long d'un autre tronçon de rue. Tout le monde semblait se préparer maintenant: quelques-uns prenant position, certains comme eux courant lentement, d'autres rapidement. Matt en désignait certains dans le dernier groupe.

— Los valientes, les « vaillants ». Ils seront dans l'arène et dehors, au-delà des longues barreras avant que les taureaux s'approchent d'eux.

Puis, ce qui ressemblait à un coup de feu, explosa dans l'air et Robert tressaillit à ce bruit.

— C'était quoi?

— Les Portes de l'Enfer? déclara Matt. Ils ont ouvert les corrals. Nous avons une minute et demie au max, allons au virage là-bas.

Comme il prenait le coin, Robert vit ce qui ne pouvait que ressembler à un champ de bataille. C'était sur un tiers de mile de la rue droite, légèrement en pente, et absolument sans aucune sortie.

— Je sais que ça marque mal, mon gars, mais le but est d'être à mi-chemin avant que le troupeau martèle ce coin, là-bas, et il y a des clôtures là-haut avant l'entrée de l'arène. Si ça devient difficile, ou si quelqu'un te crie dans le dos, à toi, le mot « montón », ce qui signifie groupez-vous, sors à travers la clôture avant d'entrer dans l'arène. L'entrée est étroite et en descente, si bien que les gens perdent pied.



Ils allaient plus vite maintenant et Robert commençait à s'inquiéter. Qu'est-ce qu'il faisait là? Avait-il vraiment survécu à une guerre mondiale pour mourir avec un troupeau de bétail espagnol à cause de certains Américains dingues? Il regarda Matt qui souriait, oui, encore plus qu'avant. Robert se demandait si l'homme était réellement fou. Il commença à courir plus vite en essayant d'atteindre les clôtures au loin. Quelques secondes plus tard, il entendit une voix criant en haut de la rue derrière lui.

— Ils arrivent au centre et à gauche, votre droite est dégagée.

Robert regarda par-dessus son épaule, un spectacle qui hanterait ses rêves: il y avait les taureaux de combat, les cornes comme des lames d'os, les corps ramassés dans leur masse musculaire bien que dressant la tête dans le rebond de leur allure. Et courant au milieu de la rue avec quelques autres qui semblaient aussi confiants, il y avait Matt, toujours souriant.

D'autres coureurs sautaient hors de la voie, se clouant au mur, se jetant sur le sol, se griffant mutuellement dans la panique pour quitter la voie de la vraie grande charge de cavalerie de la Nature, fuyant à la débânde. Robert vit les clôtures.

— Cours! cria Matt, ses paroles comme celles d'un mourant, dans l'imagination de Robert.

Robert savait qu'il ne fallait pas regarder en arrière, que ça ne ferait que le ralentir et il reconnut qu'il n'était qu'à vingt verges des clôtures, s'il pouvait

seulement y arriver. Il puisa dans ses réserves pour voir une grande forme sombre se dresser à côté de lui. La sphère noire et brillante de l'œil du taureau, étrangère et unique, l'étudia tout en lui bloquant la voie de sortie. Il regarda à sa gauche et il y avait deux bœufs dévalant la rue, pêle-mêle, les grands sabots claquant sur les pavés et les cloches sonnantes autour du cou comme un glas. Ils le cernèrent, lui coupant toute possibilité d'évasion.

Robert risqua un coup d'œil derrière et vit deux autres taureaux venant directement derrière lui, les pointes de leurs cornes visant régulièrement comme des fusils, le carré de son dos. Il lui manquait désormais le souffle pour dépasser les animaux et, ne pas retomber dans cette forêt de cornes et de sabots battant le sol, était impensable. Entre les deux derniers animaux, courant à la vitesse d'un vol et riant comme un démon, se trouvait Matt Carney.

— Le troupeau t'a accepté. Vole Pegasus, vole avec eux.

Robert réalisa alors que le fou avait raison. Les animaux à côté de lui n'essayèrent pas de l'encercler, ni ceux de derrière de l'encorner.

En fait, ils se rassemblaient autour de lui, presque comme pour le protéger, et certainement, ils vidaient la rue devant lui. Ses pieds l'avertissaient de la pente de la rue, grande structure de béton et de pierre s'étendant devant lui : il était arrivé dans les arènes. Il se concentra sur sa marche à pied et rattrapa les taureaux tout

comme le dernier, de toute sa vigueur se précipita hors de lui, sur les pavés. Il entra dans un tunnel étroit et sentit une main sur son épaule quand les grandes bêtes le dépassaient en glissant devant lui, avant qu'une main saisisse sa chemise et le tire sur le côté.

— Y en a un autre derrière et il n'est pas content. On est dehors, Lieutenant.

Ils coururent tous les deux vers la barrière en bois lorsqu'un dernier taureau entra avec un coureur devant et Robert put voir la différence. Il ne courait pas avec l'homme, mais après lui, et il l'attrapa, l'envoyant à quinze pieds en l'air avec un haussement négligent de ses épaules aux muscles enflés. Le taureau se retourna alors et sembla apercevoir Robert qui atteignait la barrière. Cependant, avec un seul bras, et des jambes aussi faibles que celles d'un jeune poulain, il risquait de ne pas pouvoir grimper par-dessus.

Les propres muscles des jambes massives de l'animal se gonflèrent et explosèrent de sorte qu'il semblait presque bondir hors de lui-même au moment où il le chargea directement. Robert réalisa qu'il n'y avait rien à faire.

Il était à ce moment de résignation et de compréhension que deux choses arrivaient à la fois : d'abord, une voix criait à son oreille :

— Attention !

L'ordre, aboyé, chassa rapidement, à coups de pied, les vieux et profonds réflexes, raidissant ses muscles

relâchés et permettant à une paire de bras d'agripper ses épaules et littéralement de le faire pivoter, tête la première par-dessus les planches. En même temps, un seul homme courut en face du taureau, avec rien d'autre que son bandana rouge à la main, et attira l'attention de l'animal, tirant sa charge au loin.

— Maintenant ça, gamin, c'est la cape de Saint Fermin qui intercède avec le diable en ton nom! dit le fou qui l'avait tiré et se tenait maintenant debout au-dessus de lui. Matt était toujours en train de rire au moment où on aidait Robert à se remettre sur ses pieds.

Robert, incapable de se retenir, et quoique, encore haletant de l'adrénaline et de l'effort, en réponse, se mit à rire. C'était fini, et ça avait été beau, sans aucun des sentiments mitigés – moralité corrompue ou conséquences tragiques – de la guerre. Il ne s'était pas senti bien à ce point, et surtout en lui-même, depuis des années.

— Et ça, gamin, c'est l'allégresse. Maintenant, ce que nous avons besoin de vérifier c'est le reste de la cuadrilla, puis nous nous rendrons au bar Choko. J'entends dire qu'Hemingway monte là-haut signer des autographes avec Ordóñez, tous les jours.

— Qui est Ordóñez?

— Qui est Ordóñez? Jésus, tu n'as même pas vu une corrida, si? Oh, nom d'un nom, tu as une journée devant toi.

— Et demain?

— Demain, on recommence encore tout. Bienvenue à la maison.

## REMARQUES

Tous les personnages qui apparaissent, à l'exception de Robert Gough, sont réels.

La rencontre de Matt Carney et Ernest Hemingway plus tard, ce jour-là, est racontée dans son livre *American Peripheral* et aussi dans *Iberia* de James Michener, mais pas dans le *Dangerous Summer* d'Hemingway.

L'encierro est tel que le décrit Antonio Díaz Cañabate dans *ABC* et dans les conversations avec mon ami Rolf Von Essen de la Peña Los Taurino Suecos qui était là.

Avec nos remerciements aux enfants de Matt Carney, Allen et Deirdre, et Joe Distler, au petit-fils d'Ernest Hemingway, John, à mon père Clive Fiske Harrison, qui a effectivement vendu le *Herald Tribune* sur la rive gauche en 58,

Et à Antonio ainsi qu'au personnel du Select.

En l'honneur de David Pierce qui apparaît dans l'histoire – article d'Art Buchwald – et décéda alors qu'il était en train d'écrire.



Après des études de journalisme, JOSÉ LUIS RAMIREZ ORTIZ devient rédacteur en chef de la revue taurine *Aplausos* de 2003 à 2007, date à laquelle il est élu maire d'Utiel, dans la province de València. Une charge qu'il occupera jusqu'aux élections de 2015. Son travail littéraire est exclusivement dédié au monde de la tauromachie et a été primé dans des manifestations consacrées à son domaine de prédilection. C'est sa première participation au Prix Hemingway.





# Clavel

José Luis Ramirez Ortiz

Traduit de l'espagnol par Françoise et Robert Louison

Je grille une cigarette en haut des Oliveraies. C'est le meilleur endroit pour profiter d'une cigarette, un endroit où le vent fait danser la fumée avec un *temple*<sup>10</sup> spécial. Je n'ai jamais su pourquoi cette colline portait ce nom, parce qu'ici il n'y a pas un seul olivier sauvage. Je me demande s'il n'y en a jamais eu. D'ici on voit toute la propriété, et ce que je ne vois pas, je le connais depuis tout petit. Je la vois telle qu'elle est maintenant et me la rappelle telle qu'elle était avant.

La propriété s'appelle la Revolera<sup>11</sup> et elle est magnifique. Elle a de l'eau en abondance même les années

---

10. Maîtrise des mouvements du taureau.

11. Passe de cape.

de peu de pluie, un ruisseau descend de la montagne et parcourt, tranquille, la partie basse jusqu'à ce qu'il se mêle aux eaux figées d'une lagune, halte obligatoire de centaines d'oiseaux. Les pâturages et les glands ne manquent pas et la zone d'élevage est plate et il est facile d'y travailler.

Je m'appelle Antonio Ruiz et je suis mayoral<sup>12</sup> de taureaux de combat, ou du moins, l'étais-je, maintenant je ne sais plus. Mon grand-père déjà s'est épuisé sur ces terres, mon père a suivi et moi je suis là, terminant l'histoire. Avec toujours ce même sang sauvage paissant sur cette prairie ou s'égayant dans les ravines qui bordent l'élevage, avec la marque de Don José Murera, le propriétaire. Il y a peu, tout est parti de travers. Quel mauvais sort m'a-t-on jeté à moi, à cette terre et au bétail surtout, c'est ça qui me fait le plus mal.

En bas, dans la zone des chênaies<sup>13</sup> je vois plusieurs couples de cigognes, avant, elles ne faisaient que passer, mais maintenant elles restent de plus en plus. Certains couples, toute l'année. Comme ces étrangers retraités qui restent sur nos côtes. Les cigognes ne sont pas bêtes, même si notre élevage ne sera plus ce qu'il était. Des grues, des outardes et des milans y prennent leurs aises, s'exposant au risque de cohabiter avec trois couples d'aigles royaux et quelques faucons.

---

12. Contremaître dans un élevage.

13. Chêne-liège.

Ça fait bien plus de cent ans que don José, le vieux, acheta un lot de vaches et deux reproducteurs au Comte. C'était ce qu'il y avait de mieux à l'époque. Et pour s'en occuper et être mayoral de l'élevage, il trouva mon grand-père qui était jeune, volontaire et travailleur comme personne, costaud et expert pour guider le bétail. On lui donna le gîte, le couvert et, avec le temps, l'amitié et l'affection dont nous héritâmes mon père et moi.

Jusqu'alors tout allait bien, je fus élevé ici avec mes frères, même si je fus le seul qui hérita du métier et de la passion des miens. Ce fut toujours une fierté d'être le mayoral des Murera. Je me souviens encore de la première fois que je montai à cheval à côté de mon père pour guider le bétail vers l'enclos d'El Pilar, qui était celui dans lequel le lot destiné à Saragosse attendait son destin. Mon père me disait :

— Fais-toi voir, tranquille, parle-leur pour qu'ils te connaissent et te respectent.

Quelle façon de monter que celle de mon père ! Et que de conseils avisés et opportuns il savait donner ! J'eus le temps de connaître mon grand-père, et j'aimais l'écouter après dîner, près de la cheminée. C'était un homme sec, grand et fibreux, avec la peau parcheminée de celui qui s'est exposé aussi bien au soleil qu'au vent. Toujours à raconter des histoires de taureaux, de la terre et de la montagne sauvage qui entoure la propriété. Je me souviens de la façon dont il nous contait l'histoire de Clavel, un reproducteur

de la famille des fleurs<sup>14</sup>, fils de la vache Amapola<sup>15</sup>, qui mourut à sa naissance.

Clavel fut élevé au biberon par mon grand-père et fut docile comme un chien. Il arrivait lorsque les vachers l'appelaient, il mangeait dans la main et se laissait caresser. L'éleveur, don José, le vieux, avait des doutes sur ce qu'il pourrait donner lors du combat dans une arène, mais la lignée dont il provenait était exceptionnelle. Il ne voulait pas rester dans l'ignorance de ce qu'il gardait de ses origines sauvages, mais, par ailleurs, il craignait une injure à son fer si on le combattait en public. Il disait à mon grand-père et c'est ainsi que celui-ci nous le racontait :

— Quel dommage ce taureau. Et regarde comme il est taillé! Aucun de ses frères ne nous a laissé un mauvais souvenir, et lui, là, un vrai dur avec un mouton à l'intérieur.

C'est comme ça qu'on testa Clavel. Ce matin-là, Juan Velarte arriva, c'était un ami de la maison et le matador le plus coté du moment. On informa le torero du côté expérimental du test qu'il devait faire subir à cet animal si spécial, et la curiosité de Velarte s'en trouva accrue. Mon grand-père se cacha derrière la barrière, il se couvrit pour que le taureau ne le reconnaisse pas et n'aille pas vers lui. Clavel entra

---

14. Les toros de la même famille (ici les fleurs) vont s'appeler Clavel (œillet), rose, géranium, etc.

15. Coquelicot.

comme au champ dans la vieille arène de pierre qui se trouve toujours sur la propriété, regardant partout, sans malice et confiant.

Mais, à peine la tiente<sup>16</sup> commencée, dès la plus petite menace, Clavel se transforma. Il semblait que tout le sang sauvage des générations de vaches et de taureaux de combat qui l'avaient précédé dans ces champs, bouillait dans ses veines revendiquant son lignage. Il revint au cheval autant de fois qu'il y fut invité, il voulait dévorer la muleta, révéant sa race et avec noblesse, et « si on ne l'avait pas fait sortir il serait encore en train de charger à l'heure qu'il est », disait mon grand-père en montrant la direction dans laquelle se trouvait l'arène.

Don José, pendant qu'on y était, lui fit couvrir les vaches, pour voir. Et parmi ses fils il y eut Rosales (roseraies), à qui on fit faire le tour de l'arène à Madrid, Clavelino (petit œillet), n° 135 auquel Velarte lui-même coupa les oreilles à Séville ou Margarito, dont on continue à parler dans les réunions taurines de Nîmes. Il fut géniteur longtemps et son empreinte fut positive pour l'élevage, car si les mâles furent bons, meilleures furent les vaches qui le firent grand-père.

Une fois âgé, promenant son cuir de vieux reproducteur et son orgueil de se sentir le roi du pâturage, il continuait à répondre à l'appel de mon grand-père et appréciait ses caresses. Jusqu'à ce qu'un jour, un

---

16. Test pour jeunes toros ou vachettes.

taureau destiné à l'encierro de cette année-là chargea le mayoral, qui avait gagné en expérience avec les ans, mais avait perdu en réflexes, et Clavel se mit en travers de son chemin, évitant un malheur à mon grand-père. Il reçut un bon coup de corne dont il ne se remit pas en dépit des soins qui lui furent prodigués. Et là, mon grand-père se taisait, fixait le foyer et accusait la fumée de lui piquer les yeux.

Mon père disait que le secret d'un bon mayoral ou d'un authentique éleveur, c'était de respecter le taureau. Que le vrai maître de ces champs était le taureau de combat, l'animal s'était fait à cette terre et cette terre à nos taureaux.

— Si tu respectes le taureau, le taureau te respecte et, quelque part, il t'aime, bien qu'il connaisse son destin et sa fin. Il faut donner au taureau la considération qu'il mérite.

Et c'est ce que j'ai fait toute ma vie et c'est pour ça que maintenant, je n'y comprends rien.

À la Revolera, il y a cinq vastes enclos de pierre, où on sépare les taureaux destinés aux principales arènes. L'enclos d'El Pilar, dont je parlais avant, celui de Ventas, pour la corrida de Madrid, la Giralda pour Séville, celui de Pampelune et celui de Valence. Jusqu'à il y a peu, nous continuions à répartir les lots dans chaque enclos, même s'il y a longtemps que les organisateurs de ces corridas ne viennent plus par ici.

Je ne sais pas très bien à quel moment les choses ont commencé à nous filer entre les doigts, nos taureaux

n'attiraient plus les vedettes – en dépit des services qu'ils leur rendirent par le passé –, et, sans doute, l'attention des propriétaires et leur passion n'étaient plus les mêmes qu'au début non plus. Le problème, c'est que le nombre d'arènes intéressées par le fer diminuait de plus en plus et le niveau de celles où nous étions à l'affiche, aussi. Mais par contre, les taureaux continuaient à charger et à montrer cette bravoure qui nous caractérisait.

Les descendants de don José Murera, en plus d'être nombreux, n'avaient hérité de leurs origines guère plus que le nom. Et je crois qu'ils avaient perdu quelque chose de fondamental : le respect du taureau dont mon père était si fier. Je l'avais dit aux petits-enfants de Murera :

— Avec un petit effort et un peu plus de confiance en ce que nous avons ici, ça peut marcher. Il y a du bon osier pour faire des paniers.

Mais, soit je ne savais pas m'expliquer, soit ils ne voulaient pas comprendre.

Ces derniers temps, ils ne venaient même plus aux tientas. Quand je pense à ce qu'elles ont représenté dans cette maison. Je me les rappelle depuis mon enfance comme d'un grand jour. Déjà le matin le va-et-vient des préparatifs. Choisis les vaches à tester et sépare-les. Toujours avec l'espoir de ce qu'elles pourraient donner en fonction de leurs origines, l'aspect ou le souvenir d'un de leurs parents qui nous rendait fiers.

Les vachers, élégamment vêtus, car l'étiquette a toujours eu son importance ici. Les arènes en état. Le harnachement du cheval du picador prêt. Les invités: juste ce qu'il faut, mais toujours choyés. Et les toreros accueillis comme il se doit car, si on respecte le taureau, il faut aussi respecter le torero. Ce fut une maison où les vedettes venaient aux tientas, mais il y avait aussi de la place pour quelque novice qui commençait et venait avec l'intention de titiller une vache, toujours avec l'autorisation du matador et de l'éleveur.

— On ne sait jamais, un de ces gamins peut faire son chemin et c'est bon qu'il ait trouvé notre porte ouverte quand il en avait besoin, avait coutume de dire mon père.

Les matadors: « Pantalon court, veste d'un bon tissu, chemise blanche et chapeau à large bord. Les formes et le rite sont fondamentaux », commentait toujours le deuxième Murera de la saga. Et tous nous approuvions. Le silence de la campagne, l'appel provoquant du picador, les coups de sabot sur la terre, quelques conseils de l'éleveur et si les choses se passaient bien on allait même jusqu'à fêter la vache ou le torero. Ce fer a toujours été exigeant, parce qu'il y avait le choix et que nous savions ce que nous risquions à laisser s'infiltrer une mauvaise semence.

Je suis remonté sur Colin. C'est une jument très « vachère » qui est née ici elle aussi, animal noble, avec du cran et beaucoup de métier lorsqu'il faut



diriger le bétail. Combien d'heures aurai-je passé sur son dos à recompter les vaches, à déplacer les taureaux à surveiller enclos et limites. Colin a un don spécial que je n'ai trouvé chez aucun autre cheval. Les vaches sont très particulières au moment de mettre bas, elles recherchent toujours l'abri des bois pour le faire et, la plupart du temps, le masque de l'obscurité de la nuit pour éviter que le veau nouveau-né montre sa faiblesse au renard ou au loup de la montagne. Une fois libérées, elles effacent toute trace de la naissance, et le veau reste caché, dissimulé sous la protection des cistes ou des branches basses d'un genévrier.

La mère viendra lui donner à manger quand il en aura besoin, mais toujours en évitant que des regards étrangers localisent le nouvel arrivant. Parfois, il est nécessaire de le localiser pour vérifier son état, et il suffit que tu veuilles pour que la mère t'en empêche. Eh bien Colin est unique pour les retrouver, même au risque d'une charge de la vache jalouse. Et je ne sais pas ce qu'ont ces animaux pour que même le petit veau le plus fragile, rassemble ses forces pour te charger s'il se sent menacé par ta présence. Au lieu de fuir, il fait face, même s'il sait que son combat est perdu. C'est ça le courage.

C'est le crépuscule, le soleil se cache derrière la montagne, laissant la nuit couvrir peu à peu les pâturages. Que de crépuscules j'aurai vu sur cette campagne et combien d'aubes m'auront surpris, déjà monté sur mon cheval. Aujourd'hui Colin est bizarre

aussi. Il y a de quoi. Nous n'avons pas pu contrôler les vaches, ni jeter un coup d'œil aux veaux, elle n'a même pas pu provoquer un jeune taureau, comme elle aime à le faire. Ils ne sont pas là. Nous sommes seuls.

Notre ruine a commencé il y a dix jours. L'administrateur m'appela, – c'est que maintenant, nous avons un administrateur, une éminence des chiffres, mais sans le cœur torero –, et il me dit qu'il voulait parler avec moi. Je pensai qu'il était temps que quelqu'un s'intéressât aux livres de comptes qui sont les véritables trésors du fer.

Mon dieu, combien d'heures auront passées sur les livres les miens et les Murera!

— C'est là que se trouve la recette du plat qu'il y a dans les champs, disait mon grand-père.

Toutes les familles de vaches : les Fleurs, les Oiseaux, les Fêtardes... Les reproducteurs qui ont été pères pendant ces années, tous les animaux qui sont nés, les ferrades, les mélanges qui ont donné les meilleurs fruits, et les erreurs... pour ne pas les refaire. L'histoire du fer, mon histoire.

C'est comme ça, innocent de moi, que j'attendais l'administrateur dans la maison – dont j'avais toujours eu les clefs –, avec les livres prêts et beaucoup d'idées à partager. Il ne les regarda même pas le salaud, il ne me laissa même pas l'occasion de les ouvrir. Moi qui pensais lui proposer que le reproducteur 23, celui de la bande blanche, couvre cette année douze vaches

que j'avais déjà repérées, et qui, vu leurs antécédents, devait s'accorder à merveille, et que si le résultat était bon on pourrait laisser plus de liberté à ce père. Qu'il fallait penser à tienter (tester), que la ferrade était proche et qu'il n'était pas bon d'attendre les chaleurs, qu'il serait opportun de réparer la clôture qui jouxtait avec Utreras et que, comme toujours, j'étais à ses ordres.

Et le mec, il me lâche, après m'avoir fait asseoir :

— Écoutez Antonio, nous avons estimé la viabilité de l'exploitation, et nous sommes arrivés à la conclusion, en accord avec les propriétaires, qu'est venu le moment de la reconvertir et de l'adapter aux nouvelles opportunités des affaires.

— Ça me semble très bien, c'est ce que je demande depuis longtemps, avec un tout petit effort on peut transformer l'exploitation en ce qu'elle était. C'est pour ça que j'ai apporté les livres que... — et là, l'administrateur coupa le blaireau qui est en train de vous raconter l'histoire.

— Antonio, nous allons abandonner l'élevage.

— Les taureaux ?

— Oui. La décision est déjà prise, nous allons créer, avec une multinationale du secteur, un resort en profitant des attraits indiscutables de la propriété.

— Resor ?

— Disons... un hôtel.

— Et les taureaux ?

— Ils n'ont pas de place dans ce projet.

Je n'arrivais plus à parler, ni à évoquer les livres. Ces derniers jours, j'ai appris plus de choses, j'ai même honte d'en parler. Ils pensent jouer au golf dans La Pardelera, la zone des vaches, avec l'herbe excellente qu'il y a là-bas et l'abri dont elles jouissent. Ils veulent réformer toute la maison et, dehors les têtes de taureaux ! Il y a même Clavel sur un mur qui peut voir les vaches par une fenêtre. Et je dis qu'il les regarde avec toujours l'envie de les couvrir. Il y a les affiches des après-midi inoubliables où notre fer apparaissait dans les meilleures ferias. Les photos de trois générations taurines, Manolete dans les arènes de tientas, ce Cagancho dont mon grand-père gardait de si grands souvenirs, à cheval, prêt pour la poursuite, avec cette autorité élégante. On y conserve le costume de lumière qu'Antonio Ordoñez offrit à la maison en souvenir des deux oreilles qu'il coupa à Bilbao alors qu'il le portait. Il y a aussi, encadrés sur le mur comme s'il s'agissait d'un oratoire, des coureuses de Belmonte et sa photo dans le patio de la maison vers la fin de sa carrière de matador. Et tant et tant...

Ils me disent qu'ils veulent exploiter la chasse au grand gibier. Qu'ils viennent dans cette campagne pour tuer, embusqués, sans faire face, de loin ! Putain, non, pas ici, surtout pas ici !

Et je crève de savoir que l'arène de pierre, la vieille, celle de toujours, ils veulent la couvrir pour en faire un spa. Que va-t-il rester de « pantalon court, veste

d'un bon tissu, chemise blanche et chapeau à larges bords » dont parlait M. Murera? Qu'ils la rasant, qu'ils ne laissent pas une pierre sur l'autre, mais qu'ils ne l'humilient pas!

À moi, l'administrateur – quel joli nom pour baptiser un bœuf –, m'a offert de rester jusqu'à ma retraite. Pour être mayoral de quoi? Pour que les touristes se prennent en photo avec moi ou que je leur ramasse les petites balles qu'ils ne réussissent pas à mettre dans les trous dont ils vont blesser notre terre?

Et les taureaux?... Je ne voulais pas poser la question.

Il n'y a plus rien. J'ai passé deux jours hors de la propriété, – mes premières vacances –, je n'ai pas voulu être complice de ses avanies. Et je me méfiais de l'usage que j'aurais pu faire de la pique si j'étais resté.

Hier on m'a dit que les derniers étaient partis. Il n'y a plus de vaches en attente d'être engrossées, il n'y a plus de veaux jouant à être grands et à bousculer leurs frères, il n'y a plus les veaux d'un an, et les novillos ne deviendront pas taureaux. Plus aucun ne me suit des yeux en m'évaluant. Aucun reproducteur ne se promène parmi les vaches, fier de sa position privilégiée. Cette année, nous ne marquerons pas au fer.

Hier, les derniers Murera sont partis pour l'abattoir. Ils ont dû en baver pour les déplacer et les embarquer. Moi, avant de partir, j'ai tout fait pour leur compliquer la tâche. On est venu de l'extérieur pour

le faire, personne de l'élevage n'a voulu aider. Ils les ont emmenés, sans respect, pour une fin à laquelle ils n'ont pas été préparés, sans l'opportunité de foncer sur le destin et de faire leurs adieux en braves. Colin ne comprend pas non plus, il suffit de regarder ses yeux.

Moi je ne reste pas ici, je ferai mes bagages et je partirai. Une bonne partie de moi-même est déjà sacrifiée et écorchée. La nuit tombe et je suis près des limites de la montagne, boisée, touffue et sauvage. Soudain, la jument dresse l'oreille, elle s'arrête brusquement, muscles tendus.

Moi aussi j'ai cru entendre le grondement d'un taureau. Mais c'est impossible.

— Allons-y, Colin.

Je pique des éperons et m'enfonce dans le bois de chênes, on l'entend toujours. Je fais monter la jument sur une hauteur et dans une clairière, je le vois. C'est un taureau! Le numéro 23, Trianero, celui à la bande blanche sur le dos que je voulais comme géniteur cette année. Le taureau ne nous voit pas, il s'étire et se dresse. Quel beau taureau! Il semble savoir ce qui s'est passé, il regarde provocateur et fier. C'est le dernier Murera.

Un peu plus haut, une, deux, trois, quatre... huit vaches. Et Amapola, la vache tachetée, précède un veau magnifique. Trianero a un harem. Quelle bonne idée j'ai eu d'ouvrir clôtures et barrières cette nuit.

— Colin, on reste, mais ça, n'en parle à personne. Le petit on l'appellera Clavel.

## Remerciements

Les Avocats du Diable, organisateurs du Prix Hemingway remercient d'avoir participé à cette douzième édition :

Laure Adler, Pierre Leroy, Carole Chrétiennot, Marianne Lamour, Claude Sérillon, Michel Cardoze, Simon Casas, Marion Mazauric, Philippe Aubert de Molay, Dolorès Coëffic, Jean-Yves et Brigitte Bauchu, Christelle Canaud, Muriel Aourousseau, Anne-Marie Adam, Ivan Clairembourg, Soledad Prévost, Miguel Sánchez Robles, Cécile Jean, Robert et Françoise Louison, Ginette Martinez, Lucienne Bodrero, Thierry Barbier, Salvador Nunez, Marc Rampa, Aude Béziat, Philippe Béranger, Daniel-Jean Valade, Isabelle Cousteil, Jérôme Fesquet, Daniel Saint-Lary.

Et les partenaires :

La Région Occitanie, Pyrénées-Méditerranée

Le département du Gard

Nîmes Métropole

La ville de Nîmes

Simon Casas Production

Les éditions Au diable vauvert

Montpellier Méditerranée Métropole

L'Union des clubs taurins Paul Ricard

L'Hôtel Imperator Concorde

Edgard Transport en commun

Rampa Réalisations



# Prix Hemingway

## Règlement

Créé en 2004 par Les Avocats du Diable, sur une idée de Marion Mazauric et de Simon Casas, le Prix Hemingway récompense chaque année une nouvelle inédite sur le thème de la tauromachie, son univers ou sa culture, d'un écrivain français ou étranger ayant déjà publié (quel que soit le support).

Le Prix Hemingway n'est pas un prix d'aficionados. Il n'est pas demandé aux participants d'être pour ou contre la tauromachie, mais de faire œuvre de littérature à partir de cet univers, pris au sens le plus large.

Les textes présentés ne doivent pas excéder quinze feuillets de mille cinq cents signes chacun.

Ils sont lus par le jury en français, espagnol ou anglais. À charge pour l'auteur écrivant dans une autre langue de faire traduire et de présenter sa nouvelle dans l'une de ces trois langues. La date limite de

réception des nouvelles pour l'année 2016 est fixée au 31 janvier 2017.

Le dossier de candidature, composé des documents suivants :

- texte de la nouvelle
- biographie
- bibliographie
- photo de l'auteur

doit être envoyé par mail ou courrier postal à :

Les Avocats du Diable

Prix Hemingway

La Laune 30600 Vauvert

France

[prixhemingway@lesavocatsdudiable.com](mailto:prixhemingway@lesavocatsdudiable.com)

L'auteur de la nouvelle lauréate reçoit une somme de quatre mille euros (4 000 €) et un callejón aux arènes de Nîmes pour la temporada suivant l'année de remise du Prix, offerts par Simon Casas Production, partenaire du Prix Hemingway.

Un recueil composé de la nouvelle lauréate et des meilleures nouvelles est publié chaque année par les éditions Au diable vauvert, partenaires du Prix Hemingway. Les écrivains concourants accordent de fait à l'éditeur, par leur participation, l'autorisation exclusive de publication de leur nouvelle dans ce recueil et dans toutes les langues. Cette publication est formalisée par un contrat.

À l'occasion de la sortie du recueil et de la remise du Prix Hemingway, des animations, lectures publiques

et rencontres littéraires sont organisées dans toute la région par Les Avocats du Diable tout au long de l'année. Les auteurs finalistes et le lauréat sont invités à y présenter leur texte. Les écrivains en compétition, et en particulier le lauréat, autorisent Les Avocats du Diable à utiliser leurs nom, prénom, image, titres et texte dans tous supports de communication internes et externes (sites Internet, publications, newsletters, articles de presse, émissions radiophoniques ou télévisées, communiqués, etc.) et lors de ces animations littéraires.

Les Avocats du Diable réservent prioritairement chaque année, du 15 juin au 15 septembre, la résidence d'auteurs qu'ils gèrent à La Laune (Vauvert, Gard) aux écrivains participants qui désireraient y séjourner pour se documenter, découvrir ou s'initier à la culture taurine en région. Les candidatures pour ces résidences d'écriture, sur des périodes de deux à quatre semaines, doivent parvenir au siège de l'association par poste ou mail, chaque année avant le 15 novembre pour une résidence au cours de l'été suivant.

Le jury est composé de neuf membres et peut être renouvelé chaque année, au maximum par tiers. L'écrivain lauréat du Prix Hemingway est membre du jury pour l'année suivante.

Le jury 2017 est composé de: Laure Adler, présidente, entourée de Michel Cardoze, Carole Chrétiennot, Marianne Lamour, Pierre Leroy,

Claude Sérillon, Marion Mazauroic, Eddie Pons, Adrien Girard (lauréat 2016) et Simon Casas, parrain fondateur.

Les nouvelles finalistes sont sélectionnées par le jury de façon anonyme.

Les membres du jury se réunissent pour délibérer et désigner la nouvelle lauréate lors de la feria de Pentecôte à Nîmes.

Depuis 2012, un lauréat ne peut obtenir le Prix plus d'une fois.

Le règlement du Prix Hemingway est déposé auprès de la SCP Stéphane Belin et Jérôme Laurent, huissiers de justice – Arche Botti A – 116, allée Norbert-Wiener, 30035 Nîmes Cedex 1.

Les Avocats du Diable  
Résidence d'écriture – Animations en région – Prix Hemingway  
La Laune 30600 Vauvert  
France  
Tél. : (+33) 4 66 73 16 52  
Fax : (+33) 4 66 73 16 57  
[prixhemingway@lesavocatsdudiable.com](mailto:prixhemingway@lesavocatsdudiable.com)  
Contact : Peggy Delrue, chargée de mission  
Contact : Jacques-Olivier Liby, président des Avocats du Diable  
Tél. : (+33) 06 13 61 38 11







Composition :  
L'atelier des glyphes